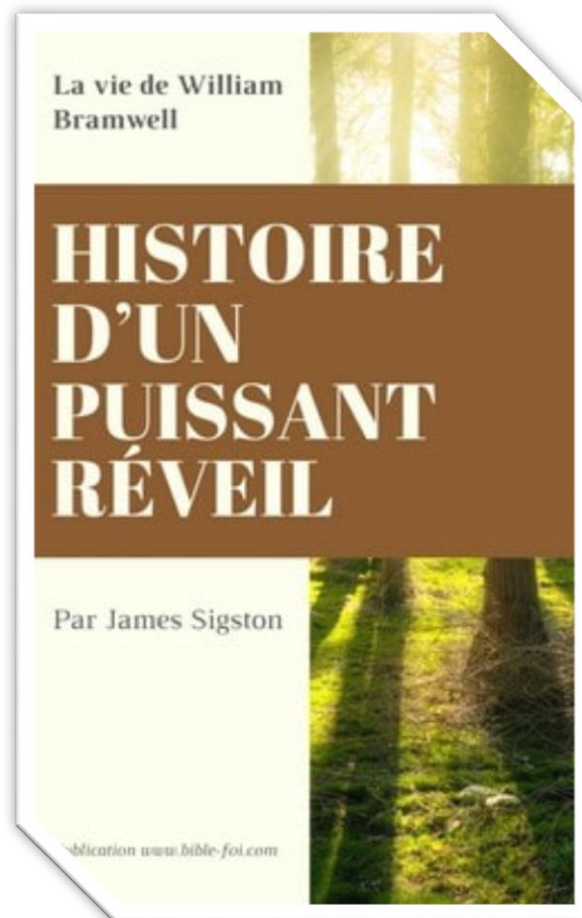


Histoire d'un puissant réveil

La vie de William Bramwell

Par James Sigston



© Reproduction autorisée, pourvu qu'elle soit gratuite, et que les sources soient indiquées.

Mise en page & publication www.bible-foi.com.

Table des matières

[Préface](#)

[Conversion](#)

[Un ministère laïque](#)

[Sanctification entière](#)

[Doctrine](#)

[La prière pour le réveil](#)

[Une véritable « averse »](#)

[L'œuvre glorieuse du Saint-Esprit](#)

[Une plus grande effusion du Saint-Esprit](#)

[« Mon âme est tout amour »](#)

[« Je suis moins que rien »](#)

[Le vrai repos](#)

[Conseils aux prédicateurs](#)

[Le Saint-Esprit dirige tout](#)

[Toutes choses ne sont rien comparées à Dieu](#)

[La grâce suffit dans la maladie](#)

[Prêt pour la gloire éternelle](#)

[Jusqu'à toute la plénitude de Dieu](#)

[Départ pour le ciel](#)

Préface

Nous sommes reconnaissants envers Dieu pour la réimpression de la « Vie de William Bramwell », cet homme de réveil qui fut un instrument richement béni par le Seigneur pour le salut et la sanctification de milliers d'âmes. Le but de cette biographie n'est certes pas de glorifier l'homme, mais Celui duquel nous recevons « toute grâce excellente et tout don parfait ».

William Bramwell a vécu une vie entièrement consacrée. Il a proclamé, avec la force du Saint-Esprit, la possibilité, sur la terre, de vivre une vie de sainteté par la foi en Christ. Il a affirmé que l'œuvre de Dieu en nous est glorieuse. De même que, Dieu nous sauve, nous justifie, en réponse à la foi en Lui, il nous sanctifie aussi par la même foi. La nouvelle naissance est un miracle, celui du Saint-Esprit en nous. La sanctification, c'est la croissance, c'est le miracle du Saint-Esprit qui continue en nous. Ce message ne perdra jamais son actualité. Le vrai chrétien vit du miracle de Christ en lui. Et il lui est toujours possible de recevoir le don de Dieu et de le garder par la foi dans l'obéissance.

Ce livre nous parle de la vie triomphante sur le péché, par Celui qui a expié nos péchés sur la Croix. Christ est venu « pour détruire les œuvres du diable », « pour ôter les péchés ». Rien ne vient de nous et rien ne s'obtient par les œuvres, quelles qu'elles soient, aussi l'auteur nous invite à ne pas passer notre vie à pleurer sur nos péchés et à gémir. Sans doute, la repentance est indispensable, mais elle ne suffit pas.

Il faut aller à Christ dans notre faiblesse extrême, au Christ vivant et être « plus que vainqueur

» par Lui et pour Lui, car Il veut notre plein salut, notre sanctification. Le but de la Rédemption, c'est cette entière sanctification « sans laquelle nul ne verra le Seigneur », c'est notre ressemblance avec Christ, car nous sommes appelés à « être conformes à l'image de Son Fils ».

Mais il nous est impossible de lutter avec nos propres forces contre Satan et notre vieille nature corrompue. Nous sommes vaincus d'avance. Ce n'est pas à la brebis à se défendre contre le loup.

La brebis n'a qu'une seule chose à faire : se réfugier dans les bras du berger. Se confier en Jésus, le Bon Berger de notre âme, c'est expérimenter la victoire de la foi.

Puisque cette expérience est par la foi, elle est possible maintenant. Hors de Christ, nous ne pouvons rien faire. Mais, Lui en nous, fait tout à merveille ! La « Vie de William Bramwell » est un témoignage qui certainement sera utile à notre génération qui aspire à un renouveau de vie spirituelle.

Dieu n'a pas changé. Il peut accomplir la même œuvre glorieuse de salut qu'autrefois. Mais, s'il reste le même, nous n'avons pas à rechercher la copie, dans les formes, des expériences de nos devanciers. Souvenons-nous seulement que lorsque Dieu peut agir librement en nous, Il nous donne invariablement le Fruit de l'Esprit, (Gal. 10/22), le même Fruit pour tous et pour tous les temps.

Nous souhaitons une large diffusion de cet ouvrage. Que le Seigneur Lui-même s'en serve pour sa seule Gloire et le réveil des Églises !

Nîmes, 1er novembre 1955

Conversion

William Bramwell est né en février 1759, à Elswick, village du Lancashire (1). Ses parents occupaient une petite ferme et avaient une famille de onze enfants qu'ils élevaient dans la crainte de Dieu.

À dix-sept ans, William fut envoyé chez son frère aîné, respectable marchand de Liverpool ; mais il fit bientôt savoir à ses parents toute l'aversion qu'il éprouvait pour les mœurs dissipées qu'il remarquait dans cette grande ville ; il craignait tellement les dangers qui en résultaient pour sa vie spirituelle, qu'on fut obligé de le faire revenir et de le placer en apprentissage chez un M. Brandreth, marchand de cuir à Preston, ville voisine d'Elswick.

Par son application, sa droiture et sa fidélité, il gagna bientôt la confiance et l'estime de son patron.

La stricte éducation morale et religieuse qu'il avait reçue portait ses fruits. Il reprenait sans hésitation quiconque jurait en sa présence ; il le faisait avec le plus grand sérieux, montrant avec douceur où était le mal. Tout ce qui heurtait la loi morale l'affligeait profondément. Il allait parfois jusque dans les cabarets, à la recherche des personnes de sa connaissance pour les engager à quitter leur mauvaise voie. M. Brandreth avait coutume de dire à ce sujet : « Bramwell est fou ; cependant, comme employé, il est inestimable. »

Aux yeux des hommes, il était sans reproche ; ses parents eux-mêmes le regardaient comme un modèle. Cependant, depuis l'âge de sept ans, sa conscience réveillée lui reprochait vivement son manque d'amour pour Dieu et pour le prochain, ainsi que les fautes innombrables qui en découlaient. Ce sentiment de culpabilité ne fit que grandir et devint tellement fort, qu'un soir, lorsqu'il était en apprentissage, il ne put faire autrement que de se jeter à genoux dans la rue, criant tout haut à Dieu, pour obtenir grâce. Il alla confesser ses fautes à ses parents et leur demander de lui pardonner ; mais ses parents ne pouvaient comprendre une pareille repentance ; ils lui assuraient qu'il n'avait aucun pardon à leur demander.

Cependant le jeune homme ne se trompait pas ; c'était l'Esprit de Dieu qui le « convainquit de péché », qui lui faisait connaître la justice de Dieu et le jugement qui attend tout homme. Sa repentance était des plus profondes ; mais il n'avait encore, comme il le dit lui-même, dans les termes de l'Écriture, qu'un « esprit de servitude pour être dans la crainte ». (Rom.8/15) Il faisait l'expérience dont parle saint Paul : « Dans mon être intime, je prends plaisir à la loi de Dieu ; mais je vois dans mes membres ; une autre loi qui combat contre la loi de mon entendement, et qui me rend captif de la loi du péché qui se trouve dans mes membres ». (Rom. 7) Aussi usait-il de beaucoup d'austérité, voulant à tout prix vaincre les mauvais penchants de sa nature. Il se levait quelquefois à minuit, mettait du petit gravier sur le plancher, s'y agenouillait ; et, pendant de longues heures, tenu en éveil par la douleur, répandait son cœur devant Dieu, confessant ses péchés et implorant la grâce divine.

Pour « mortifier la chair », il lui arriva, le travail de la journée fini, de partir à pied pour son village natal, distant de seize kilomètres, d'arriver jusqu'à la maison où reposaient ses parents et de revenir sans avoir trahi sa présence, ni pris aucun rafraîchissement. Malgré ces six heures de marche, il était ponctuel au travail dès le commencement de la journée suivante. Mais par de telles austérités, sa santé fut gravement compromise. Ses amis firent venir deux médecins qui le déclarèrent atteint d'une maladie nerveuse provoquée par un épuisement excessif.

C'est à ce moment qu'après s'être examiné lui-même avec le plus grand soin, d'après les directions du catéchisme de l'Église d'Angleterre, il prit la cène des mains du pieux pasteur de l'Église de Preston. L'amour de Dieu lui fut alors révélé et il reçut l'assurance du pardon de ses péchés. Il avait, à ce moment, environ dix-huit ans.

Son bonheur fut très grand ; « la joie du Seigneur était maintenant sa force. » La santé même lui était rendue ; il le constata avec étonnement. Aussi rentra-t-il chez lui, louant et bénissant Dieu.

Mais il ne tarda pas à sentir le besoin de la communion des saints et d'une instruction propre à le faire progresser dans le bonne voie, car il vivait très isolé.

À cette époque, ses préjugés de membre de la Haute Église étaient tels, qu'un ami lui ayant prêté quelques écrits de Wesley, il les rendit sans les avoir lus, exprimant la crainte qu'une telle lecture ne détruisit sa religion.

Il était « si pieux, qu'il en était hors de sens ; » et c'est à cause de cette réputation de piété qu'un membre de l'Église méthodiste, nommé R. Crane, chercha à faire sa

connaissance. Bramwell qui éprouvait le besoin de conversations religieuses, fut bientôt intime avec M. Crane. Mais celui-ci l'ayant invité instamment à venir entendre les Méthodistes, il répondit que son père l'avait mis très sérieusement en garde contre « ces misérables sectaires, » et que lui, son fils, les considérait comme des séducteurs, des loups revêtus de peaux de brebis ; qu'en conséquence il ne pourrait jamais les aller entendre ; et que, du reste, il était satisfait de la prédication de son pasteur.

Notre ami s'était donc laissé aller à des préjugés injustes. Il en résulta de la gêne dans ses rapports avec M. Crane, de sorte qu'il ne put retirer grand profit de son contact avec cet homme de Dieu. Le Saint-Esprit fut contristé, et Bramwell fut impuissant pour résister aux tentations.

Il se relâcha de son exactitude dans l'accomplissement de ce qu'il considérait comme ses devoirs religieux ; il pratiqua moins rigoureusement le renoncement à soi-même. Et, finalement, il perdit l'assurance du pardon de ses péchés.

Mais Dieu veillait sur lui. Il entendit un jour une femme proférer d'horribles blasphèmes. Il lui écrivit, s'efforçant de lui montrer tout ce qu'il y avait de mal dans son action. Il lui citait plusieurs passages bibliques qui montraient sa culpabilité et le châtement qui lui était réservé ; puis il l'exhortait à la repentance. Cette femme, après avoir lu cette lettre, arriva furieuse chez M. Looker qui travaillait dans le même magasin que Bramwell et chez qui ce dernier logeait.

Elle ne trouva que Mme Looker ; et, avec d'affreux juréments, appela Bramwell « un démon de méthodiste. » Mme Looker demanda la raison de cette colère.

« Il m'a écrit une lettre dans laquelle il dit que je suis méchante et que, si je ne me repens pas, je brûlerai éternellement dans l'enfer. » Mme Looker fut plus peinée d'entendre appeler Bramwell méthodiste que si elle l'avait vu accusé d'impiété manifeste. « Ne l'appellez pas méthodiste, répondit-elle, car, je suis bien sûre qu'il n'est pas un individu de cette espèce-là. »

Quand Bramwell rentra avec M. Looker, Mme lui dit : « William, Jane M. est venue se fâcher contre vous ; elle vous a appelé un méthodiste et je lui ai dit que je ne permettrais à personne de vous appeler de ce nom en ma présence. »

Voyant combien les Méthodistes étaient méprisés, Bramwell qui n'avait pas perdu son temps en étudiant la Bible, se tourna vers M. Looker et lui dit « Ma Bible dit que tous ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ, Jésus, seront calomniés et

persécutés », or ces gens sont affreusement bafoués. J'ai entendu dire qu'ils ont commencé à prêcher à Preston ; voulez-vous venir avec moi les entendre ? » M. Looker répondit qu'il les avait quelquefois entendus en plein air, dans les environs de Londres, mais qu'il ne savait à peu près rien d'eux et qu'il voulait bien accompagner Bramwell.

Au jour désigné, les deux amis arrivèrent dans une petite maison où ils trouvèrent une congrégation de douze personnes ; car, à Preston, c'était, pour les Méthodistes, le temps des petits commencements. Le sujet du sermon était la femme liée par Satan et déliée par Jésus-Christ. Bramwell reçut de tout son cœur la vérité. Il entendit encore, une autre prédication ; après quoi, il fut admis dans la Société (2) et reçut sa carte de membre. Ceci se passait en 1779, autant qu'il nous est possible de fixer une date. Il va de soi que Bramwell renoua ses relations avec M. Crane ; et quand celui-ci l'invita de nouveau à venir entendre un prédicateur méthodiste, il ne se fit pas prier. Ils entendirent ensemble le Révérend Inglis ; et quand, la prédication finie, M. Crane demanda à son ami ce qu'il en pensait : « Oh ! dit-il, c'est la prédication dont j'ai besoin depuis longtemps ; et ce peuple méprisés c'est celui avec lequel je suis résolu de vivre et de mourir. »

Bramwell avait reçu le pardon de ses péchés quand il avait pris la cène dans l'Église épiscopale ; mais ne comprenant pas la vie de foi qui devait suivre et ne jouissant pas d'une communion fraternelle qui pût lui apporter l'instruction et l'encouragement dont il avait besoin, il était retombé dans cet état d'esclavage et de condamnation que décrit le chap. 7 de l'Épître aux Romains, et dans lequel il avait gémi presque toute sa vie. Combien de temps y fut-il encore ?

Nous ne le savons pas exactement. Mais nous savons que peu après son entrée dans la Société méthodiste, il fut présenté à Wesley, de passage à Preston, et que de ce moment date une nouvelle phase de sa vie spirituelle.

Wesley le regarda attentivement et lui dit Frère, pouvez-vous louer le Seigneur ? » « Non, Monsieur, » répondit le jeune homme. Le vieux serviteur de Dieu éleva les bras au ciel ; puis, souriant : « Peut être le louerez-vous ce soir, » dit-il. Et il en fut ainsi, car l'entretien qui suivit fut très profitable à Bramwell qui vit plus clairement la grandeur de l'amour divin.

Ce n'était pas encore la délivrance définitive de tout esclavage et de toute condamnation ; cette œuvre merveilleuse entre toutes ne se fera que quatre ou cinq ans plus tard. Mais désormais deux faits changeront notablement la vie de William : son

activité au service du Seigneur, et l'épreuve que sa foi devra subir par le fait de la persécution.

Toute grâce appelle l'épreuve ; et Jésus nous a prévenus afin que nous ne nous décourageons pas. « Je suis venu mettre la division entre le fils et son père, entre la fille et sa mère ; l'homme aura pour ennemi ceux de sa propre maison » (Matt 10/3536).

C'est ce qui arriva pour Bramwell ; et la sincérité de sa foi se montra dans la persécution, que sa joie retrouvée, du reste, lui rendit très supportable.

Connaissant les préjugés de ses parents, il ne leur avait pas annoncé son entrée dans la Société wesleyenne ; mais maintenant qu'ils venaient s'établir à Preston, l'apprentissage de leur fils étant terminé, ils étaient extrêmement mortifiés de voir qu'il s'était joint à une congrégation aussi méprisée. Bien qu'ils eussent une grande estime pour leur fils, à cause de sa piété, leur hostilité à l'égard des Méthodistes était telle, qu'ils le menacèrent de lui retirer tout appui au moment même où il allait s'établir.

Mais il resta inébranlable : c'était , parmi les Wesleyens qu'il avait retrouvé la perle de grand prix, et c'était au milieu d'eux qu'il voulait vivre. Il savait ce que c'est que de marcher dans l'angoisse et les ténèbres ; et la paix de Dieu lui était infiniment plus précieuse que tous les biens de la terre. Il renonça donc à s'établir et préféra rester employé chez M. Brandreth.

Mais il ne tarda pas à faire la douce expérience que « toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu » ; en renonçant à son établissement, il était délivré de bien des soucis et pouvait se rendre beaucoup plus utile à la cause de Dieu, seule chose qui lui fût agréable.

Un ministère laïque

Plein d'énergie et de décision, quand il voyait quelque chose d'utile à faire, Bramwell l'exécutait aussitôt. Par ses soins, des réunions de prières furent établies à cinq heures du matin. Il fut nommé Conducteur de classe ; et comme son amour des âmes était ardent, il ne se borna pas à prendre soin des chrétiens qui composaient sa classe, il se consacra de plus en plus à la recherche des pécheurs pour les presser de fuir la « colère à venir. »

Peu après, il fut nommé Prédicateur laïque. Mais son zèle était tel qu'il ne pouvait se borner à la prédication dans sa localité de Preston ; il se mit à prêcher dans toutes les villes et les villages de cette partie du comté de Lancaster.

L'opposition que rencontra ce prédicateur, humble commis chez un marchand de cuir, fut considérable ; et la persécution fut violente ; il faillit maintes fois perdre la vie ; mais l'amour de Christ le pressait et le faisait passer par dessus les dangers et les difficultés.

Il n'épargnait ni fatigue, ni dépenses ; c'était à pied qu'il faisait ordinairement ses courses ; mais de temps en temps, il louait un cheval à ses propres frais pour toute la journée du dimanche. Il faisait alors de soixante à soixante-dix kilomètres, prêchant trois et quatre fois, souvent en plein air.

Un soir, comme il revenait d'une de ces tournées de prédication, son cheval s'abattit si brusquement qu'il fut projeté violemment par dessus sa tête et resta quelque temps sur le sol sans connaissance. Revenu à lui, il parvint à retrouver sa monture et à se remettre en selle.

Arrivé à Preston, il y fit encore une prédication. Mais en rentrant chez lui, les conséquences de sa chute, jointes à la fatigue, le mirent à deux doigts de la mort ; il fit une grave maladie dont il fut longtemps à se remettre.

Quand Wesley visita de nouveau Preston, après que Bramwell y eut travaillé un an ou deux comme prédicateur laïque, il écrivit dans son journal : « 24 mai 1781, jeudi. Me voici à Preston où les anciens préjugés semblent complètement oubliés. La petite Société a élevé une grande chapelle, fort convenable, et j'y ai prêché à un auditoire des

mieux disposés. Chacun a paru profondément touché ; j'espère que cette impression ne s'effacera pas. »

Un des contemporains, le Dr Taft, nous apprend qu'il y eut, peu après la première entrevue de Wesley et de Bramwell, un réveil à Preston qui doubla le nombre des membres de l'Assemblée.

Le jeune Bramwell visitait même les familles avec lesquelles il n'avait jamais eu de relations ; il s'informait si chacun avait la religion qui sauve l'âme, celle qui change le cœur et la vie ; il s'étendait sur la nécessité et les moyens de l'obtenir ; puis, si l'on y consentait, il priait avec tous.

Il arriva ainsi à établir des réunions de prières dans différents quartiers de la ville où un grand nombre d'âmes furent amenées à Dieu.

L'apôtre Paul disait n'avoir pas à « combattre contre la chair et le sang, mais contre les dominations, les autorités, les esprits méchants, les princes des ténèbres de ce siècle ». Bramwell connut cette lutte. Quand il était prédicateur laïque et qu'il était encore commis chez M. Brandreth, il était souvent assailli d'une manière terrible au sujet de sa vocation au ministère. À propos de quoi, à quel point de vue ? il ne nous le dit pas, et nous ne pouvons faire que des suppositions. Suis-je bien appelé de Dieu au ministère ? suis-je qualifié pour l'exercer ? et si je le suis, ne dois-je pas quitter M. Brandreth et consacrer tout mon temps et toutes mes forces au salut des âmes ? et maintenant, que prêcher dimanche ? et comment ? etc... Mais ce que nous savons très bien, c'est qu'il passait souvent une grande partie de la nuit à lutter avec Dieu pour obtenir les lumières dont il avait besoin ; et la lutte devenait une véritable agonie, la sueur inondait son visage.

Un jour, se promenant avec quelques amis dans les bruyères, aux environs de Preston, un de ses compagnons de route lui demanda s'il connaissait la place où le Révérend Isaac Ambrose avait coutume de passer chaque année un mois dans la solitude, la méditation et la prière. « Non, répondit Bramwell, mais au pied de cette colline que vous voyez là, il y a un grand trou dans le sable où j'ai passé une fois trente-six heures consécutives dans le recueillement et la prière, afin d'arriver à connaître la volonté de Dieu à mon égard. »

Aussi Bramwell fut-il qualifié de Dieu. Dès le commencement de son ministère un grand nombre d'âmes ont été convaincues de péché et converties par son moyen.

Les amis du jeune prédicateur étaient unanimes à penser qu'il devait se vouer entièrement à son ministère ; et, depuis quatre ans qu'il avait terminé son apprentissage il avait lui-même de plus en plus la pensée qu'il devait en arriver là. Maintenant, il s'agissait de quitter sa place pour vouer tout son temps et toutes ses forces au ministère. Il était prêt ; aussi la décision fut elle prise sans retour possible de doute ni d'hésitation.

(1) Il a paru plusieurs biographies de W. Bramwell. En anglais, celle de J. Sigston en deux volumes, (1822), celle du Rév. Thomas Harris et celle de John Taylor dans sa série « The Apostles of Fylde Methodism, » (1885).

En français, nous avons l'ouvrage du pasteur méthodiste Jean de Queteville publié en 1834 à Guernesey, celui de Ch. Challand, qui s'est inspiré de Th. Harris, (Genève 1895). Le présent livre est la reproduction abrégée du livre de Ch. Challand. Nous exprimons notre vive reconnaissance à Mme Stocker, sa nièce, pour l'autorisation de reproduction qu'elle nous a aimablement accordée.

M. le pasteur L. Parker, dans ses « Portraits Méthodistes », donne une courte biographie de W. Bramwell, (1932). (Note de l'éditeur).

(2) Les églises wesleyennes portaient le nom de sociétés.

(3) Preston, 1780-1784.

Sanctification entière

Mais Bramwell avait la conscience très nette qu'une grande œuvre devait encore se faire en lui.

Il sentait le besoin impérieux d'être purifié de tout péché, de tout penchant, de toute tendance au péché ; il fallait qu'en lui le Seigneur enlevât tout reste de ce principe qu'on a appelé tour à tour le vieil homme, la chair, la vieille nature. Cette œuvre se fit bientôt, et voici comment il en rendait compte plus tard. « J'étais depuis quelque temps profondément convaincu qu'il était nécessaire que Dieu me rendît pur ; et je recherchais cette purification avec larmes, supplications et sacrifices de toutes sortes, estimant que je ne pourrais jamais faire ni souffrir trop pour obtenir cette perle de grand prix. Cependant je ne la trouvais pas et je ne savais pourquoi, lorsque enfin le Seigneur me montra que je me trompais de chemin. Je ne cherchais point cette grâce par la foi uniquement, mais plus ou moins par les œuvres de la loi.

« Étant convaincu que je m'étais trompé, je la recherchai par la foi seule, je ne l'obtins pas tout de suite, mais je l'attendis dans la foi.

« Or, je n'avais pas attendu longtemps, quand me trouvant chez un ami, à Liverpool, pour une affaire temporelle, mon cœur s'éleva vivement à Dieu (sans cependant que j'eusse particulièrement en vue la bénédiction que je cherchais) et le ciel descendit sur la terre ; il vint dans mon âme. Le Seigneur que j'attendais vint soudain dans le temple de mon cœur ; et je vis clairement que c'était la bénédiction que je cherchais depuis quelque temps.

« Mon âme était émerveillée ; elle était toute amour et louange.

« Il y a vingt-six ans que cette bénédiction m'a été accordée, et dès lors j'ai toujours marché dans cette même parfaite et glorieuse liberté. Gloire soit à Dieu ! J'ai toujours été gardé par sa puissance, et je demeure debout par la foi.

« Je dois ajouter que j'ai constaté, ici comme partout ailleurs, que Satan est un menteur.

Quelques minutes après avoir reçu la bénédiction, il cherchait à me suggérer la pensée que je ne la conserverais pas, qu'elle était trop grande pour que je puisse la garder, et que je ferais bien de ne pas faire profession de l'avoir reçue.

« Je partis le soir même pour aller à vingt-quatre kilomètres de Liverpool dans une localité où j'étais attendu pour la prédication ; et, à chaque pas, Satan renouvelait la tentation « Ne fais pas profession d'avoir reçu la sanctification, car tu la perdras, » me disait-il. Mais pendant que je prêchais, la tentation cessa, et mon âme fut de nouveau remplie de gloire, remplie de Dieu lui-même. Je racontai alors à l'assemblée ce que Dieu avait fait pour moi ; et depuis lors j'ai fait de même chaque fois que j'en ai eu l'occasion, le considérant comme mon devoir ; car Dieu ne donne pas ses grâces à ses enfants pour qu'ils les cachent, mais pour qu'ils les fassent connaître à tous ceux qui le craignent et qui désirent les mêmes bénédictions.

« La grâce d'un cœur pur, en effet ne peut être conservée sans qu'on fasse profession de l'avoir reçue, chaque fois qu'une occasion convenable se présente. En publiant la grâce que Dieu nous a faite, nous le glorifions, et « nous faisons de bouche, comme dit l'Écriture, confession pour obtenir le salut. »

Dieu fit donc de Bramwell un « témoin de l'entière sanctification », et l'effusion de l'Esprit qui lui apporta cette grâce fut une riche préparation pour le ministère qu'il eut dès lors à fournir.

C'était en 1784.

Il prêcha près d'un an dans les « Circuits » de Liverpool et de Preston ; puis il fut appelé comme prédicateur itinérant dans le Circuit de Kent.

Doctrine

Bramwell mit ordre à ses affaires temporelles, acheta un cheval et fit quatre cents kilomètres pour se rendre à Canterbury, son nouveau poste. Il y séjournera de 1785 à 1787.

Il eut là comme collègue le Révérend George Shadford, homme de Dieu, « sanctifié, propre à toute bonne œuvre, » dans la société duquel il apprit beaucoup de choses et parvint à se rendre plus utile dans le ministère. Bientôt un grand réveil couronna ses efforts, ainsi que ceux de son ami ; beaucoup d'âmes se convertirent.

On conçut promptement pour Bramwell une estime et une affection extraordinaires à cause de l'excellence de son œuvre et de l'étendue de ses succès. Depuis une année, il se sentait continuellement dans la présence immédiate de Dieu. Son ardent amour des âmes et le souci qu'il avait de la gloire de Dieu se montraient dans toute sa conduite.

Ses visites étaient généralement courtes ; il ne perdait pas de temps en paroles inutiles et savait profiter des occasions pour faire pénétrer la vérité dans les cœurs. Quand il pria, la puissance de l'Esprit était telle en lui, disaient les contemporains, que « la chambre semblait remplie de la gloire de Dieu. »

Dès ses premiers pas dans le ministère, Bramwell se montra comme le type accompli du pasteur wesleyen ; et l'on peut dire, à l'honneur de l'Église méthodiste, que ce type était bien celui du serviteur de Jésus-Christ. Il n'y a peut-être jamais eu, de ministre wesleyen qui ait mieux suivi ces règles de Wesley :

1. Sois diligent. Ne reste jamais inoccupé. Ne mets jamais ton temps à des futilités ; ne passe nulle part plus de temps que cela n'est strictement nécessaire.
2. Sois sérieux. Que ton mot d'ordre soit sainteté à l'Éternel. » Abstiens-toi de toute légèreté, de toute plaisanterie, de toute parole folle.
3. Ne converse pas longuement avec les femmes et sois prudent avec elles, particulièrement avec les jeunes.

4. Ne prends aucun engagement quant au mariage sans avoir consulté tes frères.
5. Ne crois jamais le mal que tu entendrais dire de quelqu'un, à moins que tu n'aies vu la mauvaise action ; et, dans ce cas, prends garde de ne pas te tromper quant à l'intention, à l'esprit dans lequel l'action a été faite. Donne à chaque parole et à chaque action le meilleur sens possible. Même dans la loi humaine, le juge, en cas de doute, doit prononcer en faveur de l'accusé.
6. Ne parle mal de personne. Si tu le fais, ta parole « rongera comme la gangrène. » Garde ta pensée secrète jusqu'à ce que tu sois en présence de celui qu'elle concerne.
7. Dis à chacun le mal que tu vois en lui ; fais-le complètement avec amour et aussitôt que possible ; autrement ton cœur s'envenimerait.
8. Ne cherche pas à faire le monsieur ; autant vaudrait te faire maître de danse. Le prédicateur de l'Évangile est serviteur de tout le monde.
9. N'aie pas honte de fendre le bois, de porter l'eau, de cirer tes souliers et ceux d'autrui. N'aie honte, que du péché.
10. Sois ponctuel. Fais chaque chose exactement à l'heure voulue. Suis généralement ce précepte « ne pas critiquer nos règles, mais les garder, et cela par amour pour le Seigneur.
11. N'aie rien d'autre à faire qu'à sauver des âmes. Dépense ton argent et dépense-toi toi-même pour cette œuvre. Et va toujours non pas seulement à ceux qui ont besoin de toi, mais à ceux qui ont le plus besoin de toi. Observe bien ceci : notre affaire n'est pas de prêcher tant de fois, ni de prendre soin de telle ou telle société ; mais de sauver autant d'âmes que nous pourrons ; d'amener à la repentance autant de pécheurs que nous pourrons et d'en établir autant que nous pourrons dans la sainteté sans laquelle personne ne verra le Seigneur.
12. En toutes choses, conduis-toi non selon ta propre volonté, mais comme le demande ta qualité de serviteur de l'Évangile. Or ton devoir est d'employer ton temps comme nous le demandons et comme tu as promis de le faire : une partie pour la lecture, la méditation et la prière : l'autre partie pour la

prédication et les visites de maison en maison. Et note bien que si tu travailles avec nous dans la vigne du Seigneur, il est nécessaire que tu fasses la part de travail que nous t'assignons, que tu travailles au temps et au lieu que nous jugeons les plus utiles pour la gloire de Dieu.

L'enseignement de Bramwell n'était autre que celui de l'Église méthodiste. Il est nécessaire cependant de le résumer ici en quelques mots. Sur la chute de l'homme, le péché, la perversité du cœur qui en résulte, la condamnation, l'œuvre historique de Jésus-Christ, la justification par la foi, c'est l'enseignement de nos réformateurs, à la réserve de la prédestination.

Quant à la sanctification, Bramwell nous mène beaucoup plus loin que les réformateurs ; il se sépare d'eux, ainsi que de la plupart des chrétiens de nos jours, sur deux points principaux : la plénitude du Saint-Esprit et la sanctification entière ; deux points qui, en fait, dans la vie ne font qu'un.

Dans la pensée de Bramwell, ou plutôt dans son expérience et dans la « Bonne Nouvelle » qu'il annonce, il a deux sanctifications :

- L'une qui est instantanée et qui consiste dans la purification du cœur, dans l'enlèvement complet du péché intérieur.
- L'autre qui est progressive, qui n'est autre que le progrès, et qui consiste à croître dans la connaissance et dans l'amour de Dieu.

Ces deux sanctifications, comme la justification, ne sont nullement obtenues par les œuvres ; elles sont toujours don gratuit, à nous acquis par la mort du Sauveur, et ne se reçoivent que par la foi.

La sanctification entière n'est pas seulement la disparition de tout égoïsme, de toute sensualité, de tout amour du monde, de tout orgueil, de toute fausseté et de toute méchanceté (point de vue négatif de l'œuvre); elle est l'acte par lequel Dieu remplit le cœur de son Saint-Esprit et de tous les fruits de l'Esprit, amour, paix, joie, etc. et elle est l'état du cœur ainsi rempli.

Cette sanctification entière étant par la foi, avons-nous dit, nous devons la recevoir tels que nous sommes ; ainsi que nous le disons de la justification aux pécheurs que nous

appelons à la conversion. Avoir la pensée de devenir ou de faire quelque chose avant de la recevoir, c'est vouloir l'obtenir par les œuvres.

Et si nous devons la recevoir tels que nous sommes, nous devons la recevoir maintenant.

À la conversion, le Saint-Esprit « convainc de péché, » il éclaire le pécheur, le persuade et l'attire au Sauveur. Celui qui se convertit reçoit donc une effusion du Saint-Esprit ; mais cette grâce n'est point encore la plénitude du Saint-Esprit. Avoir reçu le pardon des péchés, être justifié, ce n'est pas à dire qu'on ait été rempli du Saint-Esprit, » « purifié de toute souillure » et « revêtu de la Puissance d'en haut. »

Le Baptême du Saint-Esprit « remplit » de l'Esprit (Actes 2/4.). Le Saint-Esprit en nous est « comme le feu du fondeur, » il « purifie, » il « épure comme on épure l'or et l'argent. » Il consume toute racine, tout germe de péché.

Il est en outre l'huile sainte qui oint sacrificateur, prophète et roi avec Jésus-Christ. Sacrificateur et prophète, pour intercéder en faveur des pécheurs, « offrir sans cesse à Dieu un sacrifice de louanges, le fruit des lèvres qui confessent son nom, » « annoncer ses vertus, » « être ses témoins : » Roi, d'un royaume qui n'est pas de ce monde, pour « avoir puissance sur toutes les forces de l'ennemi. »

Cette plénitude de l'Esprit ; est répandue sur quiconque a la foi pour la recevoir, sans aucune distinction de sexe, d'âge, de rang ou de culture : « je répandrai mon Esprit sur toute chair, hommes, femmes, vieillards, jeunes gens, serviteurs, servantes, esclaves, et ils prophétiseront. »

Cette onction, cette sanctification radicale, ne sont obtenues que par la foi ; mais il y a foi et foi.

Tel a la foi pour recevoir le pardon de ses péchés, mais a-t-il la foi pour « être purifié de toutes souillures et de toutes ses idoles, » pour « être revêtu de la Puissance d'en haut, afin d'offrir sans cesse le sacrifice de la louange » et d'annoncer la Bonne Nouvelle à toute créature ? » Il n'a pas encore l'idée de grâces semblables, et peut-être que lorsqu'il en entendra parler, il ne les croira pas même possibles. « Dieu soit béni pour cette puissante foi qui saisit « la Promesse du Père, » disait Bramwell parlant de l'entière sanctification ; aussi s'efforçait-il de faire naître cette foi chez les chrétiens.

La sanctification entière étant avant tout un état de l'âme : plénitude de foi, d'amour, de joie, d'esprit de louange et d'actions de grâces, ce ne sera pas une pure tautologie de dire qu'elle ne se conserve que dans l'obéissance, le travail, le progrès continu. Bien loin donc qu'elle exclue le progrès, elle le nécessite et elle en est la condition essentielle. Les chrétiens qui ne sont pas entièrement sanctifiés ne progressent guère.

Chez notre ami, comme chez de la Fléchère, l'enseignement avait au plus haut degré le caractère du témoignage personnel, ce qui lui donnait une puissance toute particulière. Bramwell faisait constamment profession d'avoir reçu cette sanctification dont nous venons de parler. Et, qu'on note bien ce second point, il affirmait en avoir le « clair témoignage » de la part du Saint-Esprit, c'est-à-dire une évidence entière.

Supposer donc qu'il n'ait pas eu cette sanctification ce serait le faire tomber bien au-dessous des chrétiens ordinaires, ce serait faire de lui, dont la véracité était proverbiale, un homme faux, un menteur ; ou, en supposant qu'il se soit trompé de bonne foi, ce serait faire de lui le plus aveugle des chrétiens ; il n'aurait point connu la première des choses que tout homme doit connaître : sa propre personne. Le péché aurait été en lui et il ne l'aurait pas vu. Il aurait été aussi aveugle que les gens du monde qui disent « n'avoir point de péché » ; et, comme dit l'apôtre Jean, « la vérité n'aurait pas été en lui. » Et que penser de ce « clair témoignage » du Saint-Esprit, de cette évidence entière qui excluait toute idée d'une erreur possible ? Bramwell n'aurait pas connu l'Esprit de Dieu ; il aurait pris le mensonge, l'orgueil, les ténèbres, pour la lumière, l'esprit de Satan pour le Saint-Esprit ; il aurait été un fou ou un possédé. Conclusion absurde, monstrueuse, pour quiconque a eu connaissance de l'homme dont il s'agit : on ne peut être tout à la fois un saint accompli et un imposteur, une des plus grandes lumières du royaume de Dieu et un égaré en qui la vérité ne se trouve point.

D'autre part, comment expliquerait-on ce fait ? Depuis l'âge de sept ans jusqu'à l'âge de vingt cinq ans, Bramwell a connu son péché comme bien peu de chrétiens ont connu le leur. Lui qui, à cette époque déjà, avait une réputation extraordinaire de sainteté, et que ses intimes, ses parents eux-mêmes, citaient comme un modèle, il voyait tellement ses péchés, il les sentait si vivement que nous l'avons vu ne pouvoir faire autrement que de se jeter à genoux dans la rue pour implorer là pitié de Dieu.

Et ce serait lui qui, ayant le péché dans son cœur, aurait parlé comme ceux qui pensent n'avoir pas besoin du sang de Jésus-Christ ! je n'ai point de péché, aurait-il dit !

Non ! il a dit, ce qui est tout autre chose : « J'ai confessé mes péchés, et Dieu a été fidèle et juste pour les pardonner et pour me purifier de toute iniquité. » En quoi il n'a pu ni mentir, ni se tromper, puisqu'il n'a fait en cela que se soumettre à la Sainte-Écriture. Quand on considère la vie de Bramwell on y reconnaît facilement cette plénitude dont il rendait témoignage. Ici nous anticiperons quelque peu ; mais il le faut pour achever notre démonstration.

L'amour des âmes, c'est-à-dire l'amour de Dieu, amour désintéressé, pur de tout égoïsme, de toute affection pour le monde et pour les choses sensibles ; amour qui aime le prochain en vue de son vrai bien, de l'éternité et de la gloire de Dieu ; cet amour consumait Bramwell ; il était visible en lui et connu de tout le monde. Il était visible dans ses prières, luttes, « agonies » pour le salut du prochain, qui duraient chaque jour plusieurs heures. Il était visible dans sa prédication qui faisait couler les larmes de tous ; visible dans toute sa conduite, toute sa conversation, toutes ses lettres.

Quant à « l'esprit de louange et d'actions de grâces », il remplit tellement sa vie ; dans la solitude, dans les conversations particulières, dans les assemblées, on entend si souvent ses exclamations émues proclamant la gloire de Dieu, qu'il serait difficile de n'y pas reconnaître, avec admiration, la réalisation vivante de cette parole : « offrons sans cesse à Dieu un sacrifice de louange ! »

Les expressions de la gratitude et de l'adoration reviennent si fréquemment dans ses lettres, qu'il n'est pas possible de citer sa correspondance sans abrégier considérablement.

Et maintenant, si l'on persistait, en dépit de toutes les preuves qui précèdent, à déclarer faux ce témoignage continu que Bramwell a rendu pendant trente-quatre ans, il resterait encore à expliquer le succès tout à fait extraordinaire de son ministère.

Les postes qu'il a occupés ont été fort nombreux et très divers ; il n'est resté que deux ans dans chacun, et il n'y en a pas eu un seul où il n'ait gagné des centaines d'âmes à Jésus-Christ ; en quelques-uns, il en a gagné des milliers. Et, ce qui est bien autrement difficile, il a partout amené un bon nombre de chrétiens à la sanctification.

Son « témoignage » a donc été cru précisément par les centaines et les milliers de personnes qui l'ont vu de plus près. Ceux qui ont été le plus irrésistiblement attirés ont été ses plus intimes ; sa femme, ses enfants, Anna Cutter, Longden, John Nelson, Joseph Drake, Cranswick, Sigston, et tant d'autres dont la biographie est connue.

Or ce n'est pas de Bramwell seulement que nous tenons ces faits, c'est de l'Église wesleyenne tout entière. Dieu aurait-il mis son sceau d'une façon si éclatante, si exceptionnelle, sur un faux témoignage ? Il faut juger de l'arbre à son fruit, dit Jésus-Christ ; Or, si l'on suit ici ce procédé, il ne conduira pas à douter du témoignage de Bramwell.

Nous n'avons pas beaucoup de détails sur le ministère de notre jeune « Révérend » dans le comté de Kent. Nous savons que la prospérité spirituelle de cent trente jeunes gens, ajoutés par ce ministère à la Société méthodiste, le préoccupait beaucoup. Il réunissait les jeunes gens, un dimanche ; et les jeunes filles, l'autre ; il avait alors avec eux les plus sérieux entretiens sur les progrès spirituels qu'ils étaient appelés à faire.

Comme beaucoup de fidèles serviteurs de Dieu, il était alors assailli par de grandes tentations.

L'ennemi des âmes cherchait à l'accabler en lui montrant sa faiblesse en regard de la grandeur et des difficultés de l'œuvre. Le cas se renouvelant souvent, il ouvrit son cœur à un chrétien expérimenté qui lui conseilla de se retirer dans son cabinet, d'y passer sa vie en revue et de remercier Dieu pour chaque bénédiction reçue. Ainsi fit-il et il eut tant d'actions de grâces à rendre, qu'il fut bientôt rempli de courage pour reprendre l'œuvre.

Pendant qu'il séjournait à Canterbury, il eut un rêve dans lequel, à un certain point d'une route qu'il connaissait bien, il se vit assailli par des hommes qui voulaient le tuer. Peu après, ayant à passer par cette route, son rêve lui revint en mémoire ; aussi prit-il un autre chemin, faisant un long détour. Arrivé à destination, il apprit, au bout de quelques heures, que plusieurs hommes pervers l'avaient attendu au point précis qu'il avait vu en songe, afin de le tuer. Il témoigna alors, avec actions de grâces, de l'expérience qu'il faisait de cette parole. « L'ange de l'Éternel campe autour de ceux qui le craignent »

(1) Allusion évidente à Malachie 3/1 et suivants.

(2) En deux postes, il a été réélu exceptionnellement pour une troisième année.

La prière pour le réveil

À la conférence de 1791, il fut nommé Surintendant du Circuit de Dewsbury (1) Il y avait, dans cette région, de la division entre les chrétiens, aussi eut-il beaucoup à gémir sur la langueur spirituelle qui était devenue générale.

« Je n'ai pas trouvé une seule personne qui ait fait l'expérience de la sanctification, écrit-il à un ami, et le n'en ai trouvé que très peu qui aient l'assurance du pardon de leurs péchés. En plusieurs localités les sociétés ont augmenté en nombre ; mais la religion active y est à peu près absente.

» La première année fût un temps d'afflictions et de rudes labeurs ; mais, pendant la seconde, comme on le verra bientôt, Bramwell moissonna avec chant de triomphe. Il pria sans cesse pour que Dieu répandît son Esprit sur ses auditeurs ; il insistait « en temps et hors de temps, reprenant, censurant et exhortant, comme dit l'apôtre Paul, avec une entière douceur et en instruisant. » Il s'assura la coopération de tous ceux qui voulurent se joindre à lui, et il établit avec eux des réunions de prières qui avaient lieu à cinq heures du matin. Les principaux membres des sociétés commencèrent alors à se réveiller.

Pendant cette période de luttes pour obtenir une effusion du Saint-Esprit, Anne Cutler vint à Dewsbury pour coopérer à l'œuvre de Bramwell. Elle avait l'habitude constante de se lever entre trois et quatre heures du matin pour lutter avec Dieu afin d'obtenir un réveil. Elle se joignait souvent, en outre, à Bramwell pour prier à ce sujet. Ces efforts furent bientôt suivis de grandes bénédictions.

« Comme je priais un jour dans ma chambre, dit Bramwell, Dieu me répondit d'une façon toute particulière ; il me montra le réveil qui allait avoir lieu. Je vis de quelle manière il se ferait et quels en seraient les effets. Je n'eus plus aucun doute ; tous mes chagrins disparurent. Je m'écriai

: « Le Seigneur vient ! je sais qu'il vient ; il viendra subitement. »

En effet un remarquable réveil suivit bientôt. Bramwell en décrit ainsi le commencement
«

Pendant la prière de notre sœur Cutter, une personne reçut la grâce d'un cœur pur, et nous fûmes assurés que Dieu ferait de même pour d'autres. À une réunion de prières qui suivit, deux personnes se donnèrent à Dieu et reçurent sa paix ; deux autres se donnèrent de même avant la fin de la semaine. Le dimanche matin, nous avions une agape où plusieurs personnes furent saisies d'angoisse au sujet de la sanctification qu'elles n'avaient pas encore reçue. Une jeune femme la reçut bientôt. Le lundi soir, comme nous étions réunis de nouveau, un remarquable esprit de prière fut répandu sur l'assemblée. Cinq personnes reçurent la sanctification ; et plusieurs restèrent dans l'angoisse, ne l'ayant pas encore.

Plusieurs étrangers, qui jusque-là avaient été remplis de préjugés, furent soudainement saisis par l'Esprit de Dieu, et leurs yeux furent ouverts : ils virent leur péché et la condamnation divine suspendus sur leurs têtes. Ils gémissaient comme en agonie, cherchant la délivrance. Le jeudi, un homme qui avait été dans une grande angoisse au sujet de la pureté du cœur et qui avait recherché cette grâce ; de toute son âme, fut enfin délivré de tout péché. Cette œuvre continua à peu près à toutes nos réunions.

Soixante personnes de Dewsbury et des environs reçurent la sanctification et marchèrent dès lors dans la glorieuse liberté des enfants de Dieu. Nos réunions d'agapes commencèrent à regorger de monde ; on y venait de tous les circuits voisins. Un très grand nombre d'âmes y trouvèrent le pardon des péchés et plusieurs y reçurent l'amour parfait. En rentrant chez elles, ces personnes déclarèrent les grandes choses que Dieu avait faites pour elles.

« Plus je consulte les Actes des Apôtres et l'histoire de l'Église, plus je suis convaincu qu'il n'y avait rien là de nouveau, ni dans les moyens dont Dieu s'est servi pour produire le réveil, ni dans le réveil lui-même, ni dans ses conséquences. J'ai pris conseil des chrétiens les plus expérimentés et ils m'ont exhorté à employer tous les moyens possibles pour maintenir et faire progresser le réveil. Satan met en œuvre ses agents pour le détruire ; ils critiquent les uns d'une façon, les autres d'une autre ; mais personne, sans le Saint-Esprit, ne peut juger de la chose. »

L'œuvre s'étendit de tous côtés. Dans une des localités du circuit, près de cent membres furent ajoutés à la Société et plusieurs croyants, anciens membres, furent réveillés et se vouèrent à l'œuvre de Dieu avec un zèle et un soin tout nouveaux. Bramwell se réjouissait « comme celui qui trouve un grand butin. »

Des réveils tels que celui-ci ont une importance toute particulière : « les chrétiens furent vivifiés et beaucoup furent purifiés du péché intérieur », dit Bramwell. C'était la sainteté, l'entière sanctification et non le bonheur, qu'on avait en vue en se convertissant. Un chrétien chez lequel existe encore « le péché intérieur, » ou le «vieil homme, » n'est-il pas souvent plus nuisible qu'utile au règne de Dieu ? Or les réveils du méthodisme primitif produisirent bon nombre de chrétiens sanctifiés. Et l'on comprend facilement qu'un seul de ces chrétiens vaut une armée.

Une véritable « averse »

À la conférence de 1793, Bramwell fut nommé prédicateur du Circuit de Birstal (2), adjacent à celui de Dewsbury. Un réveil avait commencé au début de l'année, dans ce nouveau circuit, sous l'action bénie de MM. Jackson et Smith ; il y avait pris naissance dans de nombreuses réunions, de jeûne et de prières. Sous l'action de Bramwell, ce réveil s'accrut. Le serviteur de Dieu s'adonna plus que jamais à la prière ; il passait parfois ses nuits entières à lutter avec Dieu ; et il exhorta tous les membres de la Société méthodiste à lutter avec lui. Son collègue qui ne pouvait comprendre un tel zèle et le trouble qu'il produisait chez les âmes endormies, s'opposa à ses efforts et entraîna plusieurs Conducteurs de classes dans son opposition.

Mais au « repas de charité » qui eût lieu le jour de Noël cinquante personnes furent converties, et dès lors toute opposition cessa. « Ce jour-là, dit M. Crowther, qui avait été un des opposants, je fus si convaincu que cette œuvre était de Dieu, que je m'y joignis immédiatement ne me bornant pas à l'approuver, mais y coopérant de tout mon cœur. En sortant de la chapelle, je fus entouré de plusieurs Conducteurs de classes qui me demandèrent ce que j'en pensais encore. Je répondis : « Nous avons longtemps prié pour obtenir un réveil, et maintenant que le Seigneur nous l'accorde, en serions nous mécontents et nous opposerions-nous à ses progrès, parce qu'il ne s'accorde pas exactement avec nos faibles idées, et qu'il ne se manifeste pas de la manière que nous l'attendions ? » À partir de ce moment, tous les Conducteurs s'unirent cordialement à M. Bramwell pour travailler aux progrès du réveil, et leurs travaux furent couronnés d'un grand succès.

L'agape suivante eut lieu le dimanche de Pâques (1794); et là encore, cinquante personnes se convertirent et « passèrent des ténèbres à la lumière et parvinrent à la joie du salut et à la liberté des enfants de Dieu. »

Dans les diverses localités du circuit, Bramwell tenait ce que l'Église méthodiste a appelé des « longues veilles. » Dans l'une de ces réunions prolongées, à Little Gomersal, à dix heures du soir, aucun résultat extraordinaire ne s'étant manifesté, il allait terminer la réunion, lorsque, reprenant courage, il prolongea les prières jusqu'à minuit. À cette heure-là, par « un mouvement intérieur, » il résolut de continuer la lutte avec Dieu jusqu'au point du jour, comme avait fait Jacob. Bientôt après, une personne

implora à haute voix la miséricorde de Dieu en sa faveur ; d'autres firent de même plus tard, si bien qu'avant quatre heures du matin, quinze personnes s'étaient données à Dieu, avaient reçu « le témoignage de leur pardon » et se réjouissaient en leur Sauveur.

Les mêmes scènes eurent lieu dans beaucoup d'autres localités du circuit. Un Conducteur de classe de Gomersal, M. Thomas Pearson, rend ainsi compte du réveil dans cette localité :

« M. Brarnwell vint au milieu de nous rempli de foi et rempli du Saint-Esprit. Sa puissante prédication et ses ferventes prières furent tellement efficaces que les pécheurs les plus endurcis tremblèrent devant lui. Nous avons eu des effusions du Saint-Esprit, mais alors commença une véritable averse ; la puissance de Dieu, par le moyen de la vérité, eut un triomphe merveilleux.

Ma classe fut rapidement augmentée de vingt-sept à soixante membres. Les lieux de culte regorgeaient d'auditeurs de tout rang et de toute condition. Même des enfants de dix ans furent convaincus de péché et vraiment convertis, ce qui eut un tel effet sur leurs parents que plusieurs d'entre eux se donnèrent à Dieu.

« Quand M. Bramwell venait à Gomersal, il logeait généralement chez nous. Dès qu'il avait dîné, il priait invariablement avec notre famille ; puis il allait faire des visites de maison en maison ; il visitait ainsi à l'ordinaire dix-sept ou dix-huit familles avant le thé, priant avec tous.

J'invitais quelques amis à prendre le thé avec nous, et M. Bramwell s'informait affectueusement de l'état spirituel de chacun d'eux. Ceux qui n'avaient pas la justification par la foi, il les pressait de la rechercher et de n'avoir aucun repos qu'ils ne l'eussent acquise ; et quant à ceux qui étaient justifiés, il les pressait de ne s'accorder ni trêve, ni repos qu'ils ne fussent entièrement sanctifiés.

Bien qu'après l'œuvre de la journée, M. Bramwell fût très fatigué et qu'il ne se retirât que tard, il était toujours levé à cinq heures du matin et priait alors pour chaque personne de sa connaissance en la nommant par son nom, et pour chaque société du circuit.

« J'ai connu bien des hommes pieux et saints ; mais je n'en ai jamais vu de pareil à M. Bramwell pour la foi et la prière. Tant qu'il fût parmi nous, l'œuvre de Dieu y progressa et à la fin de ses travaux dans notre circuit, le nombre des membres des sociétés y était à peu près doublé. »

Le réveil du Circuit de Birstal s'étendit dans les circuits voisins. Beaucoup de personnes qui venaient à Birstal par curiosité, étant reprises dans leur conscience et convaincues de péché, se convertirent. L'œuvre de la sanctification des chrétiens s'étendit de même au loin. Un grand nombre de chrétiens crurent au Sauveur qui leur était annoncé comme celui qui « détruit » qui

« ôte » le péché, et entrèrent dans une vie toute nouvelle ; ils pouvaient dès lors être « toujours joyeux, prier sans cesse et rendre grâces pour toutes choses. »

Quand Bramwell était en société, le thème habituel de sa conversation était celui-ci : « que pouvons-nous faire pour louer davantage le Seigneur, obtenir de plus grandes bénédictions, avancer son règne ?

De quelque partie de l'œuvre qu'il dût s'occuper, il se donnait toujours tout entier à son travail, y mettant tout le soin dont il était capable. Il régularisa les classes, établit des réunions de prières et entreprit de fortifier la discipline. Il avait particulièrement à cœur les nouveaux convertis ; il faisait tout son possible pour les préserver du mal et assurer leurs progrès spirituels. Il avait pour cela des réunions spéciales, les jeunes gens et les jeunes filles étant rassemblés séparément. Il leur donnait des directions quant à leur conduite, les mettait en garde contre les dangers qu'ils couraient et leur recommandait les livres qui pouvaient leur être utiles.

Des faits qu'on regarderait ; partout comme étranges, mais qui n'étonnaient guère dans les églises où prêchait Bramwell, parce qu'ils y étaient fréquents, montrent quelle était ; la puissance spirituelle qui accompagnait son ministère. Nous en citerons un entre beaucoup d'autres.

Pendant les assemblées de district de Leeds, Bramwell se rendit de Birstal à Kirkstall Forge, avec le Révérend John Nelson, et prêcha là en plein air à un auditoire fort attentif. Ensuite, dans la chapelle, avec la plus grande partie de cet auditoire, il tint un service qui se prolongea fort tard dans la nuit. L'Esprit de Dieu y fut abondamment répandu et beaucoup de personnes étant convaincues de péché, témoignèrent une grande détresse.

Le lendemain matin, comme Bramwell priait avec la famille chez laquelle il était logé, une des femmes présentes qui avait assisté aux réunions de la veille et qui n'avait pas voulu s'y donner à Dieu, prétextant son aversion pour les « réunions bruyantes », fut saisie elle aussi par l'Esprit de Dieu ; mais comme elle résistait aux convictions qui se formaient en son esprit elle tomba sur le plancher et y resta pendant quatre heures

dans un état d'insensibilité telle que plusieurs personnes la croyaient morte. Elle revint cependant à la vie ; mais elle ne trouva la paix et la joie qu'en abandonnant sa volonté propre pour se soumettre entièrement à Dieu.

Nous avons vu la vigilance de Bramwell ; il veillait et priait sans cesse, il jeûnait même souvent, de sorte qu'il pouvait répéter avec une entière vérité ces paroles : « Je tiens mon corps durement assujéti, de peur qu'après avoir prêché aux autres je ne sois moi-même rejeté. » Et cependant ou plutôt à cause de cela même, il avait cette assurance toute particulière qu'on remarque chez l'apôtre Paul.

Après deux heureuses années passées à Birstal, où il vit six cents nouveaux membres se joindre aux églises, Bramwell fut nommé Prédicateur de l'immense Circuit de Sheffield.

(1) Dans le comté de York. W. Bramwell y séjourne de 1791 à 1793

(2) Ville du comté de York, de 1793 à 1795

L'œuvre glorieuse du Saint-Esprit

L'année précédente (1794) avait commencé à Sheffield un réveil dont le Révérend John Moon avait ainsi rendu compte, dans une lettre adressée au Révérend docteur Coke, le noble «

Surintendant, » bien connu dans l'histoire du Méthodisme.

Sheffield, 22 août 1794.

« Révérend et cher Monsieur, « À notre dernière agape trimestrielle, à Sheffield, la flamme céleste embrasa notre assemblée de la façon la plus extraordinaire et la plus merveilleuse. La réunion commença avec le calme et l'ordre accoutumés et continua ainsi jusqu'au moment où nous allions terminer. Mais à ce moment, une personne vint demander nos prières pour quelqu'un qui était dans une grande détresse, dans le bas de la chapelle ; et, peu après, la même demande nous fut faite pour une femme qui était à la galerie. Je demandai alors que deux ou trois prédicateurs laïques allassent prier avec cette dernière personne ; car je pensais garder la présidence de la réunion jusqu'à la fin avec tout le décorum possible. Mais comme c'était pour ces prédicateurs chose nouvelle et passablement étrange, ils paraissaient n'aller qu'à contrecœur ; ne sachant que faire, j'hésitai un moment ; puis, comme les cris de détresse ne cessaient pas, je me décidai à faire le sacrifice de la régularité de la réunion afin d'être utile dans l'œuvre qui se présentait. Mais je dois reconnaître que mon attachement à la forme habituelle des réunions me fit vaquer si mal au grand devoir qui m'incombait, que je ne trouvai presque pas d'accès auprès de Dieu. Toujours est-il que je n'obtins pas l'exaucement de ma prière. Était-ce la punition de la répugnance que j'avais mise à m'acquitter de mon devoir, et de la gaucherie avec laquelle je l'avais accompli ? Je ne sais.

« J'étais sur le point de quitter la personne en détresse, quand un des prédicateurs laïques qui étaient en bas fit chanter un cantique et pria. La puissance de Dieu remplit alors l'assemblée d'une façon merveilleuse. Instantanément et de toutes les parties de la chapelle, les cris de détresse partirent comme un éclat de tonnerre ; de sorte que celui qui priait, bien qu'il le fit de la voix la plus retentissante, dut renoncer à se faire entendre. »

« J'étais décidé à reprendre ma place pour régulariser autant que possible la réunion ; mais avant que j'eusse pu la reprendre, plusieurs prédicateurs laïques s'étaient disséminés dans l'assemblée, et s'entretenaient et priaient avec les personnes en détresse ; d'autres venaient à moi pour me demander ce qu'ils devaient faire et je leur recommandais de suivre l'exemple de leurs collègues.

De sorte qu'au bout de quelques minutes, une dizaine de groupes s'étaient formés un peu partout ; dans l'assemblée, ayant chacun ses entretiens et ses prières en particulier.

« Un moment après, un de mes amis m'informa que huit ou neuf personnes dans le bas de la chapelle, et dix-sept dans la galerie, avaient trouvé la paix avec Dieu.

« Je n'avais jamais rien vu de semblable. Pour un homme étranger à l'œuvre de Dieu, la réunion n'aurait offert d'autre spectacle que celui de la confusion ; mais pour ceux qui étaient engagés dans cette œuvre, elle présentait l'aspect le plus réjouissant, le plus régulier, celui de l'œuvre glorieuse du Saint-Esprit. Il est certain que les cris pour obtenir miséricorde, et les actions de grâces pour le pardon obtenu, formaient un délicieux concert et montaient comme un parfum d'agréable odeur devant Dieu.

« Comme il était impossible de continuer la réunion sous forme d'agape, les portes de la chapelle furent ouvertes et on laissa entrer la multitude qui était dehors. Beaucoup de ceux qui la composaient firent l'expérience que Dieu était présent pour les convaincre de péché et les attirer à lui sans retard. Autant que nous pouvons en juger, plus de soixante et dix personnes se convertirent avant la fin du service.

« Le lendemain soir, pendant les prières, le feu du Saint-Esprit fut de nouveau répandu sur l'assemblée, et, jusqu'à une heure fort avancée, il abattit et consuma dans les cœurs tout ce qui s'opposait à Dieu. En trois jours, cent personnes ou même davantage entrèrent dans le bienheureux royaume de notre Sauveur. Depuis ce moment, l'œuvre s'est poursuivie, mais d'une façon moins rapide. Parfois quatre ou cinq personnes sont amenées à Dieu dans une seule réunion de prières.

« Même les petits garçons et les petites filles ont leurs réunions de prières entre eux. Une société de jeunes gens se réunit tous les soirs, en plein air, dans les champs, quand le temps est beau ; ils prient les uns pour les autres jusqu'à ce qu'ils aient une réponse évidente de Dieu.

Deux ou trois garçons déjà ont été convertis dans leur réunion.

« C'est là certainement une de ces œuvres qui préparent graduellement la venue de notre glorieux Rédempteur. Oui, viens, Seigneur Jésus, viens bientôt ! » Je suis, cher Monsieur, avec respect et affection, à vous pour le service de Dieu.

« John Moon ».

Quand, en juillet 1795 on sut que Bramwell était nommé pour le circuit de Sheffield, on conçut aussitôt l'espérance très vive que le réveil de la ville progresserait et s'étendrait aux localités avoisinantes.

Dans une lettre à son ami le Révérend J. Drake, Bramwell rend ainsi compte des premières journées passées dans son nouveau circuit.

« Nous avons maison, amis et toutes les choses temporelles qu'on peut désirer. Le peuple est ici extrêmement sociable et, semble-t-il, plein de droiture et de simplicité ; mais quant à la religion réelle, c'est-à-dire à la ressemblance avec Dieu, on en a grand besoin partout. Depuis quinze jours que je suis arrivé dans ce circuit, le n'ai visité que les collines du Derbyshire ; sauf le premier soir, où j'ai prêché à Sheffield. Les sociétés que j'ai visitées sont petites, mais j'en ai trouvé dans chaque localité.

« Bien que j'aie cherché avec le plus grand soin et que j'aie visité toutes les sociétés qui étaient sur mon chemin, je n'ai pas trouvé une seule personne qui connaisse la purification de tout péché par la foi au sang de Jésus-Christ » J'ai cependant constaté beaucoup de fraternité entre chrétiens et l'on m'a reçu avec un grand respect. Le Seigneur a signalé sa présence avec moi dans plusieurs localités ; presque chaque soir les auditoires ont été remués et j'ai vu une vingtaine de personnes arriver au salut ; je crois que j'en aurais vu bien davantage, si j'avais pu trouver un homme de prière. J'ai vu beaucoup d'excellentes personnes, mais aucune qui sache lutter avec Dieu. Dans deux ou trois endroits, nous avons vu des personnes crier à Dieu pour obtenir grâce, et nous en avons laissé plusieurs dans une profonde détresse.

« Je retourne demain à Sheffield et j'y reste quinze jours. Je voudrais, par la puissance de Dieu, faire chaque chose comme si c'était la dernière de ma vie. Oh ! priez que le bras de Dieu se montre dans cette ville ! Je bénis Dieu de ce qu'il m'a accompagné à la campagne et je compte qu'il sera avec moi à la ville...

« Un fait merveilleux a eu lieu le jour de mon arrivée à Sheffield. À Eyram, à quelques milles de la ville, un membre de notre société, une femme qui était complètement aveugle depuis six ans, a recouvré instantanément la vue, de sorte que des actions de

grâces publiques en ont été rendues à Sheffield, dans notre chapelle. Voici comment sa guérison a eu lieu.

« Étant très pauvre, elle criait à Dieu pour qu'il lui donnas le moyen de gagner son pain et celui de ses enfants. Dieu entendit ses prières et lui ouvrit miraculeusement les yeux au grand étonnement de tous. Quand cela arriva, ses enfants coururent dans la rue en criant : « Notre mère voit ! Notre mère voit ! » Et aussitôt leur maison se remplit de gens qui se joignirent à leur mère pour louer Dieu. La vue de cette femme continue à être bonne. Ô Dieu ! Que ne peux-tu pas faire ! »

Nous avons vu que Bramwell prêchait l'entière sanctification possible par la foi au «sang de Jésus-Christ qui purifie de tout péché, » et qu'il en proclamait la nécessité actuelle. Or, il ne prêchait point cette doctrine avec hésitation ou timidité ; au contraire jamais il ne prêchait avec plus de force que lorsqu'il en venait à ce point-là. Au reste, sa prédication, disent les contemporains, était toujours une véritable «démonstration d'esprit et de puissance. » Et jamais il ne se lassait de rechercher de nouveau « la plénitude de l'Esprit. »

Chacune de ses prédications n'en était pas moins le fruit d'un grand travail. Il mettait un soin extrême à faire ses plans de sermons ; il en avait toujours, en réserve, un bon nombre qu'il perfectionnait de son mieux. Quant aux Saintes-Écritures, il les étudiait dans le texte original qu'il lisait couramment aussi bien lorsqu'il s'agissait de (l'Ancien Testament que du Nouveau.

Dès l'âge de dix-sept ans il avait poursuivi cette étude avec une énergie et une ardeur qu'on a peine à se représenter.

Les règles de Wesley que Bramwell reçut avec le plus profond sérieux recommandent à tout prédicateur de se lever de grand matin. Or, sauf le petit nombre d'années où sa, santé affaiblie l'obligea de se lever à cinq heures en hiver, il se leva toujours, hiver comme été, à quatre heures.

À peine levé, il se vouait à la prière et à la méditation des Écritures, luttés et travaux qu'il poursuivait bien des heures sans s'arrêter. Aimant son prochain comme lui-même, il pria pour son prochain comme on prie pour soi-même. Il le faisait pour chaque personne nominalement, entrant dans ses circonstances particulières. Quoi d'étonnant dès lors qu'il pût prier chaque jour tant d'heures consécutives ?

Sa douceur et sa patience ne se démentaient jamais ; sa bonté envers tout le monde, sa compassion, sa tendresse envers ceux qui souffrent étaient inépuisables. Sigston racontant son ministère à Sheffield, nous dit qu'il sacrifiait souvent son confort pour assister de plus dénués que lui. Il était cependant fort prudent, et tenait à s'assurer par lui-même de la position de ceux qui sollicitaient ses secours. « Pendant un hiver rigoureux, dit le témoin cité plus haut, nous l'avons vu donner sa seule redingote à un homme qui n'avait pas d'habit. Pendant que nous visitions avec lui un malade qui était dans la plus grande indigence et qui n'avait pas même une chemise, nous l'avons vu entrer dans un réduit voisin, et, après avoir tiré ce vêtement de dessous, l'apporter au malade. »

Sa réputation de sainteté s'étendait au loin, de sorte que beaucoup de gens pensaient le connaître et n'avaient cependant que des idées erronées à son sujet. On se représentait volontiers le serviteur de Dieu comme un personnage d'une gravité imperturbable ; critique sévère, sombre, anxieux ; toujours solennel, abîmé dans les méditations les plus profondes. Puis, quand on le rencontrait, on était tout surpris de le trouver si jovial, si aimable, si heureux du bonheur d'autrui.

Quand la société était nombreuse et la conversation peu profitable, il parlait peu et paraissait réservé ; mais ses paroles ne tendaient jamais à déprimer à décourager ; elles tendaient au contraire à vivifier, à ranimer les bons sentiments et les nobles instincts. Dans la société des chrétiens sanctifiés, toute réserve disparaissait.

Bramwell ne pouvait être satisfait à la pensée de travailler lui seul, il voulait la coopération de tous. Afin de poursuivre l'œuvre de la sanctification des chrétiens, il forma à Sheffield une association de quelques personnes choisies qui se réunissaient de grand matin, une fois par semaine. Cette réunion de personnes, dont les noms nous ont été conservés, a été une abondante source de bénédictions pour toutes les églises de la contrée. Au reste, partout où Bramwell exerçait son ministère, il formait une association de chrétiens soigneusement choisis pour l'aider dans tout son travail spirituel, particulièrement dans la prière. Aussi eut-il des auxiliaires précieux dans toutes les localités du circuit ; et bientôt l'action du Saint-Esprit se manifesta avec puissance, à la campagne comme à la ville.

Beaucoup de personnes, et dans le nombre bien des prédicateurs, entendant parler de l'œuvre qui se poursuivait à Sheffield parmi les chrétiens, vinrent de localités éloignées pour rechercher la grâce de la purification du cœur ; elles l'obtinrent et s'en retournèrent louant et bénissant Dieu.

Trois semaines seulement après son installation à Sheffield, Bramwell écrit au Rév. Marsden :

« Au jour fixé pour les actions de grâce, Dieu se manifesta puissamment ici à Sheffield, à notre service du soir, dans la chapelle. Beaucoup d'âmes avaient trouvé la paix avec Dieu dans les réunions de classes et dans les réunions de prières ; mais ce soir-là nous eûmes une effusion de l'Esprit sur toute l'assemblée. Nous demandâmes que toutes les personnes en détresse se rendissent dans la sacristie ; ce qu'elles firent, et huit d'entre elles y furent délivrées de l'esclavage du péché. Huit autres reçurent le pardon le dimanche suivant. Le lendemain, nous avions notre agape ; et, vers la fin du service, la puissance de Dieu vint sur nous. Nous terminâmes alors la réunion comme à l'ordinaire, mais nous invitâmes à rester toutes les personnes qui étaient dans la détresse ; et, avant huit heures du soir, plus de vingt d'entre elles étaient délivrées de leurs angoisses, par la foi au sang de Jésus-Christ. Depuis ce moment, l'œuvre a progressé chaque jour. Plus de vingt personnes, dans deux classes, ont reçu le salut.

Et j'ai la preuve manifeste que plus de cent personnes ont trouvé la paix avec Dieu pendant ces trois semaines. Oh ! priez pour nous que rien ne vienne arrêter l'œuvre de Dieu ! »

En novembre 1795, il écrit

« J'ai la certitude que je fais des progrès dans la grâce. Voir Dieu et l'aimer, voilà mon travail. J'ai remis toutes choses entre ses mains et je n'ai pas d'autre soin que de lui plaire.

Je suis mort et ma vie est cachée avec Christ en Dieu. »

Et dans une autre lettre

« Je suis toujours uni à Dieu. Dans les plus grandes afflictions, je ne sens autre chose en mon cœur que le plus pur amour. Je suis souvent puissamment tenté, comme le fut notre Seigneur ; mais je suis gardé et je progresse. Il y a communication continuelle entre Dieu et mon âme, dans la prière, l'amour et la gratitude. Dépendant du Seigneur pour toutes choses, je suis constamment dans le ciel. Je me sens plus faible que jamais, mais Dieu est mon tout. »

Dans une autre lettre adressée à la Société de Liverpool nous lisons

« Le salut des âmes est la gloire du ministère. Verrons-nous la gloire se répandre ou disparaître ?

Je m'abreuve de plus en plus à la source des eaux vives ; et, priant sans cesse, je sais que je serai rempli de toute la plénitude de Dieu. Je suis de plus en plus navré en voyant l'incrédulité générale. Oh ! qu'elle déshonore Dieu ! Tout nous a été donné, et nous devons recevoir tout. »

Le 17 décembre 1795, il raconte ainsi les progrès du réveil de Sheffield à son ami le Rév. Joseph Drake

« Je suis plus que jamais émerveillé de la bonté de Dieu. Vraiment « ses voies sont merveilleuses

». Plusieurs faits dont vous avez pu entendre parler me prendraient trop de temps si je voulais en parler à mon tour ; mais je ne pourrai jamais assez bénir Dieu à leur sujet. J'ai eu un grand travail à faire. J'ai délivré environ douze cents cartes de membres aux personnes qui se sont jointes à la société, à Sheffield, pendant ces cinq derniers mois.

« En plusieurs de nos classes, beaucoup de personnes ont trouvé la sanctification. ! Je n'ai pas vu plus de trois classes qui aient encore des personnes n'ayant pas obtenu cette grâce. C'est ce résultat qui m'a coûté le plus grand travail que j'aie encore accompli.

« Ce dernier dimanche, nos deux chapelles étaient pleines. Après la prédication, à celle de Garden street, la puissance de Dieu descendit sur l'assemblée : un cri se fit entendre dans les galeries. Je ne puis dire combien de personnes ont reçu le salut ; j'en ai laissé plusieurs dans la détresse.

« Quand j'arrivai ici, je vous écrivis que je ne trouvais rien de fait quant à l'œuvre de la sanctification ; mais maintenant je suis étonné de la rapidité avec laquelle cette œuvre s'est faite en beaucoup de localités.

« Mon souci au sujet des âmes est grand. Ces derniers temps, je ne suis jamais allé dîner ou prendre le thé chez quelqu'un, sans que des personnes, venues exprès pour me voir n'aient trouvé le salut après quelques moments d'entretien. Ce mois-ci, c'est à

peine si j'ai jamais eu le temps de lire une page entière. Que le Seigneur me donne de faire sa volonté ! Gagner des âmes, c'est la meilleure de toutes les occupations. »

Bramwell n'avait vraiment qu'une seule pensée, une seule affaire : gagner des âmes à Jésus-Christ. Qu'il fût dans l'intimité de la vie privée, ou qu'il parlât en public, il n'avait d'autre souci que la prospérité spirituelle de ceux qui l'entouraient. Il put leur dire avec une entière vérité, comme l'apôtre Paul : « De même qu'une nourrice prend un tendre soin de ses enfants, j'aurais voulu, dans ma vive affection pour vous, non seulement vous donner l'Évangile de Dieu, mais encore ma propre vie, tant vous m'étiez devenus chers. »

« J'ai eu le privilège, dit un de ses intimes amis, d'observer attentivement sa conduite vraiment exemplaire en société. Sa conversation tendait au plus haut point à « communiquer la grâce à ceux qui l'entendaient. » Il cherchait toujours à amener la conversation sur ce sujet : un plein et entier salut possible maintenant.

« Il m'invita, à la Conférence de Londres, à passer une après-midi avec lui chez des amis dans la Cité. J'y allai, et dès mon entrée dans la maison, j'entendis la voix de gens qui priaient avec ferveur ; c'était M. Bramwell et ses amis. Au thé, il ne fut pas question de parler de politique, ni de choses quelconques de ce monde ; M. Bramwell tint l'attention de chacun fixée sur la question du salut dans le présent et dans l'éternité. Dès que quelqu'un introduisait une autre question, il l'écartait en s'écriant : « Nous voici hors de la voie ! » Après un entretien des plus sérieux ; toute la société s'unit de nouveau pour faire monter à Dieu les prières les plus ferventes jusqu'à « ce que le ciel nous parut s'ouvrir et que nous fûmes remplis de sa lumière et de sa joie. »

Enrichi de tous les fruits de l'Esprit, qui se montraient en lui avec abondance, Bramwell soupirait constamment après un plus haut degré de sainteté, une connaissance plus complète de Dieu, un plus grand amour pour lui.

Le 24 mars 1796, il écrit à Joseph Drake

« J'espère que vous avez toujours la même ardeur pour la prière et la prédication. Il y a au jour douze heures pendant lesquelles l'homme doit travailler. Notre temps, c'est le moment présent ; c'est maintenant que nous devons nous amasser un trésor au ciel.

Je vous en prie, considérez-vous comme un serviteur de Dieu envoyé dans le monde pour porter la croix, l'opprobre ; aimer vos ennemis et prier pour les meurtriers. Quelle compassion il y avait dans le cœur de Jésus-Christ ! et cette compassion peut être en nous ! « Je prie pour eux, » dit Jésus. Oh ! prière bénie ! Combien je désire prier comme lui ! et il peut nous enseigner cela par son Saint-Esprit.

« Si c'est toujours dans la foi et l'amour, et pour la couronne incorruptible, que vous parlez et agissez, bienheureux êtes-vous. Je me vois plus petit et plus misérable que jamais. Oh ! Combien je me sens couvert de honte ! je suis confus devant Dieu.

« Chaque jour des âmes sont réveillées et converties dans les diverses parties de notre circuit.

À Sheffield un grand nombre ont reçu la sanctification et en jouissent réellement. Ô Seigneur, que ta grâce soit sur nous et tous ceux qui nous entourent ! garde-nous dans la paix et dans l'amour ! Soyons tous unis dans la supplication pour que Dieu remplisse de gloire notre pays et que toutes les nations apprennent à le connaître ! »

La veille de la Conférence annuelle, il écrit au même ami :

« Je suis émerveillé de la bonté de Dieu. Il ne nous abandonnera, ni ne nous oubliera jamais.

Quand nous recevons son Fils, nous sommes précieux à ses yeux.

« Ô mon frère ! Continuez à être ferme et décidé dans l'accomplissement de la volonté de Dieu...

« Mon amour pour le Circuit de Birstal a été abondant ; mais quand je pense aux agneaux de Dewsbury, ma pensée reste attachée à eux. Oh ! Priez toujours pour eux et pour toute leur ville !

Nous n'avons besoin que d'une seule chose, qu'il y ait plus de l'Esprit de Dieu parmi nous ; que le Seigneur le répande sur tous à la Conférence ! »

« L'œuvre de Dieu continue et devient extrêmement profonde dans notre circuit. Chaque jour des âmes y sont amenées à Dieu ; plusieurs conversions remarquables ont eu lieu dernièrement parmi les personnes âgées.

« L'Esprit de Jésus-Christ s'est montré plus abondant que jamais dans ma famille. Oh ! Béni soit Dieu ! je vois bien que chaque semaine Satan trame quelque intrigue pour arrêter et détruire l'œuvre du Seigneur ; mais il est déjoué.

Le même jour, Bramwell écrit encore, à un ami, une longue lettre où nous lisons

« Je vois dans quel misérable état se trouve tout le monde ; personne n'a vraiment la paix, sauf ceux qui ont tout quitté pour Jésus-Christ et qui le suivent. Ceux-là seuls qui se sont abandonnés à Dieu et qui vivent dans la prière continuelle, sont gens pratiques, pour la terre et pour le ciel ; Ils traversent le monde avec calme ; ils sont résignés à toute croix que Dieu voudra leur envoyer, et c'est de la plus grande croix qu'ils font leur plus grande gloire. Ceux qui ne se sont pas abandonnés à Dieu, pour vivre dans la prière, trouvent dans chaque croix un sujet de perplexité qui leur enlève le peu d'amour et de patience qu'ils ont. Être tout rempli de vie pour Dieu, c'est en quelque sorte jouir deux fois du ciel ; tandis que ceux qui sont inconstants, n'étant pas entièrement chrétiens, souffrent deux enfers.

« Ô mon frère, j'espère que vous et votre maison vous servirez l'Éternel. Je vous en supplie, et je vous en supplie avec larmes, soyez entièrement consacré à Dieu, et recevez les serviteurs de Dieu sous votre toit. Rappelez-vous la maison d'Obéd Edom.
»

Le 12 septembre 1796, Bramwell écrit à M. Drake :

« Ô mon frère, je suis plus que jamais honteux de moi-même. Je gémissais aux pieds du Seigneur, soupirant après une « profondeur de salut » que je n'ai pas encore. Je vous assure qu'intérieurement je tends de toutes mes forces vers le ciel. J'ai besoin des prières de tous. Mon âme lutte continuellement avec Dieu. Je puis vous dire que je suis tout à fait fatigué de ma manière de vivre ; elle est tellement au-dessous de mes privilèges ! Être purifié de tout péché n'est qu'une préparation, une condition de la croissance spirituelle.

« Dieu nous donne sa paix dans tout notre circuit. En me tenant tout à fait en repos, j'ai vu encore une fois le salut de Dieu ; mais non pas sans lutter dans la prière. L'œuvre avance ; beaucoup de gens, riches et pauvres, ont été amenés ces derniers temps au

Seigneur. Gloire, gloire soit à Dieu ! Mais nous avons besoin d'un beaucoup plus grand réveil dans tout le circuit. »

Un médecin distingué de Nottingham, ami de Bramwell, le Dr Taft, s'était récemment donné à Dieu et avait aussitôt quitté sa nombreuse clientèle pour se consacrer entièrement à l'œuvre du Seigneur. Bramwell lui écrit

« Ô mon frère Taft, donnez-vous vous-même à Dieu avec beaucoup de prières et de foi ; gardez-vous autant que possible sérieux, recueilli, ne laissez pas les petites choses dissiper vos pensées, tenez-vous fixé en Dieu. Le monde vous tentera et cherchera à vous attirer à lui ; mais votre travail est pour Dieu, pour l'éternité, pour la gloire. Combattez le bon combat de la foi, soyez vainqueur par le sang de l'Agneau. Je crois que vous recevrez la couronne. Si vous n'êtes pas appelé à prêcher, à exhorter ou enseigner, vous l'êtes à vivre, à prier, à agir avec Dieu. Ne craignez rien. Veillez ; et attendez dans la foi pour recevoir tout ce que Dieu veut vous donner.

« Je cherche le Seigneur chaque jour. Je fais des progrès dans la grâce, j'en suis certain.

Voir Dieu et l'aimer, c'est mon occupation constante. Je lui suis plus fortement uni que lorsque j'étais auprès de vous. J'ai remis tout entre ses mains ; je n'ai pas d'autre souci que de lui plaire. Je suis mort et ma vie est cachée avec Christ en Dieu. Je puis le dire, ce n'est pas moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi. « L'œuvre de Dieu devient de plus en plus profonde chez les siens, je le vois ; et depuis quelques semaines, tous les jours des âmes se donnent à Dieu.

« Je vis au-dessus des divisions qui font maintenant tant de mal parmi les chrétiens autour de nous ; (1) j'attends l'issue en paix : la volonté de Dieu soit faite et non la mienne ; Quand nous serons tous humiliés par ces divisions, nous nous tendrons la main et nous donnerons tous gloire à Dieu, j'en ai la confiance. Je me sens plein de compassion ; mes entrailles s'émeuvent pour tous les hommes ; il ne me serait pas possible de dire du mal de qui que ce fût. »

Bramwell avait été nommé prédicateur du Circuit de Sheffield pour deux ans ; mais, ce temps écoulé, la Conférence de juillet 1797 le réélut au même poste pour une troisième année.

Dans une de ses lettres, datée du 30 novembre 1797, et adressée à un de ses collègues, nous lisons : « Oh ! Comme mon âme s'est émue au sujet des pêcheurs ! Je

pourrais les supplier de revenir à Dieu jusqu'à exhaler mon dernier souffle. Quand je pense à eux, je m'enfonce souvent dans un abîme d'amour et de larmes.

« Ma femme vit près de Dieu. Je suis tout confus quand je suis avec elle ; elle est vraiment montée plus haut que moi. Oh ! Puissé-je courir plus vite dans cette voie bénie de l'amour !... »

Il se fait maintenant une œuvre chez beaucoup de personnes qui fréquentent nos réunions, et j'ai confiance quelle aboutira à leur salut...

« J'espère que vous faites chaque semaine des progrès dans la prédication : progresser, c'est notre privilège. Ô mon frère, prenez la résolution de vous lever de bonne heure pour la prière et la lecture ; que la chair ni le sang ne vous arrêtent ; ce point gagné, tous les autres le seront. Lisez beaucoup et faites-le toujours la plume à la main. Ayez toujours vos plans de sermons dans le livre que vous lisez, avec une table alphabétique où vous consignerez vos plans et vos notes de lectures. Vous éviterez ainsi de répéter les mêmes choses dans vos prédications. Il faut que vous deveniez un nouveau prédicateur cette année. Le Seigneur est et sera avec vous. Je prie pour vous ; puissiez-vous prier pour moi ! Je vis avec Dieu en Christ. Je n'ai qu'un désir : connaître et faire sa volonté en toutes choses. »

Le 27 mars 1798, Bramwell écrit :

« Je vois la gloire du Seigneur : je vis avec lui. Je ne suis rien, je n'ai rien. Oh ! mon âme brûle d'ardeur pour sa gloire ! À chaque réunion, je vois des âmes sauvées. »

« Je brûle du désir d'être utile en ce monde. Me voici, Seigneur, envoie-moi !... » Il y a eu dimanche huit jours, j'ai vu l'Esprit opérer en quelque mesure comme au temps de la première Pentecôte. À la réunion du soir, un incrédule tout à fait déiste, fut frappé par la lumière divine comme par un éclair et fut, pendant environ vingt minutes, dans la plus grande détresse ; il gémissait et se lamentait dans une véritable agonie d'esprit. Tous ceux qui l'entouraient étaient en larmes, et le Seigneur Jésus le sauva de ses péchés. Cet homme alors s'écria : « Je veux le proclamer hautement et je veux l'écrire et le publier : Jésus Christ est le Fils de Dieu ! » Sept âmes encore furent mises en liberté ce même soir ; et, depuis lors, j'ai vu chaque soir des personnes parvenir au salut. »

Le lecteur comprendra aisément que toutes ces personnes étaient amenées au Sauveur par le moyen de la prédication de Bramwell.

Un de ses collègues, le Rév. James Wood, homme d'une grande piété, nous a laissé un récit de la réunion du premier de l'an 1798, à Sheffield, à laquelle prenait part Bramwell.

« Le jour de l'An, les membres de notre société se réunirent pour renouveler leur alliance avec Dieu. « Dès le commencement du service, nous avions tous le sentiment profondément solennel de la présence de Dieu au milieu de nous ; et, pendant qu'on lisait les directions ayant trait au renouvellement de notre alliance avec Dieu, l'assemblée montra le plus profond sérieux et l'attention la plus soutenue. Cette lecture finie, nous fûmes pressés de nous recueillir, de considérer l'importance du sujet et de prier pour être rendus capables de nous consacrer entièrement à Dieu et de nous conduire d'une manière conforme à nos vœux. Un temps suffisant nous fut ensuite donné, soit pour nous recueillir dans le silence devant Dieu, soit pour lui exprimer à haute voix nos désirs.

« La présence de Dieu se fit généralement sentir pendant le silence, et notre ami Bramwell fut tellement pénétré de la sainte influence de l'Esprit de Dieu qu'il s'écria : « Gloire, gloire, gloire soit à Dieu ! le Seigneur vient. » Toute l'assemblée se sentit alors subjuguée par la surabondante grâce de

Dieu. « J'ai entendu parler ensuite de sept personnes qui trouvèrent la paix avec Dieu pendant le temps que nous avons passé en silence devant Lui ; et plusieurs autres la trouvèrent plus tard. Je n'ai guère vu de pareil « temps de rafraîchissement de par la présence du Seigneur » dans une si grande congrégation. Ce ne fut pas une visite passagère de Dieu, ce fut une bénédiction intérieure et permanente qui nous fut donnée alors.

Ce ne fut pas un contact superficiel, mais le sceau de Dieu mis sur un grand nombre d'âmes ; son image, son caractère moral fut formé en elles. Ce fut pour nous une représentation de la première Pentecôte. Il fut évident que l'effet moral si béni de cette journée n'avait point été obtenu par quelque pouvoir humain, mais par l'Esprit du Seigneur. »

La dernière assemblée trimestrielle à laquelle Bramwell prit part, à Sheffield (1798), fut remarquable. « Cette Réunion de Prédicateurs, dit Longden (2), surpassa en plénitude

d'amour et de puissance divine tout ce qu'aucun prédicateur avait vu jusqu'à ce jour. M. Wood voulut !

Raconter son expérience ; mais il était tellement ému qu'il ne put parler. M. Bramwell voulut prier, mais il ne put articuler un mot, tant il était rempli d'émotion et d'attendrissement. M. Pipe s'écriait : « Gloire, gloire, gloire à Dieu dans les deux très hauts ! » Tous les prédicateurs laïques, excepté deux, avaient le témoignage bien net de leur entière sanctification ; et les deux qui n'avaient pas encore cette grâce, la reçurent avant la fin de la réunion.

»

Quelques mois après avoir quitté le Circuit de Sheffield, Bramwell fut appelé à y revenir pour solliciter des dons en faveur d'une chapelle à bâtir à Nottingham. Longden écrit à ce sujet dans son journal :

« Nous ne pourrions jamais oublier l'expression de M. Bramwell quand il fit son apparition dans la chapelle. Il n'avait averti personne de son arrivée ; et sa vue produisit un effet étonnant ; ce fut comme une commotion électrique. Le souvenir de tant de moments heureux passés avec lui, en public et en particulier, subjuguait tous les cœurs. L'assemblée ne put plus chanter, et ses ministres bien aimés ne purent plus ni prêcher ni prier, sans faire les plus grands efforts, car ils étaient fréquemment interrompus. La joie était vraiment extatique.

« Quand on sut pourquoi M. Bramwell était venu, on rivalisa tellement d'ardeur pour le combler de dons, qu'on aurait dit que chacun allait lui donner tout ce qu'il possédait. La charité de ses frères était si vive et si prodigue, qu'il dut les modérer et mettre des bornes aux dons d'un grand nombre ; il fût enfin tellement pressé par l'amour et la gratitude de tous, qu'il dut quitter soudain la ville, afin que les pauvres ne fissent pas pour lui au delà de ce que permettaient leurs ressources. Une multitude de gens lui avaient apporté spontanément leurs offrandes sans s'informer en aucune façon de l'usage qu'on en devait faire ; ils tenaient à témoigner ainsi leur amour pour le pasteur vénéré qui avait porté leurs peines et partagé leurs joies. »

Longden écrit encore

« M. Bramwell, ce saint et infatigable serviteur de Dieu, a travaillé trois années au milieu de nous, et pendant ce temps de quinze à dix-huit cents personnes ont été ajoutées à notre société.

J'ai été très frappé de sa manière de faire et de l'Esprit qui l'anime ; je n'ai jamais vu en aucun homme un amour aussi brûlant pour Dieu et pour le prochain, un zèle et une énergie aussi infatigables pour prêcher, prier et faire des visites de maison en maison. J'ai eu le bonheur d'obtenir sa confiance et d'entrer dans son intimité, et j'y ai gagné plus de connaissance et de sainteté que dans mes rapports avec tous les autres hommes.

Je n'avais pas encore une vue bien claire de la sanctification que, par conséquent je ne possédais pas encore. Mais quand je vis en quoi consistait cette grâce, je compris que nous pouvons l'obtenir et la garder. Je n'eus pas d'hésitation ; par la grâce de Dieu, je pus me consacrer entièrement à Lui ainsi. Que tout ce que je possédais. Mais je me sentis plus que jamais humilié en voyant tout ce qui me manquait encore. Enfin, j'aperçus une voie plus étroite ; et plus excellente pour être « fortifié à tous égards par sa puissance glorieuse, et être toujours et avec joie, persévérant et patient, rempli de toute la plénitude de Dieu. »

Bramwell avait trouvé en Longden un ami selon son cœur. C'était pour l'un et l'autre un bonheur que de travailler et prier ensemble. Le 28 juillet 1798, au moment où Bramwell quittait se circuit de Sheffield, Longden écrit dans son journal : « J'ai passé une semaine dans le Derbyshire avec M, Bramwell ; Dieu le reconnaît pour son serviteur et lui donne succès où que ce soit qu'il aille.

J'ai bu à plus grands traits que jamais dans la coupe de l'amour divin. J'ai besoin d'être rempli de cet amour, animé et enflammé par lui continuellement. »

(1) Allusion à un Schisme (1797)

(2) Ami intime de Bramwell, un des principaux membres de l'Église de Sheffield, dont le journal a paru dans la Vie de Longden, publié après sa mort.

Une plus grande effusion du Saint-Esprit

À la Conférence de 1798 Bramwell fut nommé prédicateur du Circuit de Nottingham. Le vénérable Tatham, de Nottingham, nous a laissé un rapport sur l'une de ces visites, nous en extrayons ce qui suit : « Le 28 mai 1798, M. Bramwell accompagné de M. Longden visita notre ville. En réponse à ses questions, je l'informai que nous avions fait des recherches pendant neuf mois, avec tout le soin possible, afin de trouver un emplacement convenable pour la construction d'une nouvelle chapelle ; et que, de toutes les parcelles de terrain qui auraient pu convenir, il n'y en avait pas une seule qui ne nous eût été refusée. « Frère Tatham, prions ! » me répond-il. Et dans sa prière il dit : « Seigneur, la terre est à toi avec tout ce qu'elle contient et tous les cœurs des hommes sont dans ta main, tu les inclines comme des ruisseaux d'eau. » Puis il exposa notre situation et s'écria : « Seigneur, tu vois la nécessité dans laquelle ils sont, aussi je crois que tu leur donneras un emplacement pour bâtir leur chapelle. » Mais il ajouta bientôt :

« Je crois que tu le leur donneras aujourd'hui même », et il répéta plusieurs fois aujourd'hui même avec une grande force. Personne peut-être n'avait une plus haute idée que moi de la foi et de la prière de M. Bramwell. Cependant malgré la clarté de cette promesse (que j'avais souvent vue accomplie) : « Tout ce que vous demandez en priant, croyez que vous le recevez et vous l'aurez » (Marc 11/24), je me rappelais tant de déceptions qui avaient suivi l'usage que nous en avions fait, que je trouvais fort difficile de « croire contre toute espérance. »

Puis Tatham raconte comment, après déjeuner, ils se mirent à la recherche d'un terrain, et comment une erreur de nom dans des informations qu'ils reçurent, leur fit obtenir une parcelle qui leur avait été refusée auparavant et qui était des plus convenables. La prière de la foi faite par Bramwell avait donc été exaucée immédiatement.

« M. Bramwell et moi, dit Longden, passâmes alors quatorze jours à Nottingham. Le Seigneur fut avec nous ; beaucoup de gens crurent et furent sauvés.

Pendant ce temps, l'emplacement pour la chapelle fut acheté ; Bramwell en informa la congrégation après sa prédication du dimanche matin, puis invita tous ceux qui le pouvaient à venir le lendemain de bonne heure creuser le sol pour y asseoir les

fondements de la nouvelle chapelle ; beaucoup se rendirent à cette invitation, de sorte qu'en trois jours les tranchées étaient faites, et que le quatrième jour, on posait la première pierre.

C'est l'intérêt que prenait Bramwell au Circuit de Nottingham, qui le fit nommer prédicateur de ce circuit.

Peu après son installation au chef-lieu, il écrit à un ami : « J'ai trouvé qu'on était languissant à Nottingham ; les temps où l'on bâtit des chapelles, sont des temps difficiles. J'ai vu le Seigneur à l'œuvre dans presque toutes les localités où j'ai séjourné et j'espère voir ici de plus grandes choses que précédemment. Je prie plus que jamais et je crierai toujours : « Seigneur, montre-nous ta gloire. » Vivons pour Lui à chaque instant, et pour Lui seul. Je prie continuellement ; quel en sera le résultat ? Je ne puis préciser, mais je m'attends à voir Sa gloire resplendir en Jésus. Il est notre tout, il nous donnera tout ce dont nous avons besoin. »

Le 27 septembre 1798, Bramwell écrit à son ami le Révérend Joseph Drake :

« Je suis allé à Liverpool et j'ai vu la gloire de Dieu parmi les hommes. Dieu est toujours le même. Je bénis le Seigneur de ce que je suis sauvé à chaque instant ; et je vous déclare que mon union avec Dieu est telle maintenant que je n'en avais jamais éprouvé de semblable précédemment. Je prie continuellement et je vois des âmes réveillées et sauvées presque chaque jour. Dieu opère et il continuera à le faire, gloire soit à son nom ! « Mon cher frère, mon cœur est élargi ; je crois que je pourrais me jeter au feu pour le Seigneur Jésus. Seigneur me voici, envoie-moi. »

« Excepté quelques personnes à Nottingham, c'est à peine si j'ai trouvé dans tout ce circuit un seul individu qui sache quelque chose de la sanctification ; mais Dieu viendra. À ce sujet, plusieurs de mes chers frères sont plus déterminés que jamais. Ô Seigneur assiste-les et suscite en des milliers d'autres pour propager la flamme ! »

Bramwell écrit encore au même un peu plus tard :

« Je suis étroitement uni à Jésus ; je l'aime de plus en plus. Le Seigneur opère presque chaque soir, mais dans plusieurs localités de ce circuit, nous avons des membres qui ne sont pas justifiés devant Dieu, et il y en a peu ! dans tout le circuit qui sachent quelque chose quant à la sanctification Que le Seigneur vienne et nous sauve tous ! »

La lettre suivante est écrite à sa femme pendant cette visite qu'il faisait à Sheffield afin d'obtenir des subventions en faveur de la chapelle qui s'élevait à Nottingham ; nous avons parlé de la facile collecte qu'il y fit, cette lettre nous parlera de choses plus importantes.

Sheffield, 7 décembre 1798

« Ma chère Ellen, »

« Nous avons des heures bénies chaque jour ; chaque jour des âmes sont sauvées. J'avance vers le but, mon âme soupire continuellement après le Seigneur. Je suis sûr que nous ne faisons que commencer à vivre et que nous vivons éternellement semblables au Seigneur, dans la douceur et l'amour. Oh ! qu'il est nécessaire de persévérer dans le combat chaque jour ! Oh !

Que rien ne vienne ralentir notre marche ! La bataille sera bientôt finie ; notre couronne nous sera bientôt décernée. Vivons. à chaque instant libres de toutes les choses du monde.

Nous ne glorifions jamais mieux le Seigneur que lorsque nous lui remettons tout ce qui nous concerne. Il aime à porter ses enfants dans ses bras et à les voir toujours joyeux. Ô Ellen, compte sur Lui, invoque-le et travaille pour Lui ! Ne crains rien ; passe à travers tous les obstacles pour sauver une âme de la perdition. Je prie pour toi, je porte toute la famille sur mon cœur

... Puissions-nous vivre tous aussi près de Christ que cela est possible à l'esprit pendant qu'il est en ce corps ! Rien en ce monde ne doit nous séparer un seul instant de Jésus. Je suis sûr que tu verras et connaîtras que je suis avec Dieu, en Christ. Je suis rendu capable par la grâce de Dieu d'aimer tous les hommes de plus en plus, et d'aimer Dieu en tous. Oh ! Souviens-toi de ceci : rien ne doit te troubler ; ne t'inquiète de rien ! Sois toujours aux pieds du Seigneur, dans la foi et la prière. Le Seigneur te bénisse et bénisse les enfants ! Amen. »

À Nottingham, grâce aux plus grands efforts, la nouvelle chapelle fut complètement terminée en six mois ; elle fut ouverte le 2 décembre 1798.

Au commencement de 1799, Bramwell écrit à un ami :

« Notre chapelle est grande et bien remplie ; les auditeurs sont simples, ils attendent des bénédictions. Des âmes sont sauvées presque chaque jour ; mais nous nous attendons à une plus grande effusion de l'Esprit de Dieu. Il semble que l'œuvre mûrisse de manière à devenir générale... Je suis plus que jamais adonné à la prière et ma communion avec mon Dieu est plus intime que jamais. »

Bramwell avait une pleine confiance dans la coopération de l'Esprit de Dieu ; il comptait sur lui, et le succès était assuré : il était « plein de Saint-Esprit et de foi. » La « prière de la foi » lui était habituelle ; il reconnaissait la main de Dieu en toutes choses ; il recherchait sérieusement ses directions et les obtenait ; aussi était-il une démonstration constante de la fidélité de Dieu.

« Le fardeau des âmes » pesait sur lui ; il était fréquemment dans la détresse à leur sujet. Mais la prière de la foi lui amenait le soulagement ; et bientôt après, la victoire sur tous les ennemis.

Il décrit ainsi les progrès de l'œuvre à Nottingham :

« Le Seigneur est avec nous, humiliant et sauvant les pêcheurs. Je le remercie pour son amour envers nous tous. Je voudrais pouvoir chanter à jamais sa gloire et louer son grand nom. Le Seigneur est ma portion. Il me donne de marcher avec Lui dans une étroite union. « L'œuvre progresse ; plusieurs averses bénies sont tombées à Nottingham. Il nous faut maintenant procéder à une seconde construction ; il nous faut une chapelle de plus. L'effusion du Saint-Esprit est grande et puissante. Beaucoup de localités sont pleines de vie ; quelques-unes sont encore dans la torpeur. Oh ! que votre âme se joigne à nous dans la louange à Dieu ! »

« M. Lilly est entièrement sanctifié ; quel merveilleux changement ! Aussi sa femme est-elle tout à fait heureuse. »

« J'ai pris la fièvre et j'en ai été accablé pendant six jours. Oh ! pourquoi n'ai-je pu partir alors pour être avec le Seigneur ? »

Bramwell ne négligeait rien pour faire pénétrer partout l'Esprit de Jésus-Christ. Il avait fort à cœur que tous ceux qui exercent un ministère dans l'Église fussent des hommes de Dieu, remplis de son Esprit et pleins de zèle pour le salut des âmes. Il voulait des prédicateurs laïques et des conducteurs de classe « morts à eux-mêmes, oublieux de leur propre gloire et remplis du Saint-Esprit. »

Il avait aussi un ardent désir que les «réunions pour affaires, » les synodes, fussent avant tout des moments de renouvellement spirituel.

En novembre 1799, il écrit, entre autres, à Joseph Drake :

« Mon souci pour le salut des âmes ne fait que grandir. À notre dernière réunion de prédicateurs laïques à Mansfield, la semaine dernière, notre premier sujet à l'ordre du jour fut le désir intense qu'avait l'apôtre Paul que les âmes fussent sauvées. Plusieurs prédicateurs reçurent la sanctification pendant la réunion de sainteté. Frère Longden et d'autres du Circuit de Sheffield s'y trouvaient. Pendant la nuit de prières, il se fit un «grand mouvement parmi les os secs, » et huit âmes furent manifestement sauvées. »

« Le frère Longden nous accompagna à Nottingham et là, dans la réunion de sainteté, sept personnes reçurent le plein salut (3). Sept autres l'ont reçu cette semaine-ci.

Notre chapelle est ordinairement bondée de monde ; beaucoup de ceux qui y viennent s'en retournent n'y trouvant plus de place. Mais que les chapelles soient combles, cela ne suffit pas.

Combien j'ai soif de voir des âmes sauvées ! Quelques localités de notre Circuit n'ont pas encore cédé à l'impulsion divine, tandis que dans d'autres, beaucoup de personnes reçoivent l'amour parfait. J'ai à cœur de vous dire une chose ; je crois que vous devez prêcher dans chaque localité de votre circuit d'une manière tout à fait consolante ; encouragez, soutenez les mains qui défaillent. Faites cela jusqu'à la Conférence et vous en serez satisfait. Il nous faut quelquefois frapper, mais cela est rare. Insistez plutôt sur l'amour de Jésus. »

Bramwell était un chrétien spirituel, dans toute la force du terme, il soupirait toujours après une connaissance et un amour de Dieu plus grands.

« Je suis plus près du trône, écrit-il à cette époque à T. Jackson, jamais ma dépendance de Jésus n'a été si étroite. Il est mon tout, Dieu soit béni !

« Dieu opère au milieu de nous, mais nous avons besoin de voir de plus grandes choses. J'ai confiance que nous verrons sa gloire comme nous ne l'avons jamais vue encore. Dites à votre chère femme que nous l'aimons dans le Seigneur et que nous prions pour elle. Oh ! Qu'elle puisse être une mère dans votre petite église ! Mon frère, vivez constamment dans l'esprit de prière, prêchez dans ce même esprit, prenez courage et travaillez pour Dieu. » Peu après, il écrit encore :

« Je lutte dans la prière continuelle pour vivre plus près de Dieu que le n'ai jamais fait et il m'unit à Lui plus intimement. Je vis avec Jésus ; il est mon tout. Il me garde à ses pieds ; je suis moins que rien devant Lui.

« Oh ! Combien il est délicieux de marcher avec Dieu, de converser avec le ciel ! Combien je suis confus devant Lui ! Il m'a supporté si longtemps !... Louez-le à jamais. Le Seigneur opère, parmi nous, à la ville comme à la campagne, mais nous attendons de Lui de plus grandes choses que toutes celles que nous avons vues, etc. »

Bramwell écrit encore à Joseph Drake :

« Je suis très heureux de vous informer qu'une grande œuvre du Seigneur se poursuit dans notre circuit : un grand nombre d'âmes sont vivifiées ; les pécheurs sont réveillés et justifiés, et beaucoup de chrétiens reçoivent l'amour parfait et marchent dans cet amour. »

On se souvient que dans son ministère précédent, dans le Circuit de Sheffield, comme du reste dans celui de Dewsbury, Bramwell avait, dès son arrivée, cherché avec le plus grand soin, dans toutes les sociétés, s'il y avait des chrétiens qui possédassent la grâce de l'entière purification du cœur, et qu'il n'en avait trouvé aucun. Après cinq mois d'un travail tel qu'il l'appelait le plus grand qu'il eût encore accompli, il avait eu la joie de voir la plupart des chrétiens de ce circuit en possession de cette grâce ; ils étaient pleins de foi et de Saint-Esprit, remplis de l'amour de Dieu, de ce « parfait amour qui bannit toute crainte. » Ici, dans le Circuit de Nottingham, dès le commencement, il avait fait les mêmes recherches que dans celui de Sheffield, et sauf peut-être deux ou trois personnes du chef-lieu, il n'avait trouvé personne qui connût la sanctification.

Mais maintenant après une année de ministère, il pouvait dire qu'un grand nombre de chrétiens, dans toutes les localités du circuit ; avaient été rendus « parfaits dans l'amour. »

Dans ce bienheureux état où le fidèle ne trouve plus rien en lui de contraire à la charité, il fallait désormais rester, il fallait s'affermir ; et, pour cela il fallait progresser. La vie est une bataille continuelle ; « l'ennemi » travaille sans cesse à défaire ce que Dieu a fait. Quand Bramwell reviendra douze ans plus tard fournir un second ministère à Sheffield, il constatera un recul ; plusieurs auront décliné et ne seront plus en état de dire comme il disait lui-même : « Dans les contrariétés, dans les plus grandes afflictions, je ne sens autre chose en mon cœur que le plus pur amour. » Mais Dieu lui donnera de relever

promptement ce poste ; il suscitera un grand nombre de nouveaux combattants et ramènera la plupart de ceux qui auront reculé.

Quand le lecteur songera à cette œuvre, la plus glorieuse qu'il soit donné à l'homme d'accomplir ; quand il la contempera se répétant successivement dans une vingtaine de contrées diverses, pourra-t-il souhaiter encore que Bramwell ne crût pas à la possibilité de l'entière sanctification ? Regrettera-t-il la certitude qu'il avait de posséder cette grâce ? Il regrettera bien plutôt qu'il ne se soit pas trouvé, en chaque poste, bon nombre d'hommes affermis comme lui dans la même certitude.

Se représente-t-on ce que serait devenu Bramwell si on avait pu lui ôter son assurance ? Le pauvre Samson, lié, garrotté, eût été aux mains des Philistins.

Dans sa lettre à Joseph Drake, Bramwell poursuit : « Conduit par la sœur Barren cette semaine, j'ai trouvé que dix âmes ont été sauvées dans un endroit, vingt dans un, autre, cinq dans un troisième, etc. Cette sœur est grandement bénie dans son travail pour sauver les âmes. Les frères Pipe et Timperley mettent beaucoup de zèle chaque soir à chercher les âmes qui se perdent.

« Je tombe aux pieds de Jésus-Christ et je m'écrie : « Gloire, gloire ! Presque toutes les localités qui dans ce circuit étaient plongées dans la mort spirituelle sont maintenant vivifiées.

« Ô mon cher frère, nous pouvons obtenir davantage encore ; j'ai faim, j'ai soif, et je n'ai jamais eu une joie céleste plus grande. Ma femme croît de même dans la grâce. Oh ! Louez Dieu ! »

Quelques mois après, il écrit au même ami :

« J'ai été quelques jours malade ; mais je vis tout près du Seigneur, et tout ce qui me vient de Lui, santé au malade, m'est également cher. Oh ! Puissions-nous utiliser toutes choses pour sa gloire ! Je suis certain que nous n'avons pas reçu tout ce que nous devons recevoir, ne devons-nous pas nous efforcer de recevoir chaque jour davantage ? Rien ne peut nous satisfaire si ce n'est la plus grande gloire de Dieu...

« Mon âme a plus que jamais faim et soif. Mon cher frère Drake, je me vois plus petit que jamais. J'espère que vous verrez l'aimable et doux Agneau de Dieu vivant en moi. Oh ! Priez toujours, toujours ; nous prospérerons si nous prions...

« Un homme qui a cherché le salut pendant cinq ans a fait un voyage de cent soixante kilomètres pour venir me voir la semaine dernière. Je n'ai jamais vu quelqu'un de tombé si bas dans l'incrédulité ; il ne faisait plus d'efforts pour en sortir. Mais samedi soir le Seigneur le sauva ; Quel changement en lui ! Il est allé dire à ses amis ce que le Seigneur avait fait pour lui. »

Nous lisons dans une lettre de Bramwell au même, à la date du 16 octobre 1800 :

« Je n'ai jamais autant vécu avec Christ, en Dieu, que maintenant... Puissiez-vous garder cette bénédiction de l'amour parfait que vous avez reçue et croître abondamment en elle ! Mon cher frère, vivons à chaque instant tout près du Seigneur ! Buvez au plus profond de la source des eaux vives ; continuez la prière ardente ; Combattez dans la prière, avec grands cris et larmes devant le Seigneur. Oh ! Puissions-nous recevoir tout ce que le Seigneur peut nous donner ! »

Les trois années pendant lesquelles Bramwell et ses deux zélés collègues travaillèrent dans le Circuit de Nottingham furent couronnées d'un grand succès. En 1797 la division entre chrétiens dont nous avons parlé plus haut avait enlevé à la société de ce circuit plus de trois cents membres, mais ce nombre fut pleinement regagné en un an. Les années suivantes, huit cents membres furent ajoutés à la société qui fut ainsi doublée. À la conférence de 1798, elle comptait onze cents membres ; et à celle de 1801, deux mille deux cents.

Le Rév. Pipe, collègue de Bramwell, nous a laissé sur cette époque les notes suivantes :

« En 1797, je devins collègue de M. Bramwell dans le Circuit de Nottingham. Notre chapelle nous fut enlevée et nous dûmes nous réunir dans une grange, jusqu'à ce que nous eussions bâti une nouvelle chapelle. Beaucoup d'âmes furent réveillées et parvinrent à la connaissance de la vérité dans cet humble local. Quand la nouvelle chapelle fut ouverte l'œuvre prit une telle extension, qu'il fut bientôt nécessaire d'agrandir ce nouveau lieu de culte. De grands besoins religieux se manifestèrent dans tous les rangs de la société, et beaucoup d'âmes furent transportées des ténèbres à la merveilleuse lumière de Dieu. Les sociétés étaient unies, et « étant édifiées et marchant dans la crainte du Seigneur, elles étaient multipliées par la consolation du Saint-Esprit. » Le Seigneur fut glorifié par la conversion de plusieurs déistes. C'était un temps de famine, les vivres étaient extrêmement chers ; mais le peuple était soutenu par les consolations de l'Évangile ; et nos réunions furent délicieuses, instructives, remplies de

la présence du Saint-Esprit. Les sociétés de Nottingham s'accrurent d'un millier de personnes et le circuit en forma bientôt trois autres. »

Des exaucements très remarquables furent obtenus par les prières de Bramwell pendant son séjour à Nottingham.

M. John Clarke, de Nottingham, a écrit lui-même :

« J'ai été malade d'une pleurésie des plus graves et tout le monde autour de moi désespérait de ma vie. Beaucoup de nos bons amis me visitèrent, et des supplications montaient sans cesse à Dieu pour obtenir ma guérison. M: Bramwell vint me voir et constata que tous les symptômes de la maladie annonçaient une mort prochaine ; jetant alors sur moi un regard de profonde sympathie, il releva ma tête, l'appuya d'un oreiller, et se mit à prier pour ma guérison. Sa prière devint de plus en plus fervente, jusqu'à ce qu'elle fut comme une sorte d'agonie. Cette prière fût exaucée ; une paix que je ne puis décrire remplit aussitôt mon âme, et la guérison commença ; elle fut bientôt complète de sorte que je ne tardai pas à reprendre mon travail. »

Le même chrétien écrit encore qu'il fut lié avec Bramwell pendant les trois ans de son ministère à Nottingham et qu'il l'observa de très près pour voir si cet homme si célèbre par sa sainteté était vraiment irréprochable, mais qu'il ne put découvrir en lui la moindre tache. Il aimait tous les hommes et n'en craignait aucun, dit-il.

Mais combien il aimait ses frères en Jésus-Christ ! il avait pour eux tous un amour plus ardent que le feu. « Je serais charmé, disait-il d'avoir, avec eux, toutes choses en commun, comme les premiers chrétiens après le jour de la Pentecôte. » Et M. Clarke nous raconte, du ministère de Bramwell à Nottingham, ce que d'autres nous ont déjà dit de son ministère ailleurs. « Il donnait tout ce qu'il pouvait, et ne voulait jamais garder plus d'un habit et d'une paire de souliers. Et quand on devait exercer la discipline envers un membre de la société il en menait deuil comme on fait pour la perte d'un fils unique. »

M. Clarke nous dit aussi qu'il entendit à peu près tous les sermons que fit M. Bramwell dans la ville de Nottingham pendant les trois années de son ministère dans cette ville, et qu'il n'y en eut qu'un seul qui n'eut pas de résultats visibles et immédiats ; c'était un jour où Bramwell était si souffrant qu'il ne pouvait se tenir debout dans la chaire. « J'ai vu souvent, dit-il, ses deux mille auditeurs si touchés qu'ils ne pouvaient retenir leurs larmes. »

« Je me souviendrai toujours, dit-il enfin, de la réunion pour le renouvellement de notre alliance avec Dieu que M. Bramwell présidait pour la première fois. Quand le formulaire habituel eut été lu, M. Longden de Sheffield, et quelques autres parlèrent et prièrent. Puis M. Bramwell pria avec une énergie et une puissance extraordinaires ; ses yeux étincelaient comme du feu, sa physionomie et tout son être étaient pleins d'animation ; il paraissait tenir Dieu et, comme Jacob, être vainqueur de Lui ; la gloire de Dieu descendit alors sur l'assemblée avec une telle puissance que je n'avais rien vu de pareil. Beaucoup de gens en furent tellement émus qu'à la fin du service, ils ne pouvaient s'en retourner ; il fallut les aider à regagner leurs demeures. »

Le Révérend Tatharn, à son tour, nous a laissé un rapport dont nous extrayons les lignes suivantes :

« Un autre exemple de la foi de M. Bramwell nous frappa tous. C'était alors que toutes les sociétés méthodistes étaient agitées au sujet d'un projet de loi présenté à la Chambre des Communes et ayant pour but de restreindre la liberté religieuse des dissidents. Beaucoup de chrétiens prièrent ardemment pour que le projet ne fût pas adopté. Ce que fit, un dimanche soir, M. Bramwell, dans notre chapelle qui était comble. Mais la prière de cet homme de Dieu fut une lutte des plus vives et des plus résolues. Cette lutte qui, ressemblait à une agonie ne dura pas très longtemps ; M. Bramwell s'écria bientôt : « Seigneur ! tu ; viens de me dire que ce projet de loi ne sera jamais adopté ; il n'est donc au pouvoir d'aucun homme, ni d'aucune assemblée de l'ériger en loi. » Bien des personnes pensèrent que M. Bramwell était trop confiant ; mais la même semaine, le projet de loi était rejeté. »

Nous n'eûmes jamais de sèches et arides réunions d'affaires pendant les trois années, que M. Bramwell passa au milieu de nous, dit M. Clarke. Quand une affaire désagréable surgissait, il savait agir d'une manière discrète et prompte de façon à ce que tout désordre fût prévenu. Il avait fort à cœur de dépêcher les affaires matérielles de manière à ce qu'il restât le plus de temps possible pour la prière en commun. C'est ainsi que les Prédicateurs locaux et les Conducteurs de classe quittaient toujours ces réunions heureux et louant Dieu pour les bénédictions qu'ils y avaient reçues. »

(3) Full salvation, justification et sanctification entière ; plus bas Bramwell se sert de l'expression recevoir l'amour parfait pour désigner la même grâce.

« Mon âme est tout amour »

À la Conférence de 1801, Bramwell fut désigné pour le Circuit de Leeds. Il y commença son ministère le 6 septembre, avec son zèle ordinaire, et Dieu fut tellement avec lui, ainsi qu'avec ses collègues, qu'en deux ans, cinq cents membres furent ajoutés à la Société wesleyenne. Sa correspondance pendant ce temps fut moins étendue que précédemment, mais elle montre, toujours grandissant, la même foi, le même renoncement, le même amour pour les âmes. Le Révérend Blackett, Conducteur de deux des classes de Leeds, dit qu'à cette époque il semblait que tous les habitants de la ville allaient être convertis ; les pécheurs étaient tellement troublés, qu'on voyait les hommes les plus dépravés, les persécuteurs les plus violents, témoigner de la repentance et se mettre à prier. « Je visitai chacune des maisons de la High street dit le Révérend Blackett, je parlai à chacun du salut de son âme, et il se trouva qu'un grand nombre de personnes dont je n'attendais pas grand chose, avaient la conscience réveillée et cherchaient Dieu en secret.

Beaucoup de gens désiraient venir aux réunions de classe mais ne l'osaient pas, parce qu'ils n'étaient pas invités. Ils furent remplis de joie quand je leur dis que je venais chercher les brebis perdues et que je les invitais à venir recevoir instruction dans les réunions, des enfants de Dieu.

Bramwell écrit de Leeds, à la date du 16 décembre 1801, au Révérend Drake :

« J'ai besoin d'avoir de vos nouvelles, vous pesez beaucoup sur mon cœur et je prie beaucoup pour vous.

« Vous avez une grande croix à porter, mais vous pouvez la recevoir avec joie de la main du Seigneur ; c'est ainsi qu'elle produira une gloire infiniment excellente. Ce n'est que par la prière et la foi que vous serez rendu capable de surmonter la douleur, mais la chose est possible...

» « Ô mon frère, le temps est court, il faut que nous le mettions à profit... Je me suis de nouveau consacré à Dieu pour être à Lui en sacrifice continuel et qu'il soit mon tout en toutes choses. Je vis avec Lui et j'attends chaque jour son appel. « Mon ami monte plus haut, » dira-t-il bientôt.

« Je n'ai pas toujours recueilli tout le fruit que j'aurais pu recueillir des croix que Dieu m'a envoyées j'en suis honteux, confondu, et je me prosterne devant le Seigneur dans la plus profonde humiliation.

« Ma femme est véritablement consacrée au Seigneur et notre petit John est une joie pour nous.

Beaucoup d'âmes ici et dans d'autres localités du circuit se tournent vers le Seigneur. Cependant l'ennemi me tente souvent ; il voudrait me faire abandonner tout mon travail. Lisez, veillez, priez ; en toutes choses, soyez comme l'apôtre Paul. »

Le 30 novembre 1802, Bramwell écrivait de Leeds, à son ami Taft, une lettre qui a trait à la crise dont nous venons de parler ; nous en extrayons quelques lignes :

« Je suis toujours témoin de grandes choses à Leeds ; beaucoup d'âmes sont sauvées dans la ville, pas autant dans la campagne. Nous avons eu dans une des rues de la ville une œuvre comme j'en ai rarement vu : beaucoup de ceux qui étaient les pires sont devenus les meilleurs.

« Je n'ai pas le secours dont j'ai besoin, et je me dis parfois : « Malheur à moi, car je suis assiégé par toutes les puissances de l'enfer. » Vous seriez bien surpris si vous saviez quelles machinations j'ai découvertes ; on voulait empêcher notre victoire sur le Prince des ténèbres, cependant la main de Celui qui déjoue les manœuvres de l'ennemi se fait sentir. Mais l'œuvre n'a pas pris l'extension que je désirais ; j'en pleure et j'attends la délivrance. Jamais je n'ai autant vécu avec Dieu qu'à présent. Je puis dire que ma vie est une prière semblable souvent à une agonie. J'attends constamment l'appel de Dieu qui me fera monter plus haut ; cependant je pense parfois que pour moi la plus grande œuvre est encore à faire. Oh ! que Dieu me garde prêt pour la vie comme pour la mort ! »

À la Conférence de Manchester en 1803, Bramwell fut nommé prédicateur itinérant du Circuit de Wetherby. Il avait alors quarante-quatre ans. Pendant huit ans, il avait travaillé dans des districts populeux, où les sociétés étaient importantes, les congrégations nombreuses et l'œuvre étendue, souvent glorieuse ; il se trouvait maintenant au milieu d'une population rurale relativement peu nombreuse, et son action paraissait fort restreinte. Mais c'est parfois dans l'ombre que le serviteur de Dieu se développe le mieux. Il devait en être ainsi, pendant un an, pour Bramwell dont la vie était une prière continuelle. Il écrit de Wetherby à un ami intime :

« Le temps est maintenant venu pour moi d'être façonné comme il convient pour occuper la place dans la gloire où Dieu va m'appeler. Je combats chaque jour de toute mon âme ; et jamais je n'ai joui d'une plus grande puissance et d'un plus grand amour. Je vois des âmes arriver au salut à peu près chaque soir. Mais dans quel état de mort est ce circuit ! chaque jour je suis dans l'agonie pour obtenir le réveil de quelques âmes. » « Mon âme est toute amour ! gloire à mon Sauveur ! » dit-il dans une autre lettre datée de Wetherby.

À son ami Drake, il écrit :

« Nous sommes tous bien et beaucoup d'âmes sont sauvées. Le circuit de Wetherby est confortable, mais petit ; notre action y est fort limitée. On me sollicite vivement de me rendre dans un circuit plus important et je devrai probablement me rendre à cet appel. « Mon cher frère, ma vie est une prière continuelle. Je vous assure que je suis comme dans le ciel. Le ciel, c'est le Seigneur. »

« Nous avons eu dimanche passé une grande réunion dans une grange d'une vingtaine de mètres de longueur. Il y vint des personnes de presque toutes les communes du Yorkshire. Je n'ai, je crois, jamais vu un plus grand nombre d'âmes être remplies du Saint-Esprit ; il y eut, en outre, beaucoup de pécheurs qui reçurent le pardon de leurs péchés.»

« Je suis moins que rien »

La Conférence de 1804 jugea comme beaucoup des amis de Bramwell ; elle pensa qu'il devait être placé dans un circuit plus important, aussi l'appela telle à celui de Hull, ainsi que Walter Griffith et Samuel Taylor qui étaient comme lui, des hommes « remplis de foi et du Saint-Esprit. »

Bramwell travailla deux ans avec grand succès dans ce nouveau circuit et vit de quatre à cinq cents nouveaux membres s'ajouter à la Société wesleyenne. Aucune croix n'était pour lui trop lourde, aucune privation trop rude, aucun service trop pénible, quand il s'agissait de sauver des âmes.

En octobre 1804, il écrit de Hull :

« J'ai eu trois semaines d'agonie, mais maintenant je vois le Seigneur à l'œuvre. Depuis quelque temps le ne prêche plus sans voir quelque fruit de mon travail. Le Seigneur sauve des âmes. Oh !

Que rien ne vienne y faire obstacle. Priez, priez beaucoup pour moi ! Que le Seigneur vous bénisse ! »

« Trois semaines d'agonie, » aussi ne nous étonnerons-nous pas que ses armes aient été « puissantes » pour renverser les forteresses de l'ennemi ». Cette même puissance, il la désirait ardemment pour ses frères. Nous lisons dans une lettre qu'il écrit le 29 novembre 1804 :

Mon cher frère Cranswick,

« Je pense chaque jour à vous et à votre famille. J'ai besoin souvent de savoir comment vous êtes tous. Satan usera de mille moyens pour refroidir notre amour ; il fera tout ce qu'il pourra pour donner à toutes choses le plus triste aspect ; puis il nous dira que nous ferions aussi bien d'abandonner notre œuvre... Mais, bien que nous ne

puissions sauver tout le monde, ni peut-être beaucoup de personnes, il n'en est pas moins vrai qu'une seule âme a la plus grande importance.

Les églises, quoique petites, ont une valeur infinie. Rappelez-vous comment vous avez été sauvé, aussi ne négligez jamais la moindre prière. C'est en priant continuellement que nous conservons la grâce : j'en suis plus convaincu que jamais. Oh ! Abandonnez tout à Dieu, qu'il ait tout ! Votre chère femme et vos précieux enfants sont à lui ; remettez-les entre ses mains chaque matin, faites cet acte à genoux. Dieu vous répondra ; il aplanira votre chemin et vous verrez sa gloire.

« Je sais, cependant, que ce n'est que par un combat continu que nous pouvons rester debout au milieu de l'incrédulité générale. Faites toute l'œuvre que vous avez à faire dans votre maison, avec le moins de paroles possible. Soyez toujours bon avec tous, même avec les ingrats. Vous en retirerez les plus grandes bénédictions. Vivez pour Dieu, en toutes choses ; soyez entièrement abandonné entre ses mains. Je désire vous voir bientôt. Que chacun de nous porte ses frères à Dieu, et ne brisons jamais les liens célestes qui nous unissent ! »

Le 30 mai 1805, Brarnwell écrit de Hull à M. John Angrave : Mon cher père dans le Seigneur Jésus,

« J'ai été tout réjoui en recevant des nouvelles de vous et de votre famille. J'ai confiance que vous marchez toujours dans le même chemin et que vous avez toujours les mêmes sentiments.

J'ai été souvent édifié en méditant ces paroles de saint Jacques qui nous parlent du « Père des lumières chez qui il n'y a ni changement ni ombre de variation. » Quelle révélation !

Quelle certitude de recevoir le plein salut !... Prenez donc et efforcez-vous de prendre le tout. La prière continue sera le moyen ; heurtez, heurtez souvent et fort, allez avec assurance ; ne dites pas, j'y suis allé ce matin, ce soir ; allez à Dieu continuellement...

« Je suis moins que rien, et cependant je sens en moi un grand accroissement de l'amour et de la puissance de Dieu. Je vous retrouverai bientôt là où il n'y aura plus de séparation. Que le Seigneur dirige toutes choses pour sa gloire ! Etc. »

Le 20 juin il écrit : « Marcher, voir, parler, souffrir dans le Seigneur, c'est le ciel sur la terre.

Dans la gloire, il n'y aura pas la plus petite chose qui ne soit en Dieu... »

Les progrès de Bramwell dans l'amour, la lumière et la puissance de Dieu sont encore affirmés dans la lettre suivante adressée à William Burrows, un de ses amis intimes qu'il s'efforçait d'encourager :

« Hull, 27 novembre 1805 »

« Que la grâce vous soit multipliée ainsi qu'à toute votre famille. J'ai pensé à vous presque chaque jour...

« Oh ! La patience de Dieu ! Combien il est opposé à notre destruction, et prêt à pardonner, à bénir, à nous purifier de tout péché ! Bien plus, à nous purifier de toute notre vieille nature ! Il n'est jamais fatigué d'encourager ses enfants et de les remplir de son Esprit. Je suis émerveillé de son amour...

« Combien l'incrédulité déshonore son nom ! Hésiter, ne fût-ce qu'un instant, dans la confiance en Lui, quel outrage envers sa personne ! Je suis de plus en plus choqué à la pensée de l'incrédulité. Le péché, la mondanité, les ténèbres, la mort, en voilà l'effet immédiat ; tandis que la vie, la lumière, la sainteté, le ciel, sont les fruits de la foi.

« J'ai confiance que vous persévérerez dans vos efforts, que vous courez, que vous combattez, que vous croyez, que vous êtes un homme faible qui a été rendu puissant, un pauvre rendu riche, un malheureux qui a été mis en état de se réjouir éternellement...

« Ne faiblissez jamais, quand même d'autres autour de vous cèdent. Rester debout, même seul, c'est la plus grande gloire.

« Je bénis Dieu, je fais des progrès dans la grâce, je vis dans l'union avec Jésus, je suis plus près que jamais du trône. Satan me poursuit toujours davantage, il veut détruire les fruits de notre travail ; mais je le combats journellement et j'ai l'espoir de le vaincre. Je vois le Seigneur faire son œuvre ; il opère plus puissamment qu'au commencement mais l'œuvre n'est pas encore générale. Des âmes sont sauvées ; mais combien il me

tarde de voir davantage ! Quand je prêche, je suis plus que jamais rempli de la Puissance d'en haut ! Priez, priez, priez pour moi ! »

Le 30 mai 1805, Bramwell écrit :

« Le Seigneur est avec nous, il émonde, il taille, il plante. Quelques âmes sont sauvées dans nos réunions. »

Un mois après, il dit encore :

« Dieu opère dans notre circuit, Dans une localité quarante personnes se sont jointes à notre société ; plusieurs étaient des catholiques romains ; dans le nombre se trouve un beau jeune homme qui était clerc d'un prêtre, ce qui a fort irrité les gens de son Église. »

Le 16 décembre 1805, il écrit :

« Je suis plus que jamais uni à Dieu. Je vois des âmes arriver au salut, mais l'œuvre n'est pas générale. »

Le 6 janvier 1806, il peut enfin écrire :

« Le salut, la flamme de l'amour brille maintenant de toutes parts à Hull. Je connais que nous ne pouvons pas jeûner et prier en vain. »

Bramwell n'en dit pas davantage ; mais de tout ce que l'on pouvait souhaiter de connaître, c'est là le point capital. Un réveil général des âmes vint donc couronner ses efforts pendant le dernier semestre de son activité dans le Circuit de Hull.

Plusieurs exaucements à ses prières et à celles de ses amis furent notés pendant les deux ans qu'il passa dans ce circuit.

À la suite d'une chute, M. Brayshaw, de Hull, se trouva dans un état désespéré. La gangrène l'envahissait, et l'on n'attendait que sa mort. Il prit en conséquence, congé des siens et leur donna ce qu'il croyait être sa dernière bénédiction. À ce moment, Bramwell et son collègue Griffiths vinrent le voir, et Mme Brayshaw leur recommanda de prier dans la réunion de chrétiens où ils se rendaient. Ils le firent ; et pendant qu'ils le faisaient une effusion extraordinaire du Saint-Esprit ; était accordée à l'assemblée. M.

Brayshaw entra aussitôt en voie de guérison et fut bientôt entièrement rétabli. Pour sa famille et ses amis, la réponse aux prières fut évidente.

Le vrai repos

En 1806, Bramwell fut nommé prédicateur de l'important Circuit de Sunderland. Il y fut reçu avec une affection toute particulière. « Nous avons une trop belle maison, écrit-il peu après son arrivée à Sunderland, et les amis ici sont trop bons pour nous ; j'ai beaucoup à veiller, à prier et à jeûner, de peur que les bonnes choses ne causent notre ruine. »

Les doctrines pernicieuses d'un certain M. Cooke et ses pamphlets qui avaient été fort répandus, avaient profondément divisé les sociétés du circuit et avaient fait un mal considérable. Bramwell pensa que la meilleure manière de combattre le mal, était d'annoncer pleinement la vérité sans parler de l'erreur. Il ne fit donc aucune controverse et prêcha d'emblée et hardiment un « plein et entier salut » offert présentement et gratuitement à tous. Il n'avait d'autre objet en vue que de sauver les âmes, sauver les chrétiens de l'esprit de dispute qui s'était emparé d'eux. Aussi s'efforça-t-il de répandre partout l'esprit de prière, ce à quoi il réussit.

Dès le commencement de ses travaux dans ce nouveau circuit, il écrit à un de ses collègues :

« Je suis à présent adonné à la prière. L'esprit et les doctrines de Cooke ont aveuglé le peuple ; ce circuit donne cependant de grandes espérances. Les foules viennent entendre la prédication de l'Évangile et les yeux commencent à s'ouvrir. Dans l'agape que nous avons eu dimanche passé, Dieu nous a accordé une abondante effusion de son Esprit ; c'était une vraie averse : dix personnes sont arrivées à la glorieuse liberté des enfants de Dieu »

Un réveil général ne tarda pas à se manifester

« L'œuvre devient de plus en plus profonde dans tout le circuit ; quand j'y suis arrivé, on ne connaissait rien de la sanctification entière ; et, à ce sujet, j'ai encore lieu de gémir ; mais j'ai formé un groupe de chrétiens choisis et j'espère que tous recevront la

bénédictio. Priez pour moi que je puisse faire toute la volonté de Dieu. Je pense que ma femme a une plus puissante foi que moi ; toutes ses classes sont embrasées du feu de l'amour divin. »

Au bout d'une année, cinq cents nouveaux membres, dans le Circuit de Sunderland, étaient entrés dans la société.

« La paille, le foin et le chaume de Cooke ont été maintenant balayés, écrit Bramwell. Quarante soldats ont été convertis, et un bon nombre ont abandonné leurs habitudes mondaines pour entrer dans les classes. »

Cette œuvre excellente se continua et, dans tout le circuit, un grand nombre d'âmes furent ajoutées aux églises.

Dans une lettre adressée par Bramwell au Rév. Dunn, le 7 février 1807, nous lisons :

« Environ deux cents personnes se sont jointes à nous pendant ce dernier trimestre, et parmi elles soixante soldats, lions qui ont été changés en agneaux. J'admire l'œuvre de Dieu parmi ces hommes. Nous en avons maintenant soixante et dix dans nos classes ; et ces gens ont prouvé qu'ils étaient tout à fait changés. Le réveil commence en plusieurs localités. À Durham nous avons jeté les fondements d'une nouvelle chapelle.

« Satan m'assaille avec une violence extraordinaire ; et cependant je grandis dans la grâce de Dieu. Mon cher frère, remettez toutes choses entre les mains du Seigneur et votre chemin sera aplani, votre âme sera vivifiée et vos travaux seront couronnés de succès. Le temps est court, tout ici-bas menace ruine ; mais Dieu est et sera avec nous. Priez pour moi. J'ai confiance que j'aurai toujours raison de vous aimer en Jésus. »

Bramwell recherchait si ardemment le salut des pêcheurs, qu'il arrêta souvent les personnes dans les rues pour leur parler du salut de leur âme. La gloire de Dieu était sa préoccupation constante.

Passant la nuit avec un de ses collègues chez un excellent frère, Bramwell apprend que la famille de son hôte est dans une grande anxiété. Le propriétaire veut qu'elle évacue la maison et il n'y a pas moyen d'en trouver une autre convenable. Bramwell et son collègue prient jusqu'à l'aube.

Le lendemain toute difficulté est aplanie, et l'hôte reconnaît que « la prière fervente du juste a une grande efficacité. »

À peu près à la même époque notre ami écrit à William Burrows :

« Je suis affligé de ce que mon amour n'est pas plus puissant et de ce que le ne suis pas plus semblable à notre Sauveur... je me jette à ses pieds avec honte. Comment se fait-il qu'une seule âme ayant un si grand prix, que Dieu étant si grand et l'éternité si proche, nous n'en soyons pas davantage émus ? Peut-être pourrez-vous répondre à cette question.

« La vérité, sa profondeur, la grandeur des promesses de Dieu, ce sont des choses qui me submergent entièrement ; je suis perdu dans l'admiration et la louange. Mon âme pénètre en Jésus-Christ. Sa parole me saisit plus fortement que jamais. Oh ! combien je puis lire, pleurer, aimer, souffrir ! Oh ! Oui, que ne pourrais-je souffrir, quand je vois le Seigneur comme je le vois maintenant ! Être justifié est une grande chose ; être purifié est une grande chose ; mais qu'est-ce que la justification et la purification comparées à la grâce d'être ainsi incorporé à Sa personne ?

Le monde et tout son bruit a entièrement disparu et l'âme porte la pleine empreinte de l'image de Dieu... »

« Ô mon cher frère, priez, priez, persévérez dans la prière, plaidez avec Dieu, pleurez et gémissiez dans la prière et la supplication. Vous connaissez le chemin ; le Seigneur vous a montré son grand salut ; vous ne pouvez pas rester en repos comme les autres et être heureux ; non ! Vous devez tout obtenir, rien moins que toute la bénédiction ne peut mettre votre esprit en repos. Ne vous relâchez en rien !... »

Si l'âme sanctifiée n'a plus à « lutter contre la chair et le sang, » elle n'en est pas moins assaillie par « les dominations, les autorités, les princes de ce monde de ténèbres, les esprits méchants qui sont dans les airs. » (Éphésiens 6/12)

L'ennemi sera même d'autant plus terrible au dehors, qu'il aura perdu toute position au dedans.

C'est ce qu'éprouvait Bramwell, les fragments de lettres suivants en donnent mainte preuve :

« Ces derniers temps mes regards ont pénétré plus profondément dans l'Évangile. Nos corps sont « les temples du Saint-Esprit » : je suis convaincu que, quant à notre corps particulièrement, notre gloire est peu de chose en comparaison de ce qu'elle pourrait

être. Il est nécessaire au plus haut point d'être pur quant à l'homme extérieur. Il faut pour cela être dans la prière continuelle, les yeux toujours fixés sur Jésus-Christ...

« Quant à rechercher la gloire qui vient des hommes, le monde, ou quant à se rechercher soi-même, cela est devenu si choquant pour moi, que je m'étonne que nous ne tombions pas tous morts quand si peu que ce soit d'un pareil péché vient à se produire parmi nous. « Quand je fais de la peine au Seigneur, j'en ai immédiatement conscience, l'Esprit me le dit... Mon âme est sujette à la paresse ; et je dois prendre de la peine, je vous assure, pour que tous mes devoirs soient faits aussi vite que possible.

« Je suis aussi fort corporellement que je l'ai jamais été, mais ma vue baisse rapidement : c'est un coup retentissant frappé à ma porte. »

« La guerre pour moi se prolonge, je suis entouré des puissances des ténèbres. Mes tentations à me relâcher, à mettre moins d'ardeur et de travail dans la prédication et la prière, sont plus grandes que jamais. Les invitations que je reçois de beaucoup d'amis fortunés sont plus nombreuses ici, à Sunderland, que dans toutes les localités que j'ai habitées précédemment, et ces invitations tendent à produire ce relâchement. Mais je reste dans le Seigneur, je demeure ferme en Lui. Je suis gardé par la puissance de Dieu ; de cela, j'ai pleine certitude. Je grandis et je deviens plus petit ; je suis ! plus honteux de moi-même, plus dépendant de mon Père céleste que jamais. Ma communion avec Lui est devenue plus étroite, plus constante ; et mon amour pour Lui, plus puissant. Quant à ma prédication, je suis peiné au plus haut point : elle est tellement au-dessous de son sujet, la rédemption, le plein salut ! Je tremble autant que jamais en présence de mes auditeurs. »

Dans une lettre datée de 1807, Bramwell montre la grandeur des bénédictions dont il jouit et il exprime l'ardent désir que ses frères aient part aux mêmes grâces :

« J'espère que vous conserverez toute votre foi et toute votre patience. Plus nous nous approchons de Dieu, plus nous devenons conscients du moindre péché et de la moindre tentation. Ce qui pour moi est le meilleur, c'est de demeurer continuellement dans le Seigneur.

Sentir que tout lui est abandonné, qu'on dépend de lui pour toutes choses, qu'on est un avec lui, et ne jamais être distrait de sa présence, c'est le ciel continuellement sur la terre. « Être constamment prêt pour la gloire : tel est, en effet, notre privilège. Oh ! Quel grand salut ! Tout ce qui est mauvais a été enlevé, toute grâce est obtenue, l'enfer est vaincu et Christ est sans cesse glorifié ! »

Le 20 mars de la même année, il écrit encore de Sunderland :

« Mon cher frère,

« Il y a quelques temps que je pense à vous écrire, car je n'oublie pas mes amis ; au contraire, je me sens toujours plus uni à eux et parfois je désire beaucoup les voir, afin que nous puissions, eux et moi lutter ensemble les uns pour les autres dans la prière et recevoir du Seigneur une grande puissance pour accomplir notre œuvre. Encore un peu de temps et la bataille sera gagnée.

Nous devons vaincre pleinement par le sang de l'Agneau. La vieille nature doit être détruite. Le Seigneur qui a créé le monde d'un mot, peut d'un mot nous sauver ; et l'incrédulité seule peut empêcher notre plein salut.

« Oh ! Combien la vie est douce, calme et sereine quand toute guerre contre le péché et le mal intérieur est terminée !

« Priez ! Oh ! Priez ! Mon frère. Ne vous dessaisissez jamais, jamais, de la pleine bénédiction que vous avez reçue. Je suis étonné que nous ne priions pas davantage et même que nous ne vivions pas à chaque instant comme sur le bord du royaume éternel...

J'espère que vous passerez au travers des choses périssables les yeux fixés sur celles qui sont d'En-Haut.

« Quand nous sommes purifiés du péché, il semble que nous ne faisons que commencer à vivre ; se reposer alors sur Dieu, n'être jamais distrait par les choses de la terre, croître de toute façon en « Celui qui est la tête » ne jamais voir ni sentir que Lui, faisant tout en Lui et pour Lui, c'est le ciel commencé sur la terre.

Conseils aux prédicateurs

Bramwell avait à Sunderland, plusieurs jeunes prédicateurs sous ses soins, l'un d'entre eux demeurait même sous son toit ; et leur état spirituel était pour lui un grand sujet de préoccupation. Le 6 décembre 1806, il écrit à l'un de ceux qui venaient de le quitter pour entrer dans le ministère : « Certainement Dieu est prêt à faire toutes choses nouvelles dans votre circuit ; il sera avec quiconque a un œil simple et ne cherche qu'à sauver les âmes. Que vous vous trouviez si incapable, si honteux devant Dieu, ce n'est pas une preuve que vous ne soyez pas appelé au ministère.

« À seize ans nous croyons savoir quelque chose, à vingt ans nous croyons savoir beaucoup ; mais si nous croissons dans la connaissance, nous arrivons à savoir que nous ne sommes rien...

Dites-moi tout l'état de votre âme dès que vous le jugerez bon. Levez-vous de bonne heure. Ne restez jamais tard au lit à moins d'y être obligé. Priez lisez, priez !

À un second de ces jeunes gens il écrit :

« Mon cher frère, levez-vous de bonne heure, lisez, écrivez, remettez tout entre les mains du Seigneur ; il aplanira alors votre sentier, votre âme prospérera et votre travail aura du succès. Le temps est court... Priez pour moi. J'ai confiance que j'aurai toutes les raisons possibles pour vous aimer en Jésus-Christ... »

À un troisième, il écrit une longue lettre dont nous extrayons les lignes suivantes qui auront une grande importance pour quiconque cherche avant tout la sanctification :

« Vous avez bien commencé, vous avez continué, vous êtes dans la faveur de Dieu ; maintenant, mon cher frère, devenez semblable à Dieu ; oh ! Soyez l'image de votre Seigneur ! Soyez pur de cœur, jamais orgueilleux, jamais colère, jamais de mauvaise humeur, jamais irrité. Que tout en vous soit du ciel, de Dieu qui est votre tout. J'ai confiance que vous n'aurez pas de repos que vous n'ayez reçu cette grâce ; et que dans peu de jours, quand je vous verrai, vous pourrez me dire : « Je me suis donné tout entier à Dieu, je lui ai tout abandonné, j'ai lutté avec lui, comme Jacob, lui disant que je ne le laisserais point aller qu'il ne m'eût béni, et il a purifié mon âme. Je le sens, tout mal a été enlevé de mon cœur. Je vis dans l'amour, tout en moi est amour, amour

uniquement. » Dieu peut faire cela, il le fera pour vous. Le temps est court, votre œuvre est grande ; ne craignez rien, soyez saint et vivez dans la plus étroite union avec votre Créateur et Sauveur. »

En décembre 1807, Bramwell écrit de nouveau au même jeune prédicateur :

« Les prédicateurs de notre circuit prospèrent et sont bien unis ; nous nous réunissons chaque samedi et nous sommes pleinement bénis. Cependant la prédication de la sanctification et la possession de cette sanctification sont beaucoup en déclin parmi nous. Comment y remédier ?

Je ne sais. Cela finira mal, si cette gloire ne peut être rétablie. Je gémiss et je me lamente O

Seigneur ! Montre ton bras et sauve-nous ! Un bon nombre de personnes dans ce circuit, ont obtenu la bénédiction dernièrement (la délivrance de toute tendance au péché), un nombre beaucoup plus grand en a faim et soif ; mais la recevoir par la foi seule, voilà la difficulté. Il nous est presque impossible de persuader ces personnes que Dieu veut leur accorder cette grâce maintenant.

« J'espère, mon cher frère, que ce plein salut vous tient à cœur.

« J'espère que vous utilisez ; votre temps, particulièrement le matin. Oh ! Combien Satan va vous tenter pour vous faire rester au lit pendant ces froides matinées ! Tandis que vous devriez être engagé dans la prière, dans votre cabinet, chaque matin, dès cinq heures, ou même plus tôt.

« En ayant l'habitude de telles prières matinales, quelles merveilles vous obtiendrez de Dieu pour votre âme et pour ceux qui vous entourent ! Oh ! Levez-vous de bonne heure, mon cher frère. Vous quitterez bientôt cette terre ; « notre salut est maintenant plus proche que lorsque nous avons cru. » Rappelez-vous de la Fléchère qui, lion qu'il était, fut changé en agneau. Que Dieu soit avec vous !

« Oh ! Soyez une merveille dans votre circuit, une merveille dans la prédication, une merveille de zèle pour le salut des âmes. Soyez un puissant homme de Dieu ! Je prie pour vous, je demande à Dieu que votre cœur, vos paroles, vos actions lui soient

agréables et qu'il puisse vous dire au dernier jour : « Cela va bien, bon et fidèle serviteur. »

Les lignes suivantes sont adressées au Révérend, A. F., jeune homme que Bramwell avait recommandé comme prédicateur, et aux progrès duquel il s'intéressait vivement.

7 décembre 1807

« Mon cher Abraham,

« ... Pour bien utiliser votre temps, vous verrez qu'il est nécessaire, votre œuvre terminée, de vous coucher aussi tôt que possible et de vous lever de bonne heure. Vous aurez à endurer le froid ; ayez votre briquet et votre amadou près de vous... Mais ayez grand soin d'entretenir le feu intérieur : » c'est l'onction, disait M. de la Flèche, qui fait le prédicateur. » Ayez toujours le cœur pur, soyez sauvé de tout péché et témoignez de cette œuvre de Dieu toutes les fois que vous en aurez une occasion convenable. Ne soyez jamais trop long dans ce que vous dites, ou dans vos visites, même dans la société la mieux disposée. Vous trouverez facilement le moyen de terminer vos discours et vos visites, et par là vous conserverez votre dignité. Ne dites jamais de mal d'une autre localité ou d'une autre société que celle où vous êtes. Ne dites jamais de mal de personne. Vous éviterez ainsi beaucoup de maux.

« Quand vous prêchez, ne commencez pas sur un ton trop élevé ; vous pouvez avoir autant de force en parlant plus bas...

« Soyez un homme de Dieu, un prédicateur utile, amenant beaucoup d'âmes, à la gloire ; étudiez-vous à cela et vous y arriverez. Que votre but soit toujours le salut du monde. « Écrivez tous vos sermons avant de les prêcher, mais n'écrivez pas trop et ne soyez pas trop attaché à votre plan. Ne soyez jamais dur, fatigant, ennuyeux. Cependant ne soyez pas trop court... Faites en sorte que vos auditeurs reçoivent beaucoup en peu de mots.

« Que vos discours soient modestes et graves, pleins de douceur et de simplicité... »

Dans une lettre de Bramwell adressée à Mme Dawson, « sa chère mère selon l'Évangile, » et datée de Sunderland, janvier 1808, nous lisons :

« Je dois vous le dire, « ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. » J'ai travaillé plusieurs mois à ce que rien ne vînt jamais me distraire de Dieu, pas même un instant ; et le Seigneur m'a donné d'y parvenir. Je fais maintenant la pleine expérience de cette parole

: « Il demeure en Dieu et Dieu demeure en lui. »

« En effet, je vis en Dieu. Oh ! Quelle vue de toutes choses j'ai maintenant ! La création, la rédemption, le plein salut, l'état du monde, avec quelle clarté je les vois ! Je suis attristé, mais c'est en Dieu, je me réjouis, mais c'est en Dieu ; je parle, mais je constate que c'est en Dieu ; j'ai beaucoup de tentations, mais je suis inébranlable en Dieu. Oh ! Combien il me tarde que l'Église connaisse ce grand salut ! Et cependant je puis m'accommoder aux faibles mieux que jamais. Je suis confus devant le Seigneur ; je ne puis rien sans lui ; je m'étonne qu'il puisse m'aimer...

« Chère Mme Pawson, que devons-nous faire pour persuader l'Église de la possibilité d'une telle union avec Dieu ? Être purifié de tout péché est une grande chose, il est vrai ; mais avoir la gloire demeurant en soi et qu'elle y soit pleinement efficace : voilà le salut. « Le Seigneur veille, attendant le moment où il pourra accomplir ses promesses. Comme un bon père, et bien davantage, il désire que ses enfants aient la totalité des choses qu'il leur a promises. J'espère que vous progressez. Ne craignez rien ; il vous a sauvée, il vous protège et il le fera jusqu'à la fin. »

Bramwell avait une grande crainte que la simplicité et la puissance spirituelle qui distinguaient la première génération des prédicateurs wesleyens ne fissent place à un esprit mondain et sectaire. Il craignait particulièrement que la doctrine de l'entière sanctification ne fût de plus en plus abandonnée. Aussi employait-il toute son influence pour que la Société wesleyenne s'assurât des candidats au ministère pleins de foi et du Saint-Esprit. Ces préoccupations se montrent dans toutes ses lettres.

Dans les premiers jours de 1808, il écrit à un jeune prédicateur :

« Vous devez user de tous les moyens pour croître en intelligence, en zèle, en compassion pour autrui ; vous devez être ému jusqu'aux larmes à la vue de ce monde

qui se perd. « Plaidez avec Dieu de toute votre âme pour obtenir le plein salut. Je sais que vous pouvez l'avoir, ne souffrez pas que rien l'empêche. Vous savez que « toutes choses sont prêtes » présentement. Que tout votre être soit amour ; soyez perdu en Dieu, et demeurez ainsi. Quand vous prêchez, que chaque mot et chaque regard témoignent de la plus grande affection pour vos auditeurs et que tout en vous montre qui vous avez le plus ardent désir qu'ils soient sauvés. Faites preuve du plus profond respect pour eux et gardez-vous de tout ce qui serait dur. Dites les choses les plus fortes, mais que votre épée soit douce ; tous alors vous aimeront, même ceux qui ne délaisseront pas leur péché, et vous conserverez votre influence. Jésus portait les agneaux sur son sein.

« Il faut donc que vous acqueriez le pouvoir de vous « faire tout à tous, » et que vous soyez toujours attentif à être le serviteur de tous pour l'amour de Jésus-Christ. « Que votre exemple soit celui de la sainteté. Soyez beaucoup avec Dieu et votre physionomie resplendira. Que chacun voit en vous la nouvelle création. Je ne désire pas seulement que vous soyez un chrétien, je désire que vous receviez « toute la plénitude de Dieu. »

Bramwell écrit au Révérend Pilter, un de ses collègues :

« Mon cher frère,

« ... Notre œuvre, comme ministres de l'Évangile, est d'une telle importance que souvent je suis tout tremblant., avant de monter en chaire ; et je m'étonne que j'aie jamais pu m'engager dans une telle œuvre. Cependant quand ma prédication est commencée, je suis fréquemment pénétré de la présence divine à un tel point que pour rien au monde je ne voudrais cesser l'œuvre. Oh ! combien notre Dieu Sauveur est miséricordieux ! Il fortifie nos mains ; il nous sauve !

« En avant ! Mon cher frère : prêchez et priez, arrachez et plantez. Faites tout en Dieu et il sera avec vous, il opérera parmi vos auditeurs.

« Ô mon frère, vivez dans l'entière sanctification, purifié de tout péché ; vivez dans l'amour, dans la plénitude de Dieu. Soyez un ouvrier ; faites toute la volonté de Dieu dans l'Église, puis allez partout dans le circuit à la recherche des âmes. Qu'une seule chose vous satisfasse : les amener à Dieu ! C'est ainsi que vous vous sauverez vous-même et que vous sauverez ceux qui vous écouteront.

« Ici, tout va bien par la bonté de Dieu. Un grand nombre d'âmes se tournent vers le Sauveur, pas autant cependant qu'il y a une année.

« Oh ! Être prêt, être prêt ! C'est pour cela que je travaille, que je lutte. Je vis et je grandis en Dieu ; il est tout pour moi, en toutes choses. Oh ! Cette union avec Dieu ! C'est le ciel. Jamais je ne me suis vu si petit ; mais je suis gardé par sa toute puissance. Seigneur aide-moi et aide tous les tiens à chanter tes louanges à jamais !... »

La lettre suivante est adressée à un jeune prédicateur qui faisait alors ses débuts :

« J'apprends que vous êtes tout à fait satisfait de votre œuvre, je parle de celle de prédicateur itinérant, une œuvre qui, même jusqu'à maintenant, me fait trembler devant Dieu. Je suis toujours persuadé que seule la toute-puissance qui a ressuscité Jésus des morts peut nous soutenir dans l'accomplissement d'une telle œuvre.

« Ce serait facile de l'accomplir comme une affaire de ce monde, comme une pure forme, de manière à ne pas s'en faire plutôt de souci que des choses ordinaires de la vie. Mais faut-il que le Seigneur nous ait adressé un appel céleste, qu'il nous ait revêtus de l'Esprit de zèle et de puissance et qu'il nous ait envoyé sauver les pécheurs de la perte éternelle, pour qu'après tout cela nous perdions l'esprit de notre vocation ? Quel compte alors pourrions-nous lui rendre ?

Comment pourrions-nous nous présenter devant son tribunal sans être couverts de honte ? Il n'y a que le bon emploi de notre temps, de nos talents et de toutes nos ressources qui pourra nous excuser en ce moment-là.

« Réfléchissez à tout cela, mon cher frère, et examinez-vous vous-même avec le plus grand soin. Vous adonnez-vous à la lecture et à la prière ? Vous donnez-vous vous-même à ce ministère ?

« Quand vous êtes en société faites-vous tourner toutes choses au profit des âmes » Etes-vous un homme de Dieu en esprit, en paroles, et en actions ? L'Esprit de Dieu vous rend-il clairement témoignage que vous êtes entièrement sanctifié ? Et rendez-vous témoignage de cette œuvre ?

« Je désire que vous soyez un prédicateur accompli ; et, dans ce but, ne sera-ce pas bien à vous de lire les Écritures sans commentaires, et d'en découvrir la largeur, la longueur, la profondeur et la hauteur, en les approfondissant, en priant et en recevant la lumière de Dieu ? Quiconque dépend d'un commentaire sera très superficiel et ne parlera jamais avec l'assurance nécessaire.

Vous pourrez parfois lire un commentaire, pour voir quelle différence il peut y avoir entre l'auteur et vous, mais faites-le après votre travail, jamais avant.

« Écrivez chaque jour quelque chose ; ayez un cahier spécial pour cela et ne perdez jamais une idée que Dieu, dans sa bonté, vous aurait donnée. En prêchant, ne soyez jamais ennuyeux ; le monde n'a jamais supporté cela, et ne le supportera jamais.

« Que votre exorde soit une courte introduction au sermon, qu'elle prépare vos auditeurs à ce que vous avez à leur dire. Que votre sermon soit clair et fort, atteignant le cœur de chacun. »

Sauve-toi et sauve ceux qui t'écoutent ! »

« Si vous n'avez pas d'autre but que d'amener des âmes à Dieu, cet esprit pourvoira à peu près à tout. Lutte pour qu'à chaque sermon des âmes soient gagnées. Dieu sera alors avec vous et vous bénira ; il vous donnera le désir de votre cœur. Soyez propre et convenable dans vos vêtements et dans toute votre personne ; mais jamais de recherche, ni d'élégance ! Soyez en harmonie avec le Seigneur Jésus, qu'il soit toujours devant vos yeux.

« Ne soyez jamais cérémonieux ; soyez poli et bon, jamais sombre, jamais léger. Ô mon frère, vivez pour l'éternité. Le Seigneur est tout proche ; soyez à chaque instant prêt pour la gloire, et toujours aussi prêt à quitter la terre que vous l'êtes le soir à vous livrer au repos. Priez, priez, priez, et ne cessez jamais ! »

Dans une lettre écrite à un autre jeune prédicateur, nous lisons :

« Ayez fort à cœur le salut des âmes : avec cela, tout ira bien ; vous lirez, vous étudierez, vous mettrez le temps à profit, vous prêcherez et travaillerez de toute façon. Si le salut des âmes vous est infiniment cher, vous vous lèverez de bonne heure et vous ferez chaque jour tout le travail que vous pourrez. Oh ! L'importance du salut ! ne

fut-ce que d'une seule âme ! Je m'étonne que nous ne soyons pas mille fois plus vivants dans notre service pour Dieu. Paul dit qu'il sert le Seigneur avec une entière humilité, avec beaucoup de larmes, enseignant publiquement et de maison en maison. » Faites de cela votre devoir de chaque instant et abandonnez votre avenir à Dieu ; c'est ainsi que vous serez toujours heureux car Dieu pourvoira à tout.

« Ce grand salut est fort négligé parmi nous ; prêchez-le dans chaque occasion favorable ; soyez-en un témoin, et rendez-en témoignage toute les fois que vous le pouvez. Vous trouverez des contradicteurs, mais n'y faites aucune attention, ne discutez pas, mais allez de l'avant avec patience. Aimez vos ennemis ; faites du bien à ceux qui vous haïssent ; ne soyez jamais paresseux en faisant le bien et vous moissonnerez en conséquence. »

Au Rév. J. Everett pour lequel il avait la plus haute estime, Bramwell écrit :

« Je vous porte sur mon cœur et je ne puis penser à vous sans amour et gratitude. Comme vous, je suis convaincu que seul le plein salut, l'entière sanctification, peut nous rendre heureux, nous qui avons reçu tant de lumières. Comment échapperons-nous si nous le négligeons ? Ne tomberions-nous pas tôt ou tard ? Les Juifs pouvaient atteindre à un certain degré de gloire sans avoir cette entière sanctification ; mais nous qui avons été élevés jusqu'au ciel ?... J'espère que vous avez le témoignage clair et net de l'Esprit de Dieu comme quoi vous êtes purifié de tout péché par le sang de Jésus et que vous êtes prêt pour la gloire. Ne perdez jamais rien de votre zèle ; vous pouvez le garder tout entier sans cependant faire ce travail extraordinaire qui, je le sais, est souvent au-dessus de vos forces. »

La lettre suivante montre bien les vigoureux efforts que doit faire toute âme qui veut croître dans la grâce, vaincre le monde et le péché :

«... La lutte contre le péché extérieur est rude, la lutte contre les restes de la vieille nature l'est davantage ; mais quand l'âme reçoit le sang qui purifie de tout péché, quand Dieu habite dans le cœur, et règne seul sur lui. C'est alors que nous connaissons le grand salut que nous a conquis Jésus-Christ. Tout en nous est calme et paisible ; l'eau, le feu, les hommes, les démons, rien ne peut nous troubler ; et nous

sommes prêts pour toute bonne œuvre ; nous pouvons prier, prêcher et tout remettre entre les mains de Dieu.

« Quelques-uns disent : « C'est bon ; » d'autres « C'est mauvais ; » mais nous ne cessons de donner gloire à Dieu et de continuer notre œuvre. Heureuse œuvre, heureux gens, heureuse fin

! « J'espère que vous n'avez pas décliné, que vous n'avez rien abandonné de votre foi ou de votre union avec Dieu. Nous endormirons-nous quand tant d'âmes s'en vont vers l'enfer ?

Pouvez-vous voir les pécheurs descendre plus bas ? ne sont-ils pas déjà assez bas ? Par la grâce de Dieu, il nous faut au moins retirer quelques tisons du feu. Si vous sauvez une âme par mois, songez à la couronne de gloire que cela vous fera ! Et quand vous ne seriez pas encouragé à poursuivre votre œuvre, que la pensée de la place qui vous attend auprès de Dieu vous incite à glorifier le Seigneur, soit par votre vie, soit par votre mort. « Je crois que vous n'avez pas encore reçu toute la promesse. Quand nous entrons dans le pays, tout est si délicieux, que nous contemplons les fleurs et les campagnes, au lieu de nous hâter vers la gloire. Être tout en Dieu et Dieu en vous, voilà votre gloire. Ne vous arrêtez pas parce que d'autres s'arrêtent. Ayez de bonnes paroles pour tous, mais ne vous attardez avec personne. Tout ce que vous ferez pour Dieu sur la terre sera un pas vers le ciel. Les affaires elles-mêmes vous souriront si elles sont faites pour Dieu ; vous verrez Dieu en toutes choses ; vous ne pouvez, du reste, rien faire sans lui. « Vivez, mon cher frère, avec Abraham dans la foi ; avec Élie dans la prière ; avec Daniel dans le courage ; avec Jean dans l'amour ; avec Paul dans la commisération à l'égard du monde qui se perd (rappelez-vous ces larmes versées nuit et jour).

« Les discussions sont en général stériles ; évitez-les, si possible, même sur les sujets les plus édifiants. Soyez toujours bon et affectionné envers ceux qui pensent autrement que vous, bénissez ceux qui vous maudissent. Que le Seigneur soit avec vous ! »

Les lignes suivantes sont tirées d'une lettre à un jeune prédicateur, écrite peu de temps après les précédentes :

« L'immense avantage qui découle pour nous d'une entière sanctification, est pour moi plus que jamais évident. Une entière sanctification garde l'âme en repos à travers tous

les orages de la vie ; elle rend pleinement satisfait de la place où Dieu nous met, quelle qu'elle soit ; elle approuve pleinement les ordres de Dieu ; celui qui la possède est complètement délivré de lui-même, préoccupé de la gloire de Dieu et possédé d'un ardent désir de faire le bonheur d'autrui. Quand nous sommes entièrement sanctifiés, le monde pour nous n'est plus, nous vivons en haut, « nous demeurons en Dieu et Dieu demeure en nous ; » nous pouvons parler quand nous voulons et nous taire de même.

« Une pareille victoire, un pareil salut est pour nous chose acquise. Et nous ne sommes rien, nous le sentons. Nous ne pouvons rien sans Dieu, c'est pourquoi nous lui rendons gloire pour toute bonne pensée et pour toute bonne action.

« Demeurez toujours dans l'amour de Dieu. J'ai connu bien des personnes qui ont reçu cet amour et qui l'ont perdu. Mais nous pouvons le garder, rester debout ; car Dieu est capable de nous garder à jamais. Vivez dans cet amour, parlez, prêchez en lui. Si nous faisons cela, l'enfer, le monde et beaucoup de gens qui font profession d'être chrétiens chercheront à empêcher nos succès. Mais prions sans jamais nous arrêter, sans nous laisser émouvoir et sans reculer d'une ligne...

« S'il y a quelque chose d'extravagant dans votre manière de faire, soyez toujours prêt à le reconnaître ; mais prenez garde que, sans vous en apercevoir, vous ne soyez tiré hors de la vie pour tomber dans la grande masse de ceux qui sont morts...

« Je voudrais parfois travailler jour et nuit pour avoir de bons sermons ; et je pense que vous en pouvez dire autant. Mais faites bien attention que le but de vos lectures et de vos études soit de sauver des âmes, n'ayez que ce but en vue. Il n'y a que trop de prédicateurs qui travaillent pour être populaires. On m'a dit qu'à la Conférence, un homme prêcha pendant une heure pour montrer aux membres de la Conférence qu'il savait quelque chose. Quel misérable travail ! Quel compte rendront-ils à Dieu ceux qui agissent ainsi ? Un homme se rend dans un circuit avec cette pensée : « Je leur ferai voir que je suis quelque chose !! » Mon cher frère, le salut des âmes, et, si possible, une âme amenée à Dieu à chacune de nos journées de travail, voilà quelque chose de grand. »

Le Rév. A. Bell qui avait été amené à Dieu par Bramwell, alors qu'il demeurait à Sunderland, a laissé quelques pages dont nous extrayons ce qui suit :

« J'ai fait connaissance de M. Bramwell en 1807, La piété et les succès extraordinaires de cet homme de Dieu étaient cause qu'on parlait beaucoup de lui, aussi me décidai-je à aller l'entendre. Ce fut pour moi une heure mémorable. Il avait pris pour texte Ésaïe 62/10. Sa gravité, sa manière sentie de lire les cantiques, la puissance de son esprit de prière et d'intercession, puis sa prédication passionnée, énergique, non seulement rivèrent mon attention au sujet qu'il traitait, mais firent sur moi une telle impression que je fus à l'instant décidé : je me donnai à Dieu et à son peuple. J'obtins le salut et je me joignis à la Société. Depuis ce moment j'eus très souvent l'occasion de profiter de ce ministère si puissant pour réveiller et vivifier les âmes, et qui pour moi n'avait pas d'égal. Je ne perdais pas une occasion d'entendre M. Bramwell et chaque fois j'en étais encouragé et fortifié.

« Il venait souvent, l'après-midi, dans de petits villages où il prêchait dans les cottages des pauvres, ce qui contribuait à amener du monde aux prédications du soir. Ses visites, tout inspirées par l'amour des âmes, contribuaient aussi à augmenter les auditoires qui étaient extraordinairement nombreux.

« Après la prédication du soir, M. Bramwell réunissait la Société autour de lui, ou s'en allait chez quelques frères pour prier avec eux. Il prêchait en outre très souvent à cinq heures du matin.

« Partout où il allait, Dieu était avec lui ; les auditeurs étaient grandement édifiés et l'on regardait ses visites comme un « temps de rafraîchissement de la part du Seigneur. » « Dans les réunions de la Société nous avons l'avantage de recevoir ses conseils, affectueux et instructifs au plus haut point. Sa grande expérience des choses de Dieu, sa connaissance des pièges de Satan et de la seule manière de les éviter, rendaient ses allocutions infiniment précieuses à toutes les classes de personnes composant ; la société. Les chrétiens les plus avancés, comme les nouveaux convertis, étaient suspendus à ses lèvres, pleins de joie et d'admiration pour les enseignements qu'ils recevaient. Avec la simplicité, l'affection et le saint zèle qui lui étaient habituels, il s'efforçait de convaincre chacun de la nécessité d'une piété vécue et pratique.

« M. Bramwell faisait preuve d'une grande sagesse dans l'emploi de la discipline ; il n'était en cela ni rigide, ni dur ; il n'y avait rien en lui qui ressemblât à de la brusquerie. En fidèle surveillant de l'Église de Dieu, il usait de la discipline, « selon le pouvoir que

Dieu lui avait donné pour édifier et non pour détruire. » Il prit souvent les règles de la société pour texte de ses discours dans les réunions de société ; et il eut toujours fort à cœur de répandre la connaissance de ces règles. Après s'être adonné quelque temps à cette œuvre, il exclut de la société plusieurs personnes qui n'avaient pas une conduite en harmonie avec ses principes.

Plusieurs des conducteurs de classe exprimèrent la crainte qu'en voulant arracher l'ivraie, il n'arrachât le bon grain, mais il accomplit jusqu'au bout son devoir et en laissa les conséquences à Dieu.

« Une des premières personnes exclues ainsi était une femme qui le fut pour avoir épousé un incrédule. Quand son mari apprit le fait, il prit la résolution d'aller entendre M. Bramwell. Il le fit et fut aussitôt profondément convaincu de péché ; il chercha le Seigneur de tout son cœur et obtint l'assurance de son pardon, de sorte que dès la première visite que fit M. Bramwell dans la localité qu'il habitait, le serviteur de Dieu eut la joie d'admettre le mari et de réadmettre la femme dans la société.

« J'étais présent, un soir, à la prédication que fit M. Bramwell dans une localité qui avait passé en proverbe pour l'état de mort spirituelle dans lequel elle se trouvait ; mais l'Esprit de Dieu réveilla les auditeurs de sorte que vingt-cinq d'entre eux se présentèrent ce soir-là même comme candidats à l'admission dans la société, ce qui produisit un effet merveilleux sur les anciens membres qui furent contraints de chanter :

« Que les arbres des forêts poussent des cris de joie, Jésus ramène à Dieu les pêcheurs. »

« Tandis que l'œuvre de Dieu s'étendait, elle s'approfondissait chez un grand nombre de conducteurs de classes et de prédicateurs laïques qui furent conduits à chercher la sanctification et la puissance du Saint-Esprit. Beaucoup de ceux dont l'amour s'était refroidi, « se repentirent et firent leurs premières œuvres. »

Plusieurs jeunes gens, après avoir obtenu la purification du cœur, s'en allèrent de village en village et de maison en maison appeler les pêcheurs à la repentance ; ils les invitaient aussi à venir entendre les prédications et à prendre part aux réunions de prières qu'ils avaient établies.

Ils eurent ainsi de grands succès. Ils rencontrèrent beaucoup d'opposition, mais plusieurs de leurs adversaires les plus violents furent amenés à Dieu par leur fidélité. « Ma dernière entrevue avec M. Bramwell, dit encore M. Bell, eut lieu en 1816. Une

grande assemblée de chrétiens s'était réunie pour l'entendre. Dans le chant et dans la prière toute son âme se répandait en une ardente aspiration vers l'immortalité glorieuse. Dans son allocution sur les privilèges du croyant, je me sentis humilié jusque dans la poussière devant Dieu ; j'étais honteux de ma nullité à côté de cet homme de Dieu qui évidemment vivait sur le seuil même du sanctuaire éternel.

Cependant je fus contraint de m'écrier : « Seigneur Jésus, il fait bon ici. »

« Après la réunion, M. Bramwell me pressa de passer la nuit avec lui et j'acceptai. Pendant notre conversation, il m'apprit que douze des jeunes gens qui avaient été convertis lors du réveil de Sunderland étaient maintenant prédicateurs de l'Évangile.

« Le lendemain matin, entre quatre et cinq heures, j'entendis dans le cabinet d'étude M. Bramwell qui se livrait à la prière selon son habitude. Peu après il vint m'inviter à me joindre à lui, et je n'oublierai jamais ses conseils paternels et ses prières ferventes pour le succès de mon ministère.

« Après le déjeuner, quand je me séparai de lui, il me donna sa bénédiction avec tant d'affection et d'une manière si touchante que, malgré les trente années qui se sont passées depuis lors, j'en ai gardé un souvenir que rien ne pourra jamais effacer. Oh ! que le manteau de cet homme de Dieu tombe sur nous en ce jour ! »

Comme le remarquent les contemporains de Bramwell, il n'y avait pas d'alternance de hauts et de bas dans sa vie spirituelle, son cœur « était fixé en Dieu ; » il n'y avait ni faux pas, ni halte dans sa course ; entièrement purifiée, son âme croissait d'une façon normale et rapide ; les progrès qu'il faisait dans la connaissance et l'amour de Dieu étaient continuels.

Pendant ses deux années de travail dans le Circuit de Sunderland , mille membres furent ajoutés à la société dans ce circuit ; et l'œuvre de la grâce fut approfondie et affermie dans une multitude d'autres.

Le Saint-Esprit dirige tout

À la Conférence de 1808, Bramwell fut nommé, pour la seconde fois, prédicateur du Circuit de Liverpool. Six mois après il écrivait à un ami : « J'ai trouvé la société de ce circuit dans un misérable état ; et, pendant le premier Semestre, à Liverpool, j'ai dû exclure une centaine de membres. Pendant le second semestre, j'en ai regagné cent trente et j'ai vu revenir à Dieu un bon nombre de ceux qui avaient perdu la foi ; j'ai vu aussi l'Esprit agir puissamment dans les auditoires, de sorte que l'œuvre a été renouvelée. Quand j'arrivai je ne trouvai que bien peu de personnes qui eussent gardé la bénédiction de la sanctification entière ; mais un bon nombre l'ont retrouvée dernièrement. Il se fait une œuvre bénie dans toute la Société. Dans une réunion six ou huit personnes ont été sauvées en même temps. Il n'arrive guère qu'une classe se réunisse sans que les membres soient bénis. Samedi, à la réunion pour les âmes repentantes, douze personnes ont été sauvées. Des pauvres et des riches sont réveillés ; plusieurs dames de la plus haute condition, et dont les noms vous sont familiers, ont été véritablement sauvées. »

Bramwell jouissait constamment de cette pleine bénédiction dont il parle si souvent et qu'il désigne d'une manière diverse ; tantôt c'est l'amour parfait qui bannit toute crainte, tantôt la glorieuse liberté, tantôt l'entière sanctification, tantôt le plein salut ; et son grand souci est toujours d'y faire arriver les autres.

Le 5 juillet 1809, il écrit à une Miss Brew :

« Vous avez reçu le pardon de vos péchés, c'est une bénédiction d'une grandeur inexprimable.

Mais vous n'en resterez pas là; car en lisant la Bible, vous trouverez de « grandes et précieuses promesses » qui sont toutes pour vous ; vous êtes à Christ : « toutes choses sont à vous. » Qui pourra l'empêcher ? N'est-ce pas Dieu qui a parlé, et ne vous donnera-t-il pas toutes choses ? «

À vous d'avoir faim et soif, de prier, de plaider, par la puissance de l'Esprit qui est mise à votre disposition. Et si vous le faites, Dieu ne prendra-t-il pas votre cause en main ?

Ne craignez rien, vous trouverez « le sang qui purifie de tout péché, » vous recevrez l'Esprit de Christ ; et souvenez-vous que ce ne sera jamais que par la foi.

« Oh ! Quelle foi bénie que cette foi puissante qui amène la bénédiction ! Quand vous l'aurez, vous ne serez plus rien à vos propres yeux, vous sentirez que tout en vous ne sera que par Dieu.

« Le sacrifice de vous-même étant complet, votre âme sera complètement changée à la ressemblance de Dieu. Alors vous « supporterez tout, vous croirez tout, vous espérerez tout. »

Vous ne pouvez pas encore savoir en vue de quelle gloire Dieu vous a rendu heureuse comme vous l'êtes... »

À un M. Preston, Bramwell écrit : « Je crie à Dieu, chaque jour à chaque heure, constamment, pour recevoir mille fois plus de son amour. Le sacrifice a été consommé ; tout ce qui est de moi doit disparaître. Me perdre en Dieu, c'est ma gloire. Je ne veux rien en moi que Christ, dans mes pensées, dans mes paroles, dans ma prédication, dans mes prières, etc... Je pénètre de plus en plus en Lui. Là, le bruit du moi, du monde et du péché, n'existe plus ; tout est amour, calme et repos ; les yeux fixés sur Lui, le cœur est ferme, la langue déliée ; l'Esprit dirige tout... C'est là le salut acquis à tous les croyants ; c'est la glorieuse liberté des enfants de Dieu. C'est un bien qui est pour vous et je demande à Dieu que vous ne puissiez jamais être satisfait tant que vous ne le possédez pas.

« Si les Méthodistes en général en sont dépourvus, c'est qu'il y a parmi eux trop de sommeil, pas assez de jeûne et de renoncement, de travail pour le salut des âmes ; trop de conversation mondaine, trop de prédications ; c'est trop entendre, entendre, entendre, et pas assez s'examiner, sonder son cœur et ses voies dans la prière. Beaucoup passent tout le dimanche en public, et quand ils n'entendraient que des anges, ils n'en seraient pas moins rétrogrades. C'est étonnant de voir avec quelle facilité Satan dupe les chrétiens ; en un instant il remplit les cerveaux et vide les cœurs...

« Dans toute les églises, Satan s'est servi de la beauté extérieure, celle de la forme, pour faire oublier la beauté intérieure, celle de la pureté du cœur. Est-ce trop tard pour comprendre ? ...

Bramwell faisait profession d'avoir reçu l'entière sanctification par la plénitude de l'Esprit obtenu dès le commencement de son ministère. Des faits sans nombre ont montré la valeur de son témoignage, et ceux que nous allons citer ont frappé même les moins clairvoyants. Ils y ont vu la preuve d'une communion avec Dieu toute particulière, une approbation toute spéciale par conséquent, donnée de Dieu à son serviteur.

À Liverpool, en 1809, une pieuse jeune femme, membre de la société, voulut aller faire un séjour chez des amis qu'elle avait à la Jamaïque. Elle prit son billet de passage à bord d'un navire qui devait partir le lendemain, et elle y fit transporter ses effets.

Mais comme elle avait une profonde vénération pour M. Bramwell, elle alla le voir avant de partir et lui demanda de prier pour elle. Le pasteur s'agenouilla et la recommanda à Dieu. Mais soudain il s'arrêta et dit à la jeune femme : « Ma chère sœur, vous ne devez pas partir demain ; Dieu vient de me dire qu'il ne le veut pas. » La jeune dame fut surprise ; mais Bramwell fut très catégorique ; il la décida à renvoyer son voyage et se rendit avec elle sur le vaisseau pour lui aider à retirer son bagage. Le vaisseau partit le lendemain et peu après on recevait la nouvelle qu'il était perdu, corps et biens, sans qu'on eût pu sauver un seul de ceux qui le montaient.

Toutes choses ne sont rien comparées à Dieu

À la Conférence de 1810, sur les instantes requêtes des frères de Sheffield, Bramwell fut nommé une seconde fois au poste de cette ville. Et, dès la première assemblée, il déclara publiquement à ses auditeurs qu'il était résolu à ne savoir autre chose parmi eux que Jésus crucifié ; « Je ne permettrai à personne, dit-il, de me parler en particulier de dissensions entre des frères ; mais je verrai toujours l'accusateur et l'accusé face à face ; et je ne formerai de jugement, ni me ferai d'opinion sur aucun homme, avant de l'avoir entendu parler pour sa défense. »

Cette décision, cette vigueur, cette parfaite justice en même temps que cet amour pour le prochain, ce sont bien là des signes auxquels on reconnaît l'âme remplie du Saint-Esprit.

Bramwell retrouvait sa chère et belle Église de Sheffield passablement changée ; beaucoup de ceux qui en avaient été les colonnes avaient passé dans un monde meilleur. Son intime ami, M. Longden, bien vieilli et très faible l'accueillit en lui disant qu'il venait remplir le dernier devoir de l'amitié. « Vous remettrez mes restes à la terre, lui dit-il, et vous tacherez de faire profiter les survivants des expériences bénies que Dieu m'a donné de faire » ce qui arriva en effet, mais deux ans plus tard.

Bien que ses forces physiques eussent décliné, l'infatigable pasteur institua de nouveau, à cinq heures du matin, des réunions de prières où beaucoup d'âmes furent vivifiées et un bon nombre sauvé. Et sous son influence les dissensions qui existaient à son arrivée disparurent promptement.

Bramwell prêchait très souvent sur la nature et la nécessité de la sainteté ; il témoignait du don que Dieu lui en avait fait et chacun pouvait se convaincre de la réalité de ce don. Il insistait beaucoup sur le fait que cette sainteté est à la portée de tous ceux qui sont justifiés, et il pressait ses auditeurs de la rechercher de tout leur cœur. Il savait que s'ils ne le faisaient pas et n'avançaient pas vers cette perfection, ils étaient en danger de se perdre irrémédiablement, aussi insistait-il avec une grande force. « La raison pour laquelle tant de chrétiens cherchent à être délivrés de tout reste de leur vieille nature et n'y parviennent pas, dit-il, c'est qu'ils sont secrètement retombés et ont perdu la

justification. S'ils voyaient clair sur l'état de leur âme, ils verraient qu'ils ont tout de nouveau besoin d'être justifiés par la repentance et la foi en Jésus. »

Nous reproduirons quelques fragments d'une lettre de Bramwell écrite peu après son installation à Sheffield, et adressée à sa fille : Sheffield, j novembre 1810

« Ma chère Anne.

« J'ai reçu ta bonne lettre. Combien je me réjouis d'apprendre que tu es rentrée ; dans l'amour de Celui qui a répandu pour toi son sang sur la croix ! je vois que maintenant tu vas croître dans cet amour...

« Être délivrée de tout, reste de mauvais caractère, être changée dans l'Esprit du Christ à l'image de Dieu, et vivre pour le louer et se réjouir en Lui éternellement, c'est ta gloire, ta vie éternelle...

« Un peu de religion ne peut jamais rendre heureux, mais la plénitude te rendra heureuse dans toutes les circonstances, quelles qu'elles soient. Je prie pour toi : il me tarde de te voir : tu es continuellement sur mon cœur. Le Seigneur te rendra ; il le doit, puis-je dire ; il te rendra sainte comme Lui. »

À peu près à la même date il écrit à M. Burrows : « Je n'ai jamais autant vécu dans le ciel que maintenant. Prier continuellement, racheter le temps, ne passer que peu d'heures au lit, travailler beaucoup ce sont les moyens d'obtenir le repos continu. Être purifié du péché intérieur, c'est beaucoup, et Dieu me le donne ; mais, dans sa grande miséricorde, il me donne beaucoup plus encore : il remplit mon âme de son amour.

« Le Seigneur a répandu son Esprit sur nous pendant ce dernier trimestre ; cent trente personnes ont été sauvées. Nous avons un réveil à Great Gomersal, à Little Gomersal, à Littleton, à Birkenshaw et à Drighlington. Beaucoup de personnes sont véritablement vivantes pour Dieu ; un bon nombre sont entrées dans la liberté parfaite.

Le 24 février 1812, M. Longden mourut dans le complet triomphe de la foi. Bramwell fit la prédication funèbre. À ce sujet, il écrit :

« ... Un chrétien, un ami, un homme de Dieu, nous a quittés. Des milliers assistaient à ses funérailles, je n'ai jamais vu une pareille foule en telle occasion Toutes choses ne sont rien comparées à Dieu ; une vue de sa gloire éclipse tout... »

Peu avant sa mort, Longden avait écrit un rapport sur l'activité de Bramwell pendant son second séjour à Sheffield. Nous y lisons, entre autres, que ce fidèle ministre avait été, dans la main de Dieu, un moyen de salut pour des milliers d'âmes et qu'il en était devenu extrêmement vénérable aux yeux des chrétiens.

La grâce suffit dans la maladie

La Conférence de 1812 plaçait Bramwell à Birstal. Il y avait dix-neuf ans qu'il avait quitté ce circuit, depuis lors ses forces physiques avaient beaucoup baissé ; les effets de l'âge et d'un travail excessif se faisaient sentir. Le serviteur de Dieu venait, en outre, de ressentir les premières attaques d'un mal qui devait l'emporter ; il n'en continua pas moins ses travaux avec un redoublement de zèle.

Dès le premier dimanche à Birstal, il réunit la société et fait remarquer à ses frères que « chanter bas et lentement, faire de longues prières, de longues réunions et arriver tard aux services, était indubitablement la marque d'un état spirituel peu prospère. » Puis il leur recommande de mettre la plus grande diligence à user des moyens de grâce, particulièrement des réunions de classes et des réunions de prières. Il leur annonce qu'il passera toutes ses soirées dans les différentes localités du circuit afin de pouvoir visiter tous les membres de la société ; puis il leur dit que tous les efforts humains étant stériles sans l'opération du Saint-Esprit, il les prie tous instamment de s'unir à lui dans la prière pour obtenir cette divine efficace. Il termine enfin en disant, avec une énergie qui lui était particulière : « Je connais un homme qui prie pour Birstal treize fois par jour sur ses genoux ; et qui de temps en temps reste quatre heures de suite en prières. »

Ses efforts joints à ceux de ses fidèles collègues furent bientôt couronnés de succès. Avant la fin de 1812 il put écrire :

« En plusieurs localités du circuit il y a, dans les âmes une détresse telle que je n'en ai jamais vue. Un grand nombre se tournent vers Dieu...

« Pendant ce dernier trimestre, le Seigneur a abondamment répandu son Esprit, environ cent trente personnes ont été sauvées. Il y a un, réveil en plusieurs localités du circuit. « À Birstal plusieurs familles se sont jointes à nous ; et beaucoup de chrétiens dans cette ville sont vraiment vivants.

« Une réunion des conducteurs de classes et des prédicateurs a lieu chaque jeudi après la prédication et le Seigneur est avec nous...

« La pauvreté est très grande et ne fait que s'accroître en plusieurs localités. Quand donc la guerre cessera-t-elle ? Dieu châtie cette nation. Oh ! si elle pouvait se repentir et être sauvée ! »

Précédemment les conducteurs de classes de Birstal ne s'assemblaient que tous les quinze jours ; Bramwell les réunit chaque semaine. Dans chaque localité du circuit, il réunit ceux de la localité après la prédication qu'il y fait le soir pendant la semaine. Chaque année, il faisait un examen des conducteurs et leur posait entre autres, les questions suivantes:

1° Avez-vous des dettes ?

2° Avez-vous la pleine assurance de votre réconciliation avec Dieu ?

3° Êtes-vous entièrement sanctifié ?

4° Commencez-vous vos réunions à l'heure convenue, que les membres de la classe soient présents ou non ?

5° Priez-vous avec votre famille matin et soir ? etc.

Quelques mois plus tard, toujours avant la fin de 1812, il peut écrire ces paroles qui ne doivent pas rester inaperçues :

« Une œuvre glorieuse s'est faite dans notre circuit ; de trois à quatre cents âmes ont été amenées au Sauveur. Nos assemblées ! De culte, agapes, réunions d'associations particulières, etc., ont été renouvelées par la présence de Dieu. Non seulement des pauvres ; mais un bon nombre de gens de haute condition, et même par familles entières, se sont donnés à Dieu ! Oh.

Que cette œuvre puisse continuer Priez, priez, priez i Je prie continuellement. »

Il écrit aussi à son fils aîné

« Mon cher John,

« Je suis plus que jamais persuadé de la nécessité d'être constamment prêt à entrer dans la gloire éternelle. J'ai eu dernièrement une vue du monde à venir hautement bénie. Toutes choses ne sont que de la boue comparées à Jésus-Christ et à la gloire de son royaume. J'ai faim et soif, je prie et me voue au service de Dieu de toute mon âme.
»

Le 5 mai 1813, Bramwell écrit de Birstal « Vivez pour Dieu, mon frère Cranswick. Faites toujours marcher de front l'accomplissement de ces trois devoirs : actif au travail, fervent d'esprit, servant le Seigneur. Et c'est par beaucoup de prière, le matin, avant de vous mêler au monde, et beaucoup de vigilance, que vous y parviendrez. Dites à vos chers amis, vos voisins, d'être persévérants, fermes dans le Seigneur. Nous en aurons bientôt fini avec toutes les choses de la terre et dès que nous quitterons ce monde, notre place sera fixée pour toute l'éternité. J'y pense souvent. L'entière sanctification, le plein salut, c'est la gloire de notre dispensation.

Parlez-en dans votre classe et en chaire ; insistez sur ce sujet et pressez vos auditeurs de vivre tous dans cette sanctification. Dieu sera avec vous ; et, malgré la rage de l'enfer et l'opposition des hommes, un bon nombre croiront et seront sauvés :...»

Dans une lettre du mois d'août 1813, nous lisons :

« Ce matin, je me suis appliqué à résoudre ces questions :

« Suis-je prêt à entrer dans la gloire du ciel ?

« Suis-je prêt à quitter cette terre en ce moment même ?

« Suis-je prêt quant à mes devoirs envers Dieu et envers moi-même ?

« Suis-je prêt comme prédicateur ? Comme époux ? Comme père ?

« Est-ce que je fais tout ce que je puis chaque jour, dans chacune des fonctions que Dieu m'a assignées ?

Ô mon âme, ne peux-tu vivre beaucoup plus près de Dieu, jouir beaucoup plus de Lui, être remplie de toute sa plénitude ? » Et immédiatement je plaidai avec Dieu pour obtenir toute sa plénitude, et je n'aurai aucun repos que je ne l'aie obtenue.

« Je suis certain que la plénitude de la gloire a été acquise à chacun de ceux qui croient ; et j'espère que nous croirons pleinement de manière à recevoir pleinement.

Pendant la seconde année de ce second ministère à Birstal, Bramwell eut une grave attaque de fièvre rhumatismale qui commença un samedi. Il n'en prêcha pas moins le lendemain deux fois à Cleckheaton ; mais incapable de remonter à cheval pour rentrer chez lui, il fut porté dans la maison d'un ami où il passa huit ou neuf jours. Ses douleurs étaient grande, mais il ne laissa jamais entendre aucune plainte ; par contre, on l'entendit souvent s'écrier : « Gloire à Dieu !

Ceci vaut mieux que les douleurs de l'enfer. »

L'hiver suivant la maladie revint avec violence ; et la santé de Bramwell en resta gravement atteinte ; mais la souffrance avait rendu le serviteur de Dieu encore plus tendre dans sa sympathie pour tous ceux qui souffrent.

Nous donnerons ici quelques lignes d'une lettre, adressée au père d'un pasteur

« Cher frère,

« Je tenais beaucoup à voir toute votre famille et je suis bien triste de n'avoir pu me rendre auprès de vous. J'espère que vous agissez en vue du monde à venir. Votre salut est de la plus haute importance ; si vous vivez dans la liberté que donne Jésus-Christ, votre chemin sera paisible et agréable.

Vous savez que seule l'image du Seigneur, reproduite en vous, causera l'union avec Lui et la qualification nécessaire pour entrer dans la gloire éternelle. La prière continuelle est absolument nécessaire. Il vous faut prier non seulement avec votre famille, mais le matin et le soir dans le secret de votre cabinet. Et vous devez de même vous retirer quelques minutes dans la solitude pendant la journée...

« Soyez un homme de Dieu, entièrement consacré à son service ; soyez saint, vivez une vie d'amour, de patience, d'espérance et de joie. Ces grâces sont vôtres, en Jésus-Christ... »

Pendant les deux années du second ministère de Bramwell à Birstal, cinq cents nouveaux membres furent ajoutés à la société, dans le circuit de cette ville ; et les anciens membres furent extraordinairement bénis, fortifiés et encouragés.

Prêt pour la gloire éternelle

À la Conférence de 1814 Bramwell fut nommé prédicateur du Circuit Ouest de Londres. La société qu'il allait rencontrer là, différait tellement du peuple simple et rustique du West Riding dans le Yorkshire, que cette nomination lui causa une grande anxiété et qu'il ne cessa de prier à ce sujet. Mais s'il partit en tremblant, il fut reçu avec des démonstrations de joie ; sa réputation l'avait précédé.

Il ne lui fallut pas longtemps pour constater qu'il pouvait être plus utile dans la capitale que partout ailleurs. Il y rencontra, entre autres, un grand nombre de gens haut placés et d'une grande influence, qui avaient la plus haute estime pour son ministère. Il oublia donc bientôt ses craintes et se sentit tout à fait à sa place. Il fit alors plus que jamais l'expérience de cette promesse de Dieu « J'honorerai ceux qui m'honorent. »

Il eut à Londres les collègues les plus aimables et les plus affectionnés, tous jeunes gens qu'il avait visités autrefois chez leurs parents. Le savant et vénérable Joseph Sutcliffe écrivait plus tard, alors qu'il était le dernier survivant de la seconde génération des ministres wesleyens :

« L'année que j'ai passée avec M. Bramwell dans le Circuit Ouest de Londres l'a été dans une véritable communion avec lui ; nous pensions et parlions de même.

« Cet homme de Dieu se plaignit parfois que dans cette grande cité, il ressentait quelque peu de la crainte des hommes, mais je crois qu'il en fut délivré dès ses premières prédications. « Je l'entendis à Lambeth Chapel ; il avait pris pour texte cette parole : « Si tu peux croire, toutes choses sont possibles à celui qui croit ; » et assurément son Maître était avec lui. Chaque phrase prononcée par lui était un trait de lumière accompagné de la puissance de Dieu ; et je ne crois pas qu'il soit possible d'être plus à son aise qu'il le fut. « C'est dans ce Circuit que Dieu le fit passer par la fournaise de l'épreuve. Il fut pris de goutte rhumatismale pendant trois mois d'hiver, et pendant deux mois ses souffrances furent telles, jour et nuit, qu'il lui fut impossible de dormir. À la grande édification de tous ceux qui l'entouraient, il fit preuve de toute la foi et de toute la patience qu'il avait si longtemps prêchées aux autres.

« Un jour ses souffrances cessèrent tout à coup, ce qui naturellement le remplit de reconnaissance. Il était si heureux qu'il lui sembla, pendant une demi-heure, que Jésus-Christ et les anges remplissaient la chambre. Il fallut cependant encore tout l'été suivant avant que sa santé fût complètement rétablie. »

La lettre suivante adressée à M. Thomas Crowther, montre les dispositions de Bramwell . Peu après son arrivée à Londres :

« J'ai dû soutenir une vive lutte quand j'ai été appelé ici ; mais dès ma première réunion à Londres, le Seigneur a répandu son Esprit sur les auditeurs. Un homme en fut tellement rempli qu'il louait Dieu à haute voix. Je vis alors, et je l'ai toujours vu depuis, que c'était bien Dieu qui m'avait appelé ici. J'ai eu depuis lors plusieurs moments extraordinairement bénis. « Je suis corporellement plus faible que jamais ; et il ne faut rien moins que la toute-puissance de Dieu pour me maintenir dans le poste où je suis.

« Nous prêchons seulement deux fois le dimanche ; puis nous avons une réunion de sociétés. Ma tournée régulière est d'environ cinquante kilomètres par semaine ; mais en plusieurs localités des amis me logent pour la nuit. Je suis pleinement satisfait de ma position. « Mais quelle douleur quand je considère l'état de Londres ! Plus d'un million d'habitants, trente mille prostituées, et si peu de gens qui craignent Dieu ! En voyant les magnifiques édifices de cette ville, je pense souvent à cette parole de Jésus-Christ : « Vous voyez ces belles pierres, ces magnifiques monuments : tout cela sera détruit. » La pensée que tant de milliers de gens s'en vont à la, perdition, est parfois plus que je n'en puis supporter ; cependant avec l'aide de Dieu je continue mon chemin. Oh ! envoie ton Esprit, Dieu tout-puissant ! Que de ton trône un fleuve d'eau vive vienne à nous ; et qu'il vienne bientôt ! Amen et amen ! »

À son vieil ami, M. Wilkinson de Sheffield, Bramwell écrit le 22 septembre 1814 :

« ... Je prie sans cesse, et je suis pleinement convaincu que je suis à ma place. Dieu est véritablement avec moi. Mais je n'ai jamais été plus tenté que maintenant. Chaque fois que je vais prêcher, Satan me suggère que cela devrait être pour la dernière fois. Avec quelle violence l'enfer s'acharne contre moi ! Peut-être que le Seigneur, dans sa miséricorde, me mettra de côté.

Père, que Ta volonté soit faite ! Puissé-je boire la coupe de la crainte et du tremblement jusqu'à ce que je voie Ta gloire ! »

« Oh !quelle grâce que d'être tout à fait prêt à entrer dans la gloire éternelle, et de l'être continuellement !

« N'ayez aucun repos que vous ne puissiez dire : « Seigneur, ton sang m'a purifié de tout péché.

» Oh ! Quelle grâce de le sentir et de le prêcher

« De plusieurs villes de France nous sont venues des demandes de prédicateurs ; nous n'avons jamais eu connaissance d'autant de portes ouvertes pour nous dans ce pays...
»

À son vieil ami Thomas Crowther, Bramwell écrit :

« Mon cher frère, « 11 avril 1815

« ... Je n'ai jamais eu, dans la prédication, une puissance aussi grande que maintenant et je vois des fruits bénis presque à chacun de mes sermons. je n'ai jamais vécu dans une union aussi intime avec Dieu que présentement. Je travaille à être prêt à chaque instant. La vue que j'ai eue de Dieu et de la vie éternelle pendant ma maladie a été extraordinaire. Avoir continuellement le sentiment de la présence de Dieu, c'est notre gloire en ce monde : il faut vivre en lui et en avoir conscience.

« Quel grand salut ! Salut de tout péché ! Rien moins que la gloire de l'Évangile, « être changé à l'image de Jésus-Christ ! » Je me perds dans l'admiration, l'amour et la louange. Oh ! Buvons toujours plus profondément dans l'océan des eaux vives. Vous savez comment : prière constante, prière privée. J'ai dû quitter mon lit dernièrement, pendant la nuit, pour répandre mon cœur devant Dieu ; je sentais que je ne priais jamais assez ; la prière est ma vie ; mon tout en Lui.

« J'ai été grandement troublé à Londres, navré ! Nos missionnaires nous rapportent qu'en France, on permet aux prêtres de prendre les bibles que les prisonniers français ont rapportées dans leur pays et de les brûler ; et qu'un grand nombre de bibles envoyées en Espagne ont été saisies et renvoyées à leur lieu d'origine. Cependant il s'est produit, depuis cela, un grand changement en France. Quelle chose étonnante

que Bonaparte ait pu reprendre son trône ! Nous aurons de nouveau de grands événements. Je prie ardemment que Dieu empêche, s'il le trouve bon, la grande effusion de sang qui se prépare. Plusieurs des hommes les plus pieux de notre société, officiers et soldats, sont de nouveau appelés sous les armes. On se prépare en toute hâte pour la guerre ; toutes les mains y travaillent. Je devais partir pour Dunkerque, aussi secrètement que possible, car nous avons une congrégation dans cette ville ; mais ce projet est abandonné pour le moment.

« Ô Seigneur viens ! »

À M. Sigston, de Leeds, le 25 mai 1815, Bramwell écrit : « Je prie continuellement pour vous, que vous puissiez faire l'expérience de la purification de tout péché, de la vie dans l'amour parfait et la pratique de toute la volonté de Dieu. » Le 3 juin, il écrit à son fils John :

« Je désire qu'il ne soit pas question maintenant de notre départ de Chelsea. Je suis tellement béni au milieu de ce peuple que je ne le quitterais qu'avec la plus grande peine. Et cependant s'il est vrai, selon l'opinion de la faculté, que je ne puis rester encore un hiver ici sans être atteint de rhumatisme, je partirai par devoir. Que Dieu me montre mon chemin ! » Et il écrit peu après à un ami :

« Quant à mon départ de Londres, je n'ai jamais été plus béni dans la prédication que maintenant, et jamais plus heureux dans mon âme. Nous avons eu un bon nombre d'âmes sauvées dimanche dernier ; l'effusion du Saint-Esprit a été véritablement une averse dans la chapelle de Queen street. »

Nous avons déjà remarqué que Bramwell rend constamment témoignage non seulement de l'entière purification du péché intérieur qu'il a obtenue par la foi au sang de Christ, et par le Saint-Esprit, mais encore des progrès continuels que l'Esprit lui fait faire dans la connaissance et dans l'amour de Dieu ; et que l'entière sanctification, loin d'être la fin du progrès, en est plutôt le commencement et la condition. Or, voici ce que dit Bramwell, dans une lettre datée de Londres, le 27 juillet 1815, c'est-à-dire après avoir constamment rendu témoignage de son entière sanctification pendant trente et un ans :

« Je fais toujours effort pour obtenir davantage, sans quoi j'enfoncerais et je mourrais ; la prière m'est plus nécessaire que jamais. »

À la même époque cependant, il écrit à sa fille :

« Tu ne manqueras pas de t'unir à moi pour louer Dieu quand je te dirai que j'ai reçu ce que j'appelle une extraordinaire plénitude de l'Esprit. Je ne sais pas si, après une pareille grâce je prêcherai mieux ou si je verrai mieux toutes choses ; comme voient les anges ; mais il est certain que j'ai fait l'expérience d'une communion avec Dieu et avec les choses d'en haut, telle que je n'en avais jamais connu auparavant.

« Oh ! La gloire qui sera révélée ! Il est impossible d'en dire la grandeur. Je suis submergé, perdu en Dieu, dans les lieux célestes »

Vu l'état misérable de la santé de Madame Bramwell et la crainte où l'on était qu'un nouvel hiver passé à Londres ne fût fatal à son mari, la Conférence de 1815 appela ce dernier au poste de Newcastle-on-Tyne. Le départ de Londres fut très pénible, mais Bramwell s'y soumit comme à un ordre de Dieu ; du reste, il lui était indifférent de résider ici ou là, pourvu qu'il fît la volonté de Dieu.

Jusqu'à toute la plénitude de Dieu

Le 6 septembre 1815, Bramwell écrit de Newcastle à son ami M. Turnell de Londres : « ... Dès mon premier sermon ici, j'ai reçu de Dieu une puissance extraordinaire ; au second et au troisième, il en a été de même et nous en avons vu les fruits bénis. J'espère que nous verrons ici de beaux jours ; l'œuvre est entre les mains de Dieu qui m'a secouru jusqu'ici. « Dimanche soir, Madame Taft s'est adressée à une immense assemblée ; Dieu était véritablement avec elle, sa puissance a remué tout l'auditoire. Quelle objection ferions-nous à ce ministère féminin quand c'est Dieu qui agit par son moyen ?

Vers la fin du mois, Bramwell écrit :

« Nous avons eu un bon nombre d'âmes sauvées, dimanche dernier, pendant notre agape. Nous attendons de grandes choses. Que le Seigneur répande son Esprit sur tous, qu'il les purifie et les garde purs !

« Je n'ai jamais eu une vue de l'éternité comme celle que j'ai maintenant d'une manière permanente.

Il y a trois semaines, j'ai reçu un baptême de l'Esprit plus abondant que tous ceux que j'avais reçus jusque-là. J'attends le Seigneur de toute mon âme. Priez, oh ! Priez ! Qu'y a-t-il de plus nécessaire ? Quoi de plus profitable qu'une nuit passée en prière ? Priez par toutes sortes de prières et de supplications, dans l'Esprit ! »

Peu après, dans une lettre adressée au Révérend. George Smith, Bramwell raconte ainsi le réveil qui commença dès son arrivée à Newcastle :

« Notre première agape à Newcastle porta beaucoup de fruits ; plusieurs y trouvèrent le pardon de leurs péchés Il y eut beaucoup de prières et d'allocutions, puis nous nous recueillîmes en prière jusqu'à ce que, soudainement, nous vîmes par ses effets que l'Esprit de Dieu agissait sur toute l'assemblée. La conviction de péché se manifesta de

toutes parts et beaucoup de gens se mirent à crier à Dieu pour obtenir miséricorde ; de sorte qu'en une heure et demi, à peu près trente personnes reçurent le pardon de leurs péchés. La gloire de Dieu nous apparaissait. Je fus moi-même rempli de l'amour divin. Une foule de personnes étaient debout pleines de joie, racontant ce que Dieu avait fait pour leurs âmes. Je crois que bien peu restèrent dans les ténèbres.

« Nous louerons Dieu tant que nous aurons un souffle de vie. J'espère que le réveil deviendra général. »

Ce réveil continua de sorte qu'un grand nombre d'âmes furent sauvées.

En juin 1816, Bramwell écrivait à son ami Thomas Crowther :

« Je n'ai jamais eu un désir aussi ardent du salut des églises et du monde ; et jamais je n'ai été plus convaincu que c'est Dieu « qui opère tout en tous. »

« Je me suis livré à Dieu pour recevoir la plénitude du Saint-Esprit plus abondante et plus puissante que jamais ; je sens que cette plénitude est ma liberté en ce monde. Je ne puis me contenter du pardon des péchés, ni même d'être purifié de tout péché ; je vois que la gloire qui m'appartient dans notre bien-aimé Sauveur, consiste en ce qu'il demeure lui-même pleinement dans mon âme. »

« Le livre de Dieu m'est chaque jour plus précieux ; quand je le lis je me sens comme perdu dans un océan d'amour, d'admiration et de louange. Mon frère, je fais l'expérience qu'être purifié de tout péché est une chose et qu'être rempli de Dieu en est une autre, une beaucoup plus grande.

Les pages qu'a écrites le docteur Clarke sur cette expression : « la plénitude de Dieu, ne me quittent jamais... »

Voici, abrégées, ces pages du docteur Clarke qui feront mieux comprendre en quoi consiste cette grâce qui fut la grande préoccupation de la vie de Bramwell et qui ne manqueront pas d'être précieuses à maint lecteur :

« L'apôtre termine sa prière par ces paroles : « que vous soyez remplis de toute la plénitude de Dieu. » Parmi les grandes choses qu'exprime cette prière, celle-ci est la plus grande. Être rempli de Dieu, c'est beaucoup ; être rempli de la plénitude de Dieu, c'est encore plus ; mais être rempli de toute la plénitude de Dieu, c'est la plus grande

de toutes les choses. Cette expression confond notre intelligence. Cependant elle doit avoir un sens qui était compris de l'apôtre et qui peut être compris de nous. »

« La plupart, en citant cette parole : « remplis de toute la plénitude de Dieu, » s'efforcent de la corriger ; ainsi on y ajoute assez ordinairement le mot communicable. Mais c'est aussi inutile qu'impertinent. Nous comprenons assez que saint Paul ne prierait pas pour qu'on fût ; rempli de ce qui ne peut être communiqué. L'apôtre pense certainement ce qu'il dit et veut être compris dans son sens à lui.

« La plénitude de Dieu est tout d'abord l'ensemble des grâces que Dieu a promises pour l'accomplissement de notre plein salut ici bas, de notre entière préparation à la gloire éternelle.

Être rempli de toute la plénitude de Dieu, c'est avoir le cœur vidé et purifié de tout péché et de toute souillure ; et rempli d'humilité, de douceur, de patience, de bonté, de sainteté, de justice, de miséricorde, de vérité, d'amour pour Dieu et pour les hommes.

« La possession de toutes ces vertus dans leur plénitude implique, évidemment, l'enlèvement complet de tout ce qui n'est pas de Dieu et ne conduit pas à Lui ; car ce que Dieu remplit, ni le péché, ni Satan ne peuvent le remplir, ni l'occuper à aucun degré. Quand un vase est rempli d'un liquide, pas une goutte d'un autre liquide ne peut y entrer sans en déplacer une quantité équivalente. Et l'on ne peut dire que Dieu remplisse notre âme quand une partie quelconque de notre être est remplie, ou plus ou moins occupée par le péché ou par Satan. Ni le péché, ni Satan ne peuvent être à aucun degré où Dieu remplit le tout. L'exaucement de la prière de Paul comporte donc que Satan soit entièrement expulsé de notre être et n'ait plus aucune prise sur nous.

« La plénitude de l'humilité exclut tout orgueil ; la plénitude de la douceur exclut toute colère ; la plénitude de la patience exclut toute impatience ; la plénitude de l'amabilité exclut toute dureté, toute brusquerie, toute rudesse, toute cruauté ; la plénitude de la bonté exclut toute méchanceté ; la plénitude de la charité exclut toute aigreur, toute amertume, toute irritation, toute mauvaise humeur ; la plénitude de la justice exclut toute injustice ; la plénitude de la sainteté exclut tout péché ; la plénitude de la miséricorde exclut tout ressentiment, toute vengeance ; la plénitude de la vérité exclut toute dissimulation, toute fausseté. Chez celui qui aime Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toute sa pensée et de toute sa force, il n'y a plus aucune place pour l'inimitié à l'égard de Dieu, ou à l'égard de ce qui est de Lui, aucune place pour l'avarice, l'amour du monde et des choses qui sont au monde. Celui qui aime son

prochain comme lui-même, ne lui fera jamais aucun mal ; au contraire, il lui fera tout le bien qu'il pourra.

« Être rempli de toute la plénitude de Dieu produira donc une obéissance à Dieu constante, remplie de joie, d'amour et d'adoration, ainsi qu'une bonté inaltérable envers le prochain, quel qu'il soit

« Celui qui est rempli de toute la plénitude de Dieu est sauvé de tout péché, la loi est accomplie en lui ; il possède l'amour divin ; il n'agit que par cet amour, amour pour Dieu

.et pour l'homme, amour qui est l'accomplissement de la loi. »

On le voit, la grâce qui a été la grande préoccupation de Bramwell n'a rien de mystérieux, rien d'incompréhensible, rien de chimérique. Vérité, justice, bonté, oubli de soi-même, amour pour Dieu et pour les hommes : ce sont là choses connues de tout le monde, choses pratiques si jamais il en fut.

Cette « sanctification entière » qu'il avait si ardemment cherchée et qu'il voulait si ardemment pour les autres, ce n'est pas une doctrine particulière et secondaire, comme la plupart l'imaginent ; ce n'est pas une doctrine méthodiste ; ce n'est pas une utopie, un dada, pure conception de l'intelligence ou de l'imagination ; c'est simplement l'accomplissement de la loi morale, non pas seulement à l'extérieur, en apparence ; mais au dedans et complètement : accomplissement aux yeux de Dieu, seule chose nécessaire.

Comment est-il possible qu'on ait pu regarder cette sanctification avec défaveur ? Elle seule est la sanctification ; et la conscience, comme l'Écriture, l'exige impérieusement. Quant aux questions de mots et de pure théorie, chacun comprend qu'elles sont absolument étrangères à la vie de Bramwell. Cet homme de Dieu n'a jamais quitté le terrain de la pratique et de l'expérience ; son devoir était pour lui si clair sur ce point qu'il n'a même jamais voulu discuter avec les contradicteurs. « J'ai reçu la sanctification - délivrance du péché intérieur, amour parfait, plein salut, de quelque nom qu'on veuille l'appeler, tel jour, à telle heure, étant assis de telle façon dans le cabinet de M. N., alors que j'élevais mon cœur à Dieu. » Voilà qui ne ressemble guère à une théorie, non plus qu'à cette perfection étrangère à la foi et qu'on n'acquiert qu'à force d'habileté. « Et j'eus d'emblée la vue parfaitement claire que c'était la bénédiction que je cherchais depuis quelque temps, je veux dire la purification de tout penchant au mal, de tout reste de ma vieille nature ; et depuis lors j'ai eu constamment la preuve que c'était, en effet, cette bénédiction-là que Dieu m'avait accordée. » La double preuve, peut-on dire, car

depuis ce moment non seulement il n'a plus retrouvé en lui le vieil homme, mais il y a continuellement trouvé le contraire : une plénitude d'amour, de paix et de joie dont il a rendu témoignage en toute occasion.

Après avoir énuméré les vertus qui, toutes ensemble et dans leur plénitude, constituent l'entière sanctification, Clarke ajoute :

« Il est impossible d'entendre les paroles de l'apôtre dans un sens inférieur à celui-là. Mais il est certain qu'elles renferment plus. Combien plus ? Je ne saurais le dire ; car il n'y a point de fin aux mérites de Jésus-Christ, point de bornes à l'amour de Dieu, et par conséquent aucune limite à l'avancement dont l'âme est capable. »

Aussi Bramwell n'avait-il jamais eu la pensée que, la sanctification entière obtenue, il fût parvenu au but suprême et qu'il n'eût plus rien à faire. Au contraire. « Quand nous sommes sanctifiés, répète-t-il souvent, nous ne faisons que commencer à vivre. Être purifié de tout reste de notre vieille nature, c'est beaucoup ; mais ce n'est encore que peu de chose, comparé à tout ce que nous devons recevoir. » Et tout ceci, encore une fois, c'était son expérience constante : ce n'était qu'à partir de son premier baptême de l'Esprit, que le progrès normal, continu et rapide, avait commencé.

Il prie sans cesse, non seulement pour conserver les grâces reçues, mais pour qu'elles lui soient augmentées et surtout pour que ses frères les reçoivent à leur tour. Aussi le voyons-nous recevoir sans cesse. « J'ai plus de lumière, plus de puissance, plus d'amour, plus de joie, plus de félicité que jamais. » voilà un refrain qui revient si souvent dans ses lettres, qu'il a fallu le supprimer neuf fois sur dix : le lecteur n'aurait pu supporter tant de répétitions.

Le péché seul fait séparation entre Dieu et l'homme ; est-il complètement enlevé, Dieu se révèle et se communique comme il n'était pas possible de le concevoir auparavant. Or la vie de Bramwell abonde en faits extraordinaires qui confirment son témoignage avec une puissance... que nous laissons apprécier au lecteur. La multitude des chrétiens de profession regardent ces faits avec étonnement. On les appelle des faits surnaturels, des miracles ; il faut bien plutôt les considérer comme des faits qui découlent naturellement de l'état moral et spirituel dans lequel il se trouvait. Ce qui serait étonnant et vraiment incompréhensible, c'est que de tels faits fussent absents d'une telle vie.

Si un chrétien rendait le même témoignage de sanctification que Bramwell et que sa vie fût complètement étrangère à ce qu'on appelle ici le miracle, ne faudrait-il pas en conclure que son témoignage a quelque peu dépassé la vérité ?

Abraham « crut contre toute espérance ; » il crut ce que l'expérience avait constamment montré impossible. Sur l'ordre de l'Éternel il sacrifia son fils, le fils de la promesse, sans demander pourquoi ni comment. Aussi fut-il « l'ami de Dieu, » en quelque sorte son intime. « Cacherai-je à Abraham ce que je vais faire ? » disait l'Éternel, et l'Éternel voyait qu'il ne pouvait le lui cacher. Abraham était donc informé. Fait surnaturel ! Or de tels faits se retrouvent dans la vie de tous les saints hommes dont parle la Bible. La même foi n'aurait-elle pas toujours les mêmes conséquences ? Ou Dieu aurait-il changé ?

Au reste, Jésus n'a-t-il pas dit en faisant allusion au baptême du Saint-Esprit : « Celui qui croit en moi, fera les œuvres que je fais, il en fera même de plus grandes, parce que je m'en vais au Père, » et l'Évangile n'est-il pas trop explicite sur ce point pour que nous ayons à insister ?

Bramwell écrit à M. Turnell, conducteur de classe à Londres : « Mon cher frère, Newcastle, 23 décembre 1816

« J'ai reçu de vos nouvelles avec gratitude, avec une vraie joie. Je vois que Dieu est avec vous et que vous continuez à vivre dans l'amour, dans l'amour parfait, Oh ! si toute l'Église recevait une pareille bénédiction !

« Pourquoi ne la reçoit-elle pas ? À cause de son incrédulité. Verrons-nous jamais ce grand salut devenir général ?

« J'ai été heureux d'apprendre que les âmes se réveillent dans votre école de charité ; si les frères agissent avec sagesse, ce réveil ne peut manquer de grandir. Que le Seigneur leur donne toute la puissance, l'amour, le zèle et la prudence qui sont nécessaires à cette grande œuvre. Amen !

« Je dois vous dire que je suis plus adonné à la prière que jamais. Je me sens tout à fait sur le bord de l'éternité ; et je suis tellement persuadé que lorsque j'y serai entré, je ne pourrai plus rien changer aux choses que j'aurai laissées derrière moi, que je travaille de toutes mes forces.

L'œuvre de Dieu se fait en plusieurs localités de notre circuit, un bon nombre d'âmes y ont été sauvées ; mais dans la ville de Newcastle, il n'y en pas eu un grand nombre ces derniers temps ; oh ! Quelle détresse ! Heureusement qu'avec Dieu on peut tout endurer...

« Je m'attends à recevoir de Dieu ma couronne avant la Conférence de cette année ; mais que la volonté du Seigneur soit faite !...

Un des points sur lesquels Bramwell insistait le plus, quant au devoir de se réveiller, de se repentir et de se consacrer à Dieu, c'est qu'il n'y a pas à attendre « les temps et les moments du Seigneur, » vu que le temps de Dieu est toujours maintenant. Si l'on veut bien juger l'arbre à ses fruits, on verra combien il avait raison.

À son ami M. B. Wilkinson, il écrit :

Newcastle, 19 juillet 1817

« Mon cher frère,

« J'ai toujours les regards fixés en Haut, veillant pour connaître la volonté de Dieu et ne cessant jamais de crier à Lui. Je pense souvent que je me développe bien lentement. La parfaite union avec Dieu, être « transformé en la même image, » (2) c'est là ma préoccupation continuelle.

« Le temps est toujours plus court, ce n'est plus qu'un moment. Mon Dieu ! Pourquoi nous laisses-tu sur cette terre ? Sûrement, c'est pour que nous ayons le temps de conquérir une plus glorieuse couronne.

« La foi en Dieu, c'est le plus noble des principes ; il honore Dieu, réjouit les anges, renverse les démons, anéantit le monde. Je désire que ce principe soit beaucoup plus puissant en moi. « Le sang de, Jésus purifie, l'Esprit remplit l'âme et la nature divine devient notre gloire c'est le ciel.

Ô mon frère Wilkinson, vivez ! vivez pour l'éternité ! Votre corps dépérit, vous tremblez, votre tente va tomber, oh ! Que votre âme soit entièrement prête à prendre son vol vers la gloire ! Des myriades nous souhaiteront la bienvenue ; ils nous attendent. Combien il me tarde d'être parmi eux !

« Je gémiss, je souffre, je suis dans la douleur et les larmes, au sujet de tant de milliers qui restent en arrière dans les ténèbres. Oh ! si je pouvais les persuader ! Comme Jésus doit pleurer sur Jérusalem ! À la vue de leur ruine finale, que ne doit-il pas ressentir ! »

Après avoir lu de telles lettres, personne ne s'étonnera en entendant les biographes contemporains de Bramwell affirmer son influence extraordinaire sur les chrétiens de Newcastle et de tout le Nord de l'Angleterre ; on voyait en lui un vrai apôtre, un homme de Dieu accompli, « sanctifié, propre à toute bonne œuvre. »

Départ pour le ciel

Les sociétés du Circuit de Salford (Manchester), convaincues que Bramwell était «comme Abraham, l'ami de Dieu, fort dans la foi puissant dans la prière et jouissant d'une communion profonde et continue avec son Père éternel, » avaient demandé dix-sept fois à la Conférence de bien vouloir le leur envoyer comme surintendant. Enfin, après une attente d'une vingtaine d'années, elles l'obtenaient ; c'était en 1817. Leur joie fut grande.

Un des membres de la Société de Salford nous raconte ainsi son arrivée à Manchester :

« M. Bramwell me pria de l'accompagner à la maison préparée à le recevoir. Nous y entrâmes ensemble, et je n'oublierai jamais ses invocations ardentes adressées à Celui qui seul peut bénir et sanctifier notre habitation. Ses malles furent apportées ; et, comme il était sans occupation, craignant de perdre un instant, il s'en alla, dans la rue voisine, visiter de pauvres familles et leurs parler de leurs intérêts éternels ; une personne fut alors convaincue de péché et se donna véritablement à Dieu. Je ne doute pas que cette personne ne soit pour lui une couronne de gloire dans l'éternité. »

Dans son premier discours à Salford : « J'irai vous voir, dit Bramwell à ses auditeurs, non pour manger, boire, ou passer le temps à causer avec vous sur des sujets indifférents, mais pour vous demander quel est l'état de votre âme. »

Peu après, il tenait une réunion à Oldfield. « Jamais je n'oublierai les choses que j'entendis de sa bouche, dit un des frères qui assistaient à cette réunion. L'Esprit du Seigneur accompagnait la parole de son serviteur et chacun se sentait sous l'influence divine.

« M. Bramwell pria les membres de la Société de rester après la réunion, afin ; qu'il pût les interroger sur leur état spirituel. Après avoir questionné plusieurs personnes, il s'adresse à une femme qui avait joui de la faveur de Dieu pendant plusieurs années. Il la regarde fixement ! et lui demande quel est l'état de son âme. La femme ne peut répondre, tant elle est affligée. M. Bramwell lui dit alors « Vous avez perdu le

témoignage de votre adoption. » La femme fond en larmes et dit que c'est vrai. « Et vous l'avez perdu cette semaine, dans un moment de colère, » continue M. Bramwell. La femme avoue encore qu'il en est ainsi. Le fidèle pasteur répand alors dans son âme les consolations de l'Évangile, puis se met à genoux et crie de toute sa force à l'Éternel en faveur de l'âme coupable, qui reçoit de nouveau le pardon de ses péchés et la joie de son salut. »

Quelques semaines après, Bramwell écrivait à son vieil ami, M. Roger Crane :

Manchester, 3 septembre 1817

« Mon cher frère,

« ... Vous vous joindrez à moi pour louer Dieu qui m'a gardé dans la justification, la sanctification et l'amour ; dans l'union avec Lui, vivant en sa présence et attendant mon appel à entrer dans la gloire.

« J'ai eu affaire avec toutes sortes de gens et avec les démons ; mais tout pour moi est amour, amour qui supporte tout, croit tout, espère tout, endure tout, et ne périt jamais. « J'ai faim et soif de Dieu, je prie et je crois ; je n'ai jamais été si faible et cependant jamais si fort. Oh ! quelle grâce merveilleuse que le plein salut ! Jésus nous l'a acquis, il le promet et le donne. Gloire, gloire éternellement à l'Agneau de Dieu

« Pardonnez-moi si je vous répète que ma vie est prière ; je sens continuellement le besoin de la prière ; je ne puis vivre qu'en accomplissant le devoir de prier... »

Le 6 novembre 1817, il écrit, entre autres, à son ami Reay :

« Dieu a béni ma prédication dans chaque localité du circuit. J'ai toujours de grandes foules d'auditeurs particulièrement à Salford.

« Dans une agape à la campagne, il y a eu huit jours dimanche, pendant environ deux heures, l'œuvre de Dieu a été générale et au moins vingt personnes ont été véritablement sauvées. La gloire de Dieu était sur nous tous.

« Le plein salut prêché avec une parfaite clarté, tel est notre ordre du jour. »

À l'époque où nous sommes ; parvenus Bramwell avait l'impression continue que son œuvre sur la terre allait être terminée. Il avait même la certitude, comme il le dit dans une lettre, que son rappel auprès de Dieu serait subit, et qu'ainsi serait exaucée la

prière qu'il avait souvent faite d'être retiré de ce monde dès qu'il n'y pourrait plus travailler.

Le Révérend John Morris écrivait à ce moment là :

« Me trouvant à Manchester, j'allai dîner chez M. Bramwell. Et je dois dire que je n'ai jamais connu un homme de Dieu pareil. Après le dîner, je vins dans son cabinet et aussitôt il s'enquit de l'état de mon âme. Je lui dis alors quelle était mon expérience. Et quand j'eus fini : « Nous prions un peu », me dit-il. Nous nous agenouillâmes et nous restâmes en prières environ deux heures. Oh ! je ne puis dire de quelle puissance de vie je me sentis alors pénétré. Le Seigneur s'approcha tellement de nous que j'étais sur le point de me croire moi-même dans le ciel. Quant à M. Bramwell, il disait sans cesse : « Seigneur, je suis dans le ciel. Seigneur que veux-tu faire de moi ? Oh ! quelle multitude d'anges dans cette chambre ! Seigneur, je suis exactement là où je désire être ; je ne changerais pas ma situation pour le monde entier. Je suis véritablement dans le ciel. »

« Je lui parlai des tentations. « Tenté ! s'écria-t-il, certainement ! mais nous sommes en sûreté.

Satan peut frapper à la porte, mais il ne peut entrer, ni avoir aucune prise sur nous : « Dieu est en nous. »

Dans une lettre de 16 juillet 1818, Bramwell écrit à Madame Reay

« J'espère que votre délivrance du péché intérieur est maintenant complète, que vous avez le témoignage de l'Esprit vous assurant que vous êtes purifiée de tout péché par le sang de Jésus-Christ, et que vous êtes parfaite dans l'amour, Dieu demeurant en vous et vous en Dieu.

Avec ces grâces, il n'y a plus aucune crainte, ni de la mort, ni du jugement, ni de l'éternité, l'on est toujours calme rempli de la consolation divine ; on a le ciel en soi, toujours le ciel, Oh ! heureux, heureux esprit ! le péché est enlevé, l'âme est remplie de Dieu, et quoi qu'il arrive, au dedans, au dehors, autour de nous, en haut, en bas, tout contribue à accroître le sourire de Dieu.

Tout est Dieu, et Dieu est tout... Je vis maintenant dans cette gloire plus que jamais, et j'attends de recevoir le corps glorieux par lequel nous pourrons voir face à face ce que maintenant nous ne pouvons voir que par la foi... »

À la même époque Bramwell écrit à sa fille Anne :

« Nous sommes dans la prospérité spirituelle ; nous n'avons jamais, ta mère et moi, vécu si près de Dieu. »

Et la prospérité spirituelle était le fait de toute la famille, car Anne et ses frères s'étaient donnés à Dieu de bonne heure et persévéraient dans la foi. Le père et la mère de Bramwell aussi s'étaient donnés au Seigneur ; il s'était appliqué à leur faire comprendre la nécessité du chargement du cœur, et Dieu avait béni son ministère auprès d'eux.

Dans sa conversation, comme dans ses prédications et ses lettres, Bramwell s'efforçait toujours de faire sentir la nécessité d'une entière sanctification. Être mort au monde, mort à soi-même, toujours préparé à quitter ce monde pour entrer dans le « Lieu très saint, » c'était le sujet constant de ses discours. « Si la mort vient à minuit, disait-il, êtes-vous prêt à partir avec joie ? si c'est à midi, l'êtes-vous de même ? Vos affaires sont-elles toutes en bon ordre ? Partirez-vous aussi gaiement que vous allez au devant d'un ami bien-aimé qui vous appelle ? Ou vous reste-t-il quelque chose à mettre en ordre avant que vous puissiez répondre joyeusement à l'appel de Dieu ? »

La santé de Bramwell avait considérablement décliné lorsque, le 28 juillet 1818, il quitta Manchester pour se rendre à la Conférence de Leeds. Il n'avait plus que quelques jours à passer sur cette terre et ses amis étaient frappés de voir la vie divine qui rayonnait dans toute sa personne ; sa joie, son amour, sa douceur, sa conversation étaient absolument célestes, nous disent-ils. Un jour, pendant la Conférence, pensant à Blagborne qu'il avait visité à Londres, il joignit les mains et leva les yeux au ciel en s'écriant : « Oh ! béni, infiniment béni ! cet homme de Dieu. Je l'ai vu peu avant son départ pour la gloire, il s'écriait : « Gloire, gloire soit à Dieu qui m'a pleinement préparé pour ce départ ! » Puis Bramwell racontait à ses amis l'expérience qu'il faisait lui-même de cette entière préparation et des délices de la vie continuelle en Dieu. «

Je ne pense pas, dit-il ensuite, que la Conférence puisse me donner un nouveau poste, car je me hâte, autant qu'il est possible, d'arriver au ciel. »

Il prêcha plusieurs fois pendant la Conférence ; la dernière fois, c'était à Holbec, le 10 août, il avait pris pour texte Ésaïe 43/1-3. Et « quand il aurait su, dit Sigston, qu'il prêchait pour la dernière fois de sa vie, il n'eût pu le faire avec plus de sérieux et d'affection. »

La Conférence le nomma président du District de Manchester, mais il n'y fit pas grande attention. Ayant rencontré un ami dans la cour, c'était à Old Chapel, cet ami le félicita sur sa nomination, ajoutant avec un air de plaisanterie « J'espère que cette nomination ne vous tournera pas la tête. » Bramwell se borna à le regarder avec sérieux en lui disant : « Ô mon frère, vivez pour Dieu ! »

Le 12 août, après la dernière séance de la Conférence, il fit ses préparatifs pour s'en retourner chez lui à Manchester ; et il dit à plusieurs amis qu'il s'attendait à ce qu'une attaque d'apoplexie le rappelât bientôt auprès de Dieu. Il devait partir le lendemain à trois heures du matin. Il pria le soir avec ses hôtes et les recommanda à Dieu avec une chaleur toute particulière. Puis on l'entendit immédiatement après priant avec une grande ferveur dans sa chambre à coucher ; il fit plusieurs fois cette demande qu'on entendit très distinctement : « Seigneur, prépare-moi pour ton royaume, et reçois-moi dans ta gloire ! » À deux heures du matin on l'entendit encore priant toujours, il répéta plusieurs fois : « Seigneur, bénit mon âme, et rends-moi prêt. » À deux heures et demie il descendit sans être appelé et trouva une servante qui ne s'était pas couchée et qui lui servit son déjeuner. Pendant qu'il le prenait, il leva plusieurs fois les mains et les yeux au ciel en disant avec la plus grande solennité : « Que Dieu soit loué ! Gloire soit à Dieu ! » Il pria ensuite avec la servante et lui donna sa bénédiction. Puis il partit mais il n'avait fait que quelques pas dans la rue qu'il tomba d'une attaque d'apoplexie. Deux agents de police le relevèrent et donnèrent l'alarme chez l'hôte qu'il venait de quitter (M. Sigston, dans le Queen Square). En revoyant ses amis, « Réjouissez-vous leur dit-il, je ne suis plus sur la terre pour longtemps. »

Ce furent ses dernières paroles. On le transporta dans la maison ; et quelques minutes après, son âme retournait à Dieu.

Cette fin soudaine fit grande sensation à Leeds. Chacun parlait avec émotion de l'homme de Dieu qui venait de partir pour un monde meilleur ; et quand le Révérend Dawson fit la prédication funèbre, près la place où il était tombé, plus de dix mille auditeurs se rassemblèrent et écoutèrent avec la plus profonde attention.

La multitude qui prit part aux funérailles à Westgate Hill (Circuit de Birstal) fut plus grande encore.

Les restes mortels de Bramwell reposent dans le cimetière attenant à la grande chapelle wesleyenne de cette localité. On lit sur le monument funéraire qui y fut élevé :

Ici reposent les restes mortels du vénérable William Bramwell ministre de Jésus-christ excellent et vaillant entre tous marqué du sceau de l'approbation divine

« Étranger ! Quand tu approcheras de ce monument élevé à sa mémoire, souviens-toi de l'avertissement que sa vie entière nous a donné : prépare-toi à la rencontre de ton Dieu

(1) Éphésiens 3, 19

(2) 2 Cor. 3/18.

Fin